

Le diabolisme en France

Arthur Edward Waite

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

I

Si, il y a peu de temps, on avait interrogé cette source de référence ultime et universelle, la personne d'intelligence moyenne, concernant le diabolisme moderne, ou la question de Lucifer : qu'est-ce que c'est ? Qui sont ses disciples ? Où est-il pratiqué ? Et pourquoi ? Notre personne moyenne aurait répondu, peut-être avec une certaine aspérité : « La question de Lucifer ? Il n'y a pas de question de Lucifer. Le diabolisme moderne ? Il n'y a pas de diabolisme moderne. » Et tous les gens avancés et tous les esprits forts auraient loué cette intelligence moyenne, après quoi on aurait clos hermétiquement la question, sans enquêtes malvenues ou inquiétantes comme la présente.

Le grand enseignant du christianisme vit Lucifer tomber du ciel comme un éclair, et, dans un sens différent, le monde moderne a été témoin d'un spectacle similaire. Assurément, le démon de Milton a été précipité du ciel de la théologie, et, sauf dans quelques centres de concentration doctrinale extrême, il n'y a pas de place pour lui. Les apôtres de la philosophie matérielle ont à leur manière fouillé l'univers, et n'ont produit, après tout, que la philosophie matérielle, et il n'y a pas de question de Lucifer. Au pôle opposé de la pensée il y a, disons, le spiritualiste, en possession de beaucoup d'instruments supérieurs, du moins par hypothèse, aux projecteurs de la science, par lesquels il reçoit les messages des sphères spirituelles et établit des contacts avec un ordre qui n'est pas de ce monde ; mais dans cet ordre aussi il ne semble pas y avoir de question de Lucifer, bien qu'il y ait de nom-

breuses questions vexées concernant des « esprits primitifs, » sans parler des esprits dits élémentaires. Entre ces pôles il y a le flux et le reflux d'innombrables opinions ; mais, sauf dans les centres mentionnés, il n'y a toujours pas de question de Lucifer ; elle a été mise de côté ou abandonnée.

Cependant, le renouveau de la philosophie mystique, et, en outre, de l'expérience transcendantale, qui est poursuivie en secret à une plus grande échelle que le public ne peut supposer, a rendu bavards de nombreux oracles, et ils sont plus volubiles à l'heure actuelle que le grand bosquet de Dodone. Comme on pouvait s'y attendre, ils murmurent occasionnellement sur des actes accomplis dans l'obscurité qui ont l'air bizarre vus en plein jour. Les termes satanisme, luciférisme, diabolisme, et leurs équivalents, ont été colportés fréquemment, mais assez indistinctement, et dans des accents qui trahissent l'existence d'une forte terreur — les gens ne savent pas tout à fait de quel genre — plutôt qu'une explosion de superstition. Pour être clair, la question de Lucifer a réapparu, et d'une manière qui doit être éminemment déconcertante à l'intelligence moyenne et à l'esprit fort et avancé. Elle a réapparu non pas comme une enquête spéculative sur la possibilité d'une incarnation personnelle du mal opérant mystérieusement, mais d'une manière entièrement spirituelle, pour la propagation de la seconde mort ; on nous demande de reconnaître qu'il y a une manifestation visible et tangible de la hiérarchie infernale qui a lieu à la fin d'un siècle qui a nié l'existence du prince des ténèbres.

Or, il y a quelques sujets qui paraissent à première vue futiles, mais nous venons à les considérer différemment quand nous constatons qu'ils sont pris au sérieux. Nous avons été habitués,

avec une certaine apparence de raison, à lier l'idée de culte du diable avec des rites barbares pratiqués chez des peuples primitifs, de le considérer, en fait, comme un complément naturel des fétiches. Il semble hypothétiquement tout à fait impossible qu'il puisse y avoir quelconque personne, encore moins une société ou groupe de personnes, qui, à ce jour, à Londres, Paris, ou New York, adore le principe du mal. Par conséquent, si l'on avance que la magie noire est activement pratiquée à l'heure actuelle ; qu'il y a un culte actif de Lucifer ; que des messes noires sont célébrées, et impliquent des profanations révoltantes de l'Eucharistie catholique ; que le diable apparaît personnellement ; qu'il possède son église, son rituel, ses sacrements ; que des hommes, des femmes et des enfants se consacrent à son service, ou y sont dévoués par leurs parrains ; qu'il y a des gens, qu'on suppose sains d'esprit, qui mourraient dans la paix de Lucifer ; qu'il y a aussi ceux qui considèrent son domaine de feu éternel — une variété inconnue de feu M Charles Marvin — comme la véritable demeure de la béatitude ; dire tout cela n'améliorera pas la crédibilité de l'orateur, et ne prouvera pas son intelligence.

Mais ce développement improbable du satanisme est juste ce qui est sincèrement affirmé, et les affirmations faites sont prises dans certains milieux avec le plus grand sérieux. Elles ne sont pas apparues aujourd'hui ou bien hier ; on les entend plus ou moins depuis quelques années, mais leur importance en ce moment est due à l'insistance croissante, à la prétention à l'exactitude scrupuleuse, aux détails abondants et aux témoignages démonstratifs. Des rapports, en outre, ont récemment été livrés par deux témoins aux déclarations extrêmement détaillées et exhaustives, et ceux-ci ont distinctement donné un nouveau départ. Des livres se sont multipliés, des revues ont été fondées, l'Église prend des

mesures, même un processus juridique a été institué. Le centre de cette littérature est à Paris, mais les nouvelles à son propos ont traversé la Manche, et sont passées dans la presse anglaise. Comme on affirme, par conséquent, qu'un culte de Lucifer existe, et que les hommes et les femmes qui y sont engagés ne sont ni ignorants ni particulièrement fous, ni encore appartenant aux couches les plus basses de la société, il vaut la peine d'enquêter sur la question, car on y trouvera intérêt, quelle que soit la conclusion.

Si le diable est réellement parmi nous, alors nous ferons bien de le savoir au nom de ce qui semble rustre dans l'orthodoxie religieuse, ainsi complètement exonérée ; au nom du fantastique dans la fiction et du sinistre dans la légende, ainsi inopinément concrétisés ; et, en outre, au nom du salut de nos âmes. Si Abaddon, Apollyon, et le seigneur des mouches sont effectivement des êtres réels ; surtout, si nous sommes susceptibles de les rencontrer en personne entre Free Mason's Hall et Duke Street, ou entre Duke Street et Avenue Road, alors nous aurons tout intérêt à nous réconcilier au plus tôt avec la seule église qui a constamment et invariablement enseigné la doctrine virile et adulte des démons, et a les recettes de bonne foi pour les connaître, les éviter, et au besoin les exorciser, plus particulièrement si nous avons eu auparavant des tendances à concevoir un ordre du monde qui n'est pas basé sur la perdition.

Si, d'autre part, ce qui est dit est de la catégorie d'Ananias, à l'opposé de ce que les alchimistes appellent le code de vérité, il sera bon aussi de savoir que certaines parties des vieilles orthodoxies attendent encore leur délivrance des liens du scepticisme, que le réel doit être distingué du fantastique par l'ancienne mé-

thode, à savoir sa stupidité comparative, et que nous pouvons encore créer notre univers sur tout pivot qui nous convient.

J'écris ostensiblement pour les transcendantalistes, dont je fais partie ; c'est en tant qu'élève du transcendantalisme que j'ai été amené à examiner ce mystère moderne, qui comporte des phénomènes d'aussi mauvais présage. Le diabolisme est, bien sûr, une question transcendantale, et la magie noire est liée à la magie blanche par la même opposition qui lie la lumière et l'obscurité. En outre, nous les mystiques sommes tous dans une certaine mesure accusés dans la question du diabolisme moderne, et cela fournit une autre raison d'enquêter et de publier le résultat. Dans le même temps, la question a de nombreux aspects intéressants pour de nombreuses personnes qui, se défendant d'être transcendantalistes, admettent néanmoins être curieuses.

La première rumeur dont j'ai pu me rappeler en Angleterre, concernant les pratiques occultes auxquelles un but douteux pourrait être imputé, est apparue il y a quelques années dans un journal psychologique bien connu, et était tirée d'une source continentale, c'est-à-dire l'histoire d'une certaine société qui existait alors à Paris, qui se consacrait aux pratiques magiques et possédait un rituel secret s'invocation des anges planétaires ; c'était une association de personnes bien placées, refusant tout lien avec le spiritisme, et prétendant connaître des procédés thaumaturgiques plus efficaces que ceux qui ont cours dans les séances. Le récit fut publié sans contestation, car en l'absence d'informations plus explicites, il ne semblait guère utile d'attirer l'attention sur la vraie substance de l'histoire. Le rituel secret en question n'aurait pas pu être inconnu des spécialistes de la littérature magique, pas plus que pour moi ; en fait, c'était l'un de ces

nombreux classiques de l'art goëtique qui circulaient subrepticement dans les manuscrits d'il y a deux siècles. Il ne fait aucun doute que les esprits planétaires dont le document traitait étaient des démons, selon l'auteur, et ont dû être invoqués en tant que tels, en supposant que le rituel ait été pratiqué. L'association française n'était donc pas en possession d'une source secrète de connaissances, mais comme les impostures de ce genre ne surprennent guère les transcendantalistes, quelle que soit leur expérience, je m'étais abstenu d'émettre des protestations à l'époque.

Àpeu près à la même période, il devint évident qu'un changement important avait eu lieu dans certains aspects de la pensée de « la ville la plus éclairée du monde » et que parmi la jeunesse dorée, en particulier, il y avait une forte révulsion contre la philosophie matérialiste dominante ; une époque de sentiments transcendantaux et mystiques s'ouvrait en fait. Des associations anciennes, aux objectifs transcendantaux, étaient en train de renaître ou reprenaient de l'importance. Les martinistes, les gnostiques, les kabbalistes et une vingtaine d'ordres ou de fraternités dont nous entendions vaguement parler à l'époque de la Révolution française ont commencé à manifester une grande activité ; des périodiques à tendance mystique — non pas spiritualistes, ni néo-théosophiques, mais hermétiques, kabbalistiques et théurgiques — ont été établis et ont rencontré le succès. Les livres qui avait pesé lourdement sur les étagères de leurs éditeurs pendant environ un quart de siècle étaient soudainement demandés et de ce côté de la Manche, des érudits de renom étaient attirés par ce nouveau centre. L'intérêt était compréhensible pour les mystiques déclarés ; la doctrine du transcendantalisme n'a jamais eu qu'un seul adversaire, à savoir la densité du sujet intellectuel, et partout où le sujet se clarifie, il y a de l'idéalisme en philosophie

et du mysticisme en religion. De plus, chez les mystiques, particulièrement ici en Angleterre, la voie de ce réveil avait été préparée avec soin, et on ne pouvait s'étonner de ce qu'il vint et qu'il soit accompagné, comme il est accompagné presque invariablement, par des phénomènes transcendantaux qui ne lui appartiennent pas. Par conséquent, lorsque les rumeurs de magie noire, de diabolisme et de mauvais usage des forces occultes ont commencé à circuler, il n'a pas été difficile d'attribuer quelque fondement à ces rapports.

Homme de lettres distingué, M Huysmans est sorti du naturalisme de Zola pour adopter la religion transcendantale, et se faire en quelque sorte le découvreur du satanisme moderne. Sous le plus mince voile de fiction, il donne dans son roman Là-bas, une image incroyable et intraduisible de la sorcellerie, du sacrilège, de la magie noire et des abominations sans nom qui sont secrètement pratiqués à Paris. Possédant une brillante réputation, un large public et un intérêt pour la psychologie ancré dans sa personnalité, qui plus que l'excellence littéraire donne un aspect contagieux à ses opinions et ses impressions privées, il a donné du crédit à la question de Lucifer, l'a menée de l'obscurité à la notoriété et en a fait un sujet en vogue. Il est vrai que, par sa profession de romancier, on peut le soupçonner d'inventer ses faits, et le docteur Papus, président de l'influent groupe martiniste de l'occultisme français, affirme très clairement que les portes des fraternités mystiques lui ont été fermées, de sorte qu'il ne peut rien savoir, et que ses opinions sont par conséquent sans importance. J'ai soigneusement pesé ces points, mais à moins que les fraternités mystiques soient liées au diabolisme, ce que Papus nierait fort justement, ce fait n'exclut pas la possibilité que Huysmans ait des connaissances de première main concernant la pra-

tique du satanisme et, en dehors d'une « brillante imagination », M Huysmans a récemment prouvé qu'il était sincère par sa préface à un traité historique sur Le satanisme et la magie, œuvre d'un disciple littéraire, Jules Bois. Dans une critique qui, dans sa sobriété générale et sa lucidité, ne laisse pas grand-chose à désirer, il affirme qu'un certain nombre de personnes, qui ne se distinguent pas spécialement du reste du monde par la marque de la bête sur leur front, « se livrent en secret aux opérations de la magie noire, se lient ou essaient du moins de se lier avec les esprits de ténèbres, pour assouvir leurs désirs d'ambition, de haine, d'amour, pour faire, en un mot, le mal. » Il affirme également qu'il existe des faits qui ne peuvent être dissimulés et à partir desquels une seule déduction peut être faite, à savoir que l'existence du satanisme est indéniable.

Pour comprendre le premier de ces faits, je dois expliquer que les efforts pour former une alliance avec les anges déchus de la théologie orthodoxe, qui constituent la magie noire, ont été, en Europe au moins, invariablement liés au sacrilège. Par l'hypothèse de la démonologie, Satan est l'ennemi du Christ, et pour plaire à Satan, le sorcier doit outrager le Christ, en particulier dans ce qui est sacré chez lui. Les faits sont les suivants : 1° les vols continus, systématiques et à grande échelle d'hosties consacrées dans les églises catholiques, et non pas comme conséquence du vol des récipients des sanctuaires, qui sont souvent de valeur insignifiante et laissés de côté. L'intention du vol est donc de prendre possession des hosties, et leur profanation future est la seule motivation possible. Or, avant qu'il paraisse utile de profaner l'Eucharistie, il faut croire en la présence réelle, et cela est reconnu par seulement deux sortes de gens : les nombreuses personnes qui aiment le Christ et quelques-unes qui le haïssent.

Mais il n'est pas outragé, du moins pas intentionnellement, par ceux qui l'aiment ; donc, le sacrilège est commis par ses ennemis en chef, à savoir les pratiquants de la magie noire. Il est difficile, je pense, d'échapper à cette conclusion ; et je dois ajouter que les étonnantes profanations des sacrements, quoi qu'elles puissent être profondément déplorées par l'Église, sont cachées plutôt que mises en scène ostensiblement, et comme il est difficile d'en venir aux faits, on peut déduire qu'elles ne sont pas exagérées, du moins par l'Église ; 2° la perpétration occasionnelle de certains crimes scandaleux, y compris les meurtres et autres abominations, dans lesquels un élément de magie noire a été reconnu par des tribunaux. Mais ceux-ci sont trop isolés géographiquement et trop peu fréquents dans le temps pour prouver l'existence d'associations sataniques ou d'une pratique répandue. Ils peuvent donc être mis hors de cause dans la présente enquête pour qu'on puisse les appeler à la barre si nécessaire ; 3° l'existence d'une société de palladistes, ou des gens professant certaines doctrines appelées palladisme, comme le démontre, entre autres, la publication d'une revue dans son intérêt.

Les faits cités par M Huysmans consistent donc en actes de sacrilège, indiquant l'existence d'associations dévouées à ces sacrilèges, qui doivent cependant être considérés comme un moyen et non une fin, la fin en question étant d'entrer en communication avec les démons. Indépendamment de M Huysmans, je crois qu'il n'y a aucun doute sur le sacrilège. Il est de notoriété publique qu'en 1894, deux ciboires, contenant cent hosties consacrées, ont été dérobés par une vieille femme à Notre-Dame dans des circonstances qui indiquent que les récipients ne sont pas les objets du larcin. Des déprédations similaires se seraient multipliées d'une manière extraordinaire au cours des dernières années et se

sont produites dans toutes les régions de France. Pas moins de treize églises appartenant au seul diocèse d'Orléans ont été profanées en l'espace de douze mois, et dans le diocèse de Lyon, l'archevêque a recommandé à ses clercs de transformer les tabernacles en coffres-forts. Des sacrilèges se sont produits tour à tour dans les départements de l'Aude, de l'Isère, du Tarn, du Gard, de la Nièvre, du Loiret, de l'Yonne, de la Haute-Garonne, de la Somme, du Nord et du Dauphiné. Les abominations en question ne sont pas non plus limitées à la France : Rome, la Ligurie et Salerne ont également souffert, alors qu'aussi loin que l'île Maurice, un cas particulièrement révoltant s'est produit en 1895.

Je ne peux pas dire que les recherches personnelles du romancier français sont allées au-delà des statistiques du sacrilège, que, cependant, il a recueillies avec soin, et celles-ci constituent en elles-mêmes une forte présomption. M Huysmans est prolifique dans la fiction et peu prompt à écrire des essais, mais il nous donne à comprendre explicitement que le fameux chanoine Docre de Là-bas habite en fait en Belgique, qu'il est le chef d'un « clan démoniaque », et, comme le comte de Saint-Germain, il vit dans la terreur de ce qui l'attend dans l'au-delà. Selon un intervieweur, M Huysmans déclare que ses informations viennent d'une personne qui était elle-même sataniste, mais les révélations ont dérangé la secte, et le contact a été coupé, bien que l'écrivain avait été initialement accueilli « comme l'un des leurs ». Mais il est clair à mon esprit que pour ses descriptions des orgies qui ont lieu aux assemblées modernes des magie noire, M Huysmans doit beaucoup à des documents placés entre ses mains par les disciples de l'illuminé Eugène Vintras, le docteur Johannès de Là-bas. Vintras a été le fondateur d'une secte thaumaturgique singulière, incorporant les aspirations des sauveurs

de Louis XVII. Il obtint une certaine notoriété vers 1860, et un compte-rendu de ses déclarations et de ses miracles se trouve dans l'Histoire de la magie d'Éliphas Lévi, dans la Clef des grands mystères du même auteur, et dans Les petites religions de Paris de Jules Bois. Il a laissé un certain nombre de manuscrits derrière lui, relatant ses combats de longue durée avec les prêtres de la magie noire, une série de récits fervents aux forts relents d'hallucination, mais très pittoresques, et que certains milieux acceptent très sérieusement.

De la même manière, en ce qui concerne l'existence d'associations sataniques, et en particulier du Palladium, M Huysmans tire ouvertement son savoir de sources publiées. Nous pouvons donc comprendre, par conséquent, qu'il se base sur une connaissance accidentelle et extrinsèque, et il n'a pas pu créer par lui-même la question de satanisme. Il indique l'existence d'une question, plutôt que de la prouver ; pour connaître sa portée et sa nature, nous devons faire appel aux témoins qui prétendent avoir vu par eux-mêmes. Ceux-ci sont de deux sortes, à savoir l'espion et le transfuge : le témoin qui prétend avoir enquêté sur le sujet par lui-même en vue de le dévoiler, et ceux qui se sont avancés pour dire qu'ils étaient autrefois des adorateurs de Lucifer, des adorateurs de Satan, des pratiquants de la magie noire, ou étaient au moins liés à des associations dédiées à ces fins, qui ont maintenant, cependant, coupé les liens avec celles-ci, et révèlent ce qu'ils savent. Dans la première catégorie, nous ne trouvons que le docteur Bataille ; dans la seconde, Diana Vaughan, Jean Kostka, Domenico Margiotta et Léo Taxil.

Enfin, nous avons, comme indiqué dans la préface, certains témoignages d'écrivains représentant les intérêts de l'Église ro-

maine, d'une manière particulière, car ils parlent avec l'autorité de cette Église. Le plus important d'entre eux est le regretté archevêque Meurin. Dans le même temps, à part M Huysmans — qui occupe largement la même position quasi-religieuse que celle qui a attaché un intérêt éphémère à la personnalité de M W. H. Mallock — tous les écrivains et tous les témoins sont, ou sont supposés être, à l'heure actuelle, de convaincus et zélés catholiques.

J'ai déjà déclaré que le but de la magie noire est tout simplement et évidemment de communiquer avec les démons, et si nous interrogeons nos sources de connaissance quant à l'objet de cette communication, il faut admettre que la réponse est vague. Peut-être le but sera-t-il mieux défini comme le renforcement des capacités humaines par le pouvoir et l'intelligence du diable dans le but de pratiquer le mal ainsi que d'assouvir le désir individuel et l'ambition. Pour accomplir ce qui est bon, l'homme aspire vers Dieu, et pour faire le mal, il tente de conspirer avec Satan.

Il faut cependant observer que le culte moderne du diable, tel qu'exposé par ses experts français, a deux aspects, correspondant à la distinction déjà établie dans ma préface. Il y a : 1° le culte du diable pur et simple, soit une tentative de communiquer avec les esprits maléfiques, en admettant qu'ils sont maléfiques ; 2° le culte de Lucifer, étoile du matin, distingué de Satan, supposant qu'il est un esprit bienfaisant. On verra très facilement que l'essence du diabolisme est insuffisante dans la deuxième définition, à savoir, l'intention satanique, de sorte qu'il appartient vraiment à une autre catégorie, bien que la classification peut être acceptée pour le moment pour éviter la controverse au début d'un enquête quelque peu complexe. La première catégorie est, en tout cas, le

satanisme proprement dit, et ses adeptes sont appelés satanistes ; ceux de la deuxième catégorie sont, d'autre part, les luciférien, palladistes ou autres appellations. Les deux ordres sont également distingués comme non organisé pour le premier, et comme organisé pour le second. Le culte de Satan est censé être principalement pratiqué par des personnes isolées ou d'obscurs petits groupes ; celui de Lucifer est centralisé dans au moins une institution importante et présente partout — en d'autres termes, le premier est rare et sporadique, le second est une pratique très courante. Nous entendons donc peu de choses du premier, alors que les témoignages recueillis concernent exclusivement l'autre. Il est possible, en fait, de rejeter le satanisme de la première définition en quelques mots, parce que les matériaux manquent pour son histoire. Il est fondé sur le christianisme orthodoxe ; il reconnaît que le diable est un ange perdu, mais il affirme que le dieu des chrétiens a trompé ses fidèles, trahi la cause de l'humanité et exigé la suppression de la nature qu'il lui a lui-même donnée ; ils ont donc abandonné un maître cruel et tyrannique, et sont allés par désespoir à son ennemi.

Le satanisme de la seconde catégorie, ses principes et son origine, seront décrits dans le deuxième chapitre.

II

Identifier le culte de Lucifer avec l'adoration pure et simple du diable n'est pas à première vue, comme nous l'avons vu, un procédé tout à fait juste, mais c'est en même temps inévitable. Comme nous l'avons déjà observé, la source de toutes nos

connaissances concernant le diabolisme moderne se trouve au sein de l'Église catholique ; toute cette littérature est écrite du point de vue de cette église et a été créée uniquement dans son intérêt. Une partie de ces ouvrages ont été mis en avant avec les marques spéciales de la haute approbation ecclésiastique, et pour certains cette garantie manque, mais le même esprit façonne l'ensemble. Il est important d'insister sur ce point pour de nombreuses raisons qui apparaîtront à la fin de notre enquête et pour une en particulier qui nous intéresse à présent. Il est impossible pour l'Église catholique de faire autrement que de considérer le culte de Lucifer comme identique à celui de Satan, car, selon son enseignement inébranlable, le nom de Lucifer est un équivalent de Satan et, de plus, le culte luciférien est tellement antichrétien qu'aucune forme de christianisme ne pourrait faire autrement que de le considérer comme un culte des ténèbres et du mal. Si, par conséquent, l'adoration d'un principe du bien sous ce nom honteux peut, sous l'un de ses aspects, être simplement une erreur de jugement et non un culte du diable, mis à part d'autres faits qui détruisent cette considération, nous devons tous convenir que du point de vue de l'orthodoxie chrétienne et catholique, le luciférien est un diaboliste, mais pas dans le sens du sataniste.

La doctrine luciférienne a été décrite de façon concise par Huysmans comme une sorte de christianisme inversé, un catholicisme « à rebours ». Il s'agit en fait du renouveau d'une vieille hérésie fondée sur ce que nous avons été habitués à considérer comme une erreur philosophique ; en un mot, c'est un système manichéen ayant une orientation anti-chrétienne, car tout en affirmant l'existence de deux principes divins égaux, Adonaï et Lucifer, il considère ce dernier comme le dieu de la lumière et du bien, tandis que l'Adonaï chrétien est le prince des ténèbres et le

véritable Satan. Il ressort de l'état actuel du monde que le pouvoir est du côté du principe du mal et que la divinité bienfaisante est désavantagée. Adonaï règne certes, comme le croit le chrétien, mais il est l'auteur de la misère humaine ; Jésus est le Christ d'Adonaï, mais il est le messager du malheur, de la souffrance et du faux renoncement, menant finalement à la destruction lorsque le Deus maledictus cessera de triompher. Les adorateurs de Lucifer ont pris parti pour la cause de l'humanité et pour leur propre cause, avec cet improbable principe du bien ; ils coopèrent avec lui pour assurer son triomphe et lui-même communique avec eux pour les encourager et les fortifier ; ils œuvrent à préparer son royaume et lui-même promet de susciter parmi eux un sauveur, qui est l'Antichrist, leur chef et roi à venir.

Telle est la doctrine de Lucifer selon le témoignage de transfuges de son culte ; ce n'est pas un enseignement qui, a priori, semblerait devoir s'adresser à un grand nombre d'adeptes, mais la société qui s'occupe de sa propagation se diffuserait dans le monde entier et serait représentée dans toutes les grandes villes. C'est ce que M Huysmans mentionne comme une organisation dont l'existence est démontrée et une preuve certaine du satanisme moderne, à savoir l'Ordre Palladique. Après avoir globalement défini les principes, nous passerons ensuite à son histoire présumée. Il faut admettre qu'il est difficile de situer la question de telle sorte qu'elle puisse constituer un sujet de recherche tolérable pour les lecteurs en Angleterre. Le mystère du diabolisme moderne et du culte de Lucifer fait partie du mystère de la franc-maçonnerie tel qu'interprété par un mouvement antimaçonnique actuellement à l'œuvre en France. La magie noire, dont nous entendons tant parler, implique un nouvel aspect de la vieille croisade catholique contre la fraternité de l'équerre et du compas, et

par la question de Lucifer on entend la découverte présumée d'un culte diabolique chez les francs-maçons.

Nous connaissons tous maintenant le fait historique que l'Église catholique est hostile à la franc-maçonnerie depuis longtemps, que les papes ont condamné l'ordre et excommunié ses initiés. Eu égard à la position de la fraternité ici en Angleterre, la plupart d'entre nous se sont contentés d'en déduire qu'après l'âge mûr, l'Église est en train de revenir à l'enfance ; certains, cependant, ont conclu qu'il y avait peut-être autre chose dans la franc-maçonnerie continentale que ce qui paraît à l'œil anglais, et c'est ici que l'Église se présente elle-même pour assurer qu'en dehors de l'Angleterre, la fraternité est un foyer de propagande politique, responsable des révolutions les plus désastreuses qui ont troublé le monde moderne ; que c'est en réalité, comme l'explique Robison, un complot contre les têtes couronnées ; et qu'il est à l'heure actuelle l'ennemi le plus puissant et le plus secret qui lui fait échec.

Il est maintenant affirmé que derrière la franc-maçonnerie d'aujourd'hui, ici en Angleterre, se présentant comme une société philanthropique, elle se dit politique ou non sur le continent, mais déniant partout tout lien avec une propagande religieuse — il est affirmé qu'il existe une autre franc-maçonnerie, dont le franc-maçon ordinaire ne sait rien, dirigeant secrètement l'ordre et dévouée au culte de Lucifer. Cette organisation, qui a vu le jour ces dernières années, recrute en grande partie, mais pas exclusivement, dans la franc-maçonnerie ; elle a l'œil sur le puissant appareil maçonnique et, selon les témoignages qui ont été apportés, elle a obtenu le contrôle total de toute la fraternité. Elle a dirigé la matière première de l'hostilité maçonnique contre l'Église ca-

tholique ; comme elle est antichrétienne en religion, elle est révolutionnaire en politique ; et encore une fois, elle s'appelle l'Ordre Palladique.

Cette accusation extrêmement grave et importante, ainsi que ses aspects secondaires, mérite peut-être d'autant plus notre attention que, mis à part le diabolisme actuel, qui est en soi assez paralysant pour arrêter la discussion, elle est en contradiction avec tout ce que nous savons ou croyons concernant la constitution maçonnique. Laissez-moi résumer brièvement ces points. 1° La franc-maçonnerie possède une direction centrale secrète — ce que la Fraternité a fermement démenti. 2° Elle a une mission religieuse et une propagande doctrinale — ce qui a été également invariablement démenti. 3° Elle a des objectifs politiques — ce qui est généralement nié. 4° Elle a un enseignement transcendantal — qui est généralement démenti et 5° elle s'intéresse largement aux pratiques et phénomènes surnaturels — ce qui serait absolument démenti si la question avait été sérieusement soulevée jusqu'à ce jour. 6° Elle initie des femmes — ce qui, sauf de manière très secondaire, occasionnelle et insignifiante, est totalement et en tout temps démenti. Ce dernier point est intégré à notre enquête car le Palladium est un ordre androgyne.

Or, beaucoup de personnes qui ne font pas partie des rangs de la fraternité savent assez bien que les Grandes Loges de tous les pays sont supposées être autonomes et qu'il n'y a pas eu auparavant de mise en doute de ce fait ; que, du moins en apparence, il n'existe aucune institution centrale de la franc-maçonnerie à laquelle elles sont tenues de répondre. Les loges sont chacune affiliée à une seule Grande Loge devant laquelle elles sont responsables, mais les Grandes Loges elles-mêmes sont indépendantes

et ne rendent compte à personne. On sait aussi que le système maçonnique anglais diffère de celui de la France, que le rite français a toujours occupé une position quelque peu hétérodoxe et que, depuis que le Grand Orient a effacé le Grand Architecte de l'Univers, pour ainsi dire, de son symbolisme, la communication officielle a été suspendue par la Grande Loge d'Angleterre. On sait en outre qu'en dehors des systèmes maçonniques reconnus, de nombreux rites sont apparus, qui ne sont maçonniques que dans la mesure où leur point de départ est le grade de Maître. On peut citer comme exemple le rite oriental suprême de Memphis et de Misraïm. En Angleterre, les réunions de loges de ces rites ne se sont jamais déroulées dans la grande institution centrale de Freemasons Hall ; en France, le Grand Orient a toujours interdit à ses membres de participer au système de Memphis. Tenir la franc-maçonnerie pour responsable d'irrégularités ou d'abus pouvant occasionnellement provenir de ces développements fantastiques issus de l'institution-mère, serait à peu près aussi juste et raisonnable que de mettre en cause l'Église catholique pour les corruptions qui existent dans les hérésies qui se sont séparées d'elle.

Ayant établi ces points à la lumière du résultat de notre enquête, voyons maintenant comment une autorité suprême, souvent appelée par les accusateurs Franc-Maçonnerie Universelle, se serait développée. À ce sujet, non seulement les informations les plus complètes, mais les seuls récits formels sont fournis par les derniers témoins, de sorte que le récit suivant, sans être une traduction, repose exclusivement sur les ouvrages de Domenico Margiotta et du D Bataille.

Le 20 mai 1737, l'Ordre du Palladium, ou Conseil Souverain de la Sagesse, est constitué en France. Celui-ci, à la manière des lodges androgynes naissant alors, initie les femmes sous le titre de Compagnes de Pénélope. Le rituel de cet ordre a été publié par Ragon, l'archéologue de la franc-maçonnerie, de sorte qu'il ne peut y avoir aucun doute sur son existence. Dans le même temps, autant que je sache, il y a peu de documents pour établir son histoire. D'une manière qui reste totalement intraçable, cet ordre aurait été lié par plus que son nom au légendaire Palladium des Templiers, bien connu sous le nom de Baphomet. En tout état de cause, il n'a pas réussi à se répandre et il n'est pas certain que le Palladium Nouveau et Réformé, autre ordre androgyne, qui nous intéressera tout à l'heure, soit une métamorphose ou une reconstruction de l'institution originelle, mais un lien quelconque est affirmé. Pendant plus de soixante ans, on n'entend guère parler du légendaire Palladium, mais en 1801, l'israélite Isaac Long aurait emporté le véritable Baphomet des Templiers et le crâne du Grand Maître, Jacques de Molay, de Paris à Charleston, aux États-Unis, avant de participer à la reconstruction du rite écossais de la perfection et d'Hérodom sous le nom de rite écossais ancien et accepté, qui connut ensuite une grande expansion, et il est dit que la loge du trente-troisième degré du Suprême Conseil de Charleston était la mère de tous les autres, et est donc, dans ce rite, le premier Suprême Conseil du monde entier.

Huit ans plus tard, le 29 décembre 1809, un homme d'une grande importance pour l'histoire de la franc-maçonnerie naquit dans la ville de Boston. Albert Pike était issu de parents d'un milieu modeste, qui cependant, se débattirent de leurs difficultés et purent l'envoyer au Harvard College où il obtint son diplôme, sortant avec sa maîtrise en 1829. Il commença sa carrière en tant

que maître d'école, il mena une vie romantique et errante, son amour des terres inconnues l'amena à explorer les montagnes Rocheuses, alors très mal connues. En 1833, il s'installa dans l'Arkansas et, se consacrant au journalisme, il fonda l'Arkansas Advocate dans lequel ses contributions, à la fois en prose, mais surtout en vers, lui valurent une réputation littéraire. L'admission de l'Arkansas dans la confédération des États-Unis est en partie le résultat de ses efforts et, à partir de cette période, il commença à être une figure politique, devenant également le greffier de la Cour suprême de cet État. Un an après la guerre de sécession, dans laquelle il prit une part active, Pike se rendit à Memphis dans le Tennessee, où il continua dans le droit et la littérature, fondant le Memphis Appeal, qu'il vendit en 1868, avant de déménager à Washington. Son histoire ultérieure porte exclusivement sur ses inépuisables travaux maçonniques.

C'est à Little Rock, en Arkansas, qu'Albert Pike fut initié et, dix ans plus tard, c'est-à-dire en 1859, il fut élu Souverain Commandeur Grand Maître du Suprême Conseil de Charleston. Doté de capacités d'organisation extraordinaires, il devint un homme d'une grande influence dans le rite écossais ancien et accepté, ainsi qu'une haute autorité dans le domaine des rituels, des antiquités, de l'histoire et de la littérature de la franc-maçonnerie. Sous sa direction, le rite écossais s'est étendu et est devenu dominant. Ainsi, quand on dit que le patriote italien Mazzini a projeté la centralisation de la franc-maçonnerie des hauts grades, il ne trouva personne dans toute la fraternité de plus apte par sa position et son influence à collaborer avec lui. De cette alliance secrète naquit le 20 septembre 1870, c'est-à-dire le même jour où les troupes italiennes entrèrent dans la ville éternelle, un rite suprême et une organisation centrale de la franc-maçonnerie uni-

verselle des haut grades, l'acte de création étant signé par le Grand Maître américain et le libérateur italien, les deux fondateurs se partagèrent aussi le pouvoir. Un Suprême Directoire Dogmatique fut créé à Charleston, avec à sa tête Pike, sous le titre de Souverain Pontife de la franc-maçonnerie universelle. Mazzini prit le pouvoir exécutif suprême, avec Rome pour centre, sous le titre de Chef Souverain de l'action politique.

Si nous revenons maintenant aux déclarations selon lesquelles le véritable Baphomet des Templiers et le crâne de Jacques de Molay avaient été conservés à Charleston pendant soixante-dix ans, et qu'Albert Pike était le grand maître du Suprême Conseil du rite écossais ancien et accepté de cette ville, nous comprendrons pourquoi la nouvelle institution s'appelait rite palladique nouveau réformé ou Palladium réformé. Par la suite, cinq grands directoires centraux ont été établis : Washington pour l'Amérique du Nord, Montevideo pour l'Amérique du Sud, Naples pour l'Europe, Calcutta pour l'Orient, et Port-Louis sur l'île Maurice pour l'Afrique. Un Directoire Administratif Universel et Souverain fut établi à Berlin après la mort de Mazzini. Grâce à cette organisation astucieuse, Albert Pike aurait tenu toute la franc-maçonnerie dans le creux de sa main, au moyen d'un double appareil : le Palladium et le rite écossais. Pendant le reste de sa vie, et il vécut très longtemps, il œuvra inlassablement pour ces deux causes et l'organisation qu'il administra est omniprésente dans le monde.

Quatre hommes sont cités comme coadjuteurs dans son propre pays : son vieil ami Gallatin Mackey, d'honorable mémoire chez lez francs-maçons ; un écossais nommé Longfellow, que certains écrivains français ont ridiculement confondu avec le poète ; un dénommé Holbrook, dont on ne sait presque rien ; et

enfin, Phileas Walder, originaire de Suisse et ancien ministre luthérien, qui aurait ensuite été un mormon mais, en tout état de cause, à l'époque en question, il était un spirite bien connu, un étudiant zélé de l'occultisme, tout comme Holbrook et Longfellow, et, qui plus est, un ami personnel et disciple du grand mage français Éliphas Lévi. Albert Pike était lui-même un occultiste, je ne peux dire si c'est de sa propre initiative ou sous l'influence de ses amis sus-cités. M Diana Vaughan, qui est l'un des témoins transfuges, affirme que c'était chez lui une passion précoce et dévorante. Quoi qu'il en soit, le Palladium Nouveau et Réformé était très distinctement séparé de toute autre forme de franc-maçonnerie, et même du rite écossais ; c'est-à-dire qu'aucun initié, même du plus haut grade, n'avait, en tant que tel, le droit ou l'occasion d'entrer dans l'ordre occulte, lequel, dans le même temps, recrutait principalement, comme il a déjà été dit, dans les grades ordinaires les plus élevés, mais les destinataires de la nouvelle lumière se sont tus dès l'instant où elle a été communiquée. Or, c'est exclusivement dans l'ordre palladique qu'Albert Pike et ses confidents propageaient la religion transcendantale, telle qu'elle aurait été comprise. En d'autres termes, alors que le rite écossais continuait à spéculer, le Palladium se livrait à la magie et réussissait si bien qu'il établit une communication permanente entre Charleston et le monde invisible. Les témoignages ne semblent indiquer ni quand ni pourquoi Albert Pike et ses collaborateurs ont transféré leur allégeance du Dieu des sages à Lucifer. L'Église catholique considère toute magie comme une forme de diabolisme et ne fait ni ne tolère aucune distinction mystique entre les sections noire et blanche de la pratique transcendantale, mais la spécificité du culte palladique est si clairement définie dans les dépositions qu'il ne peut pas être considéré comme une simple

doctrine magique déformée par des préjugés. Il ne correspond à aucune des écoles d'enseignement occulte existantes, et c'est soit un véritable système fondé par Pike, soit une invention délibérée et malveillante. Les phénomènes thaumaturgiques qui y sont présentés sont d'un type extrêmement perfectionné, comme par exemple la présence réelle et physique de Lucifer à des intervalles réguliers et fréquents.

Quand Mazzini mourut, il indiqua à Albert Pike un successeur éventuel en la persone d'Adriano Lemmi, qui devint par la suite chef du Directoire Exécutif, et qui, au bout de nombreuses années, le pontife de la franc-maçonnerie luciférienne lui-même passa à la vie supérieure de feu, qui est l'équivalent palladique de la béatitude, et dans la paix et la joie de Lucifer, le souverain pontificat lui-même, après avoir reposé pendant une courte période sur des épaules incompétentes en la personne d'Albert George Mackey, fut transféré à l'Italien ; le siège du Directoire Dogmatique fut déplacé à Rome ; une scission dans la secte s'ensuivit, inspirée par une dame initiée, connue depuis sous le nom de Diana Vaughan, et c'est à elle que nous devons la plupart des révélations. De plus, avec la mort d'Albert Pike, le culte de Lucifer aurait subi une importante transformation. Selon lui, le concept de Satan était une fiction blasphématoire, conçue par des prêtres adonaïtes pour obscurcir le véritable lustre de l'ange de l'étoile du matin ; mais cette vue représentait, dit-on, plutôt l'opinion personnelle du pontife maçonnique, qu'il imposait par sa forte personnalité aux loges qu'il contrôlait et propageait par l'enseignement de ses rituels. Les plus perspicaces parmi ses disciples considéraient cela comme un signe de faiblesse de leur grand vieillard et pendant sa vie, le culte de Satan pur et simple, c'est-à-dire du culte du diable, l'adoration du principe du mal présenté

comme mauvais, était pratiqué discrètement dans de nombreux centres palladiques. Après sa mort, le satanisme aurait jeté le masque et Adriano Lemmi lui-même est décrit comme un sataniste déclaré.

Or, je pense bien interpréter le sentiment de mes lecteurs en reconnaissant que, lorsque l'autorité d'une grande église a été mise en œuvre pour écraser une grande institution par des accusations qui la discréditent très sérieusement — et qui la représentent d'une manière diamétralement opposée à son apparence extérieure — nous ne devons en aucun cas prendre l'accusation à la légère ; nous devons nous rappeler la position élevée et les nombreuses sources de connaissance que possède un tel accusateur ; nous devons au moins accorder à cet accusateur une audience impartiale et complète ; dans une affaire si importante, on ne peut se permettre de préjuger sur la base de considérations de probabilité a priori, de déductions de nos connaissances antérieures, et encore moins de l'opinion des tiers ; nous devons être prêts, si nécessaire, à admettre que nous avons été trompés de manière flagrante ; et si l'existence de la maçonnerie palladique peut être prouvée comme un fait incontestable, nous devons assurément faire honneur à la démonstration et reconnaître avec gratitude que l'Église a rendu service à l'humanité en dévoilant le véritable caractère d'une institution qui a pouvoir sur un grand nombre de personnes bien intentionnées au sein de ses propres rangs, qui sont certes ignorantes du mal auquel elles prêtent leur soutien. Par ailleurs, le même esprit de libéralité et de justice exigera que la démonstration en question soit complète ; à l'appui de si terribles accusations, seules des preuves de première qualité peuvent évidemment être admises.

Dans les chapitres qui suivent, je présenterai successivement les dépositions de chaque témoin qui a quelque chose à nous dire sur le palladisme, à la fois ceux qui le connaissant personnellement et ceux qui le connaissent indirectement. Dans la mesure du possible, chaque témoignage sera évalué au fur et à mesure de notre progression ; les témoignages peu convaincants ou non pertinents seront rejetés, tandis que ce qui est important sera reporté au résumé final. Dans deux cas seulement, on jugera nécessaire de réserver la critique à un chapitre spécial et séparé.

III

Le fait que les témoins de Lucifer soient dans tous les cas affiliés à l'Église romaine, qu'ils soient prêtres ou laïcs, n'est pas surprenant quand on sait qu'en dehors de cette Église, il n'y a pas d'hostilité envers la franc-maçonnerie. Par exemple, Proofs of a Conspiracy de Robison est presque le seul ouvrage d'une certaine importance, méritée ou non, jamais écrit par un auteur protestant ou indépendant directement hostile à la fraternité. De plus, l'hostilité des catholiques décroît quand on s'éloigne du centre de la hiérarchie ecclésiastique. Ainsi, en Angleterre, il existe principalement à l'état latent, ne s'exprimant pas ou peu, à moins que la hiérarchie ne fasse pression, tandis qu'en Amérique, l'application de l'encyclique Humanum Genus a été l'une des graves erreurs du présent pontificat concernant ce pays. La bibliographie de la littérature anti-maçonnique catholique est toutefois très vaste et ne se limite pas à un pays ou à une époque particulière ; elle date de près de 150 ans et concerne l'essentiel du continent européen. Celle de France, la plus proche de nos portes, nous est

naturellement la plus familière ; c'est aussi l'une des plus productives et on peut estimer qu'elle est représentative de l'ensemble. La littérature qui nous intéresse ici est seulement celle postérieure à la prétendue fondation du Palladium Nouveau et Réformé. Au cours de cette période, elle se répartit évidemment dans deux groupes, celui des publications qui ont précédé la révélation de l'institution en question et celui des publications postérieures à la diffusion de cette thèse. Dans le premier, nous retrouvons principalement les vieilles accusations qui ont depuis longtemps cessé d'exercer une influence notable, à savoir l'athéisme, le matérialisme et les complots révolutionnaires. Sans disparaître entièrement, celles-ci ont été largement remplacées dans le deuxième groupe par des accusations de magie et de diabolisme, à propos desquelles les dénonciations ont été fortes et violentes. Une accusation supplémentaire relie les deux groupes dans un certain sens, car elle est commune aux deux ; c'est celle d'une débauche débridée favorisée par l'existence des loges d'adoption. Nous constaterons qu'au cours de la première période la franc-maçonnerie a été ouvertement décrite comme une institution diabolique et satanique, et il est nécessaire d'insister sur ce point car il risque de brouiller les cartes. Avant 1891, le diabolisme associé à la franc-maçonnerie était presque exclusivement intellectuel. C'est-à-dire que son soi-disant athéisme, du point de vue de l'Église catholique, était une opinion diabolique en matière de religion ; son prétendu matérialisme était une philosophie diabolique en matière de science ; ses prétendus complots révolutionnaires, visant particulièrement l'Église catholique, constituaient une politique diabolique. De tels jugements paraîtront assez arbitraires pour la plupart des personnes qui ne voient pas le monde

depuis les fenêtres du Vatican, mais ils sont indéniablement cohérents à Rome.

Du véritable diabolisme avant cette date, il n'existe, je crois, que l'accusation isolée de M de Ségur et faisant référence à une période bien antérieure. Il déclare qu'en 1848, il y avait une loge maçonnique à Rome, où la messe du diable était célébrée en présence d'hommes et de femmes. Un ciboire était placé sur un autel entre six bougies noires ; chaque personne, après avoir craché sur un crucifix et l'avoir piétiné, déposait dans le ciboire une hostie consacrée achetée ou reçue à l'église. Les objets sacrés étaient poignardés par l'ensemble de l'assemblée, les bougies étaient éteintes à la fin de la messe et on faisait une orgie, similaire, dit M de Ségur, à celles des « mystères païens et des réunions des manichéens ». Cependant, cette sorte d'abomination était rare et l'histoire que nous venons de rapporter ne repose sur rien qui puisse être qualifié de preuve.

Au cours des années qui se sont écoulées entre 1870 et 1891, il est possible de chercher en vain dans la littérature anti-maçonnique française un indice sur le Palladium. En 1884, Louis d'Estampes et Claudio Jannet publièrent un ouvrage intitulé La franc-maçonnerie et la révolution qui affirme que l'immense majorité des maçons, y compris ceux les initiés aux plus hautes grades, ne sont pas au fait des vrais secrets ; en fait de secrets, il s'agirait seulement des desseins de la fraternité visant à instaurer l'athéisme à la place de la religion et le socialisme en politique.

Le Palladium Nouveau et Réformé est lié à l'Ordre du Temple par sa supposée possession de la véritable idole du Baphomet, mais en 1882, M Fava n'en savait rien, il niait tout lien entre les Templiers et les maçons, et attribuait la fondation de la franc-

maçonnerie à Fausto Socin, à la suite de l'abbé Lefranc dans son Voile levé pour les curieux. L'évêque de Grenoble pense si peu à un aspect mystique ou diabolique de la fraternité que dans son Secret de la franc-maçonnerie, il affirme que son seul projet est de remplacer le christianisme par le rationalisme.

Le troisième et dernier volume de la grande compilation du père Nicolas Deschamps sur Les sociétés secrètes et la société étaye, au contraire, l'hypothèse rejetée par Fava. Il récite beaucoup de faits datés concernant les loges d'adoption, les Illuminés, les Ordres de Philalèthes, de Martinez Pasquales et de Saint-Martin, dont peu d'auteurs peuvent dire quoi que ce soit de neuf ; mais, se consacrant spécialement à l'activité politique de la fraternité dans toute l'Europe, Deschamps ne nous dit rien du complot qui a donné naissance au Palladium Nouveau, bien que la prétendue collaboration de Mazzini lui ait donné une forte dimension politique ; de Pike rien ; du diabolisme toujours rien. J'ajoute que son travail prétend être vérifié sur tous les points.

En 1886, un autre ecclésiastique, Dom Paul Benoit a publié deux redoutables volumes sur La franc-maçonnerie et les sociétés secrètes, faisant partie d'un ouvrage plus vaste intitulé La Cité antichrétienne au xix siècle. Comme d'Estampes et Jannet, il fait la distinction entre un petit nombre d'initiés et une vaste foule de dupes qui grossissent les rangs de la fraternité. « Beaucoup de francs-maçons gravissent les échelons sans recevoir la révélation des mystères. » Les plus hautes fonctions de la plupart des loges seraient données aux dupes, tandis que les véritables chefs se cacheraient derrière de modestes titres. Il est en outre avancé que, dans certains pays, il existe des rites secrets supérieurs aux rites ordinaires et qui ne sont ouverts qu'aux vrais initiés, ce qui res-

semble à une allusion vague et informe concernant une direction centrale ; mais loin de supposer qu'une telle institution puisse exister dans la franc-maçonnerie, l'auteur affirme que l'unité y est impossible : « Image de l'enfer et enfer anticipé, la franc-maçonnerie est le royaume de la haine et par conséquent de la division. Les chefs se méprisent mutuellement, se détestent, cherchent sans cesse à se tromper et à se supplanter les uns les autres. Une haine commune de l'Église et de ses institutions régulières les unit ; mais à peine ont-ils obtenu une victoire qu'ils se font la guerre et s'entre-dévorent. » Les premières graines de l'accusation de manichéisme se trouvent dans le deuxième volume, mais le terme n'est pas utilisé dans le sens du transcendantalisme luciférien d'Albert Pike, mais simplement comme un équivalent du protestantisme coloré par l'idée de son lien avec l'hérésie socinienne. En harmonie avec cette opinion, Dom Benoit s'associe à l'hypothèse templière, affirmant que les albigeois et les Chevaliers du Temple sont les ancêtres immédiats de la franc-maçonnerie. Mais le point qui intéresse le plus notre enquête est celui où Dom Benoit affirme que Satan est le dieu de la franc-maçonnerie, citant un degré obscur dont le rituel est lié au culte du serpent et à un autre degré dans lequel on adjure l'initié au « nom sacré de Lucifer », de « déraciner l'obscurantisme ». Ce n'est cependant qu'une accusation vague et générale, car il dit aussi que la divinité maçonnique est « la créature », c'est-à-dire l'humanité, l'esprit de l'homme, la raison humaine ; c'est aussi « l'infâme Vénus » ou la chair ; enfin, « toutes les divinités de Rome, de la Grèce, de la Perse, de l'Inde et de tous les peuples païens sont les dieux de la franc-maçonnerie ». Il s'agit simplement d'une diffamation à l'aveugle, sans force ni diligence, et l'auteur ne sait évidemment rien d'un véritable culte de Lucifer

existant dans les loges de la fraternité. Il en va de même quand, ailleurs, il déclare que les excès sexuels sont parfois accompagnés dans la franc-maçonnerie de profanations de l'Eucharistie, il n'a que les récits obsolètes de M de Ségur pour l'appuyer, et lorsqu'il fait allusion à des pratiques magiques, c'est seulement d'une manière générale, et il fait apparemment référence à des actes de maçons isolés. Dans un autre passage intéressant, il note, en guise de rapport, que des apparitions du démon se sont produites « récemment » dans des assemblées maçonniques, « où il aurait même présidé sous une forme humaine ». Alors qu'il n'y a aucune mention du palladisme ou de Pike dans son traité, nous pouvons considérer Dom Benoit comme un précurseur de l'accusation à venir, parlant vaguement de choses à moitié entendues.

Un peu avant 1888, Paul Rosen, Souverain Grand Inspecteur Général du 33 et dernier degré du rite français, était parvenu à la conclusion que les mystères de la franc-maçonnerie sont abominables et il publia cette année-là un ouvrage, intitulé Satan et Cie, laissant penser que, dans notre enquête, un témoin était enfin arrivé à point nommé ; en fait, l'auteur nous fait avancer un peu plus loin que Benoit. Pour autant que je sache, il est le premier anti-maçon français qui mentionne Albert Pike, à une exception près, qu'on considèrera séparément dans le prochain chapitre. Il le décrit comme le Souverain Grand Commandeur du Suprême Conseil Mère de tous les Suprêmes Conseils du rite écossais ancien et accepté, et il raconte l'histoire de la fondation de ce rite, mais il ne sait rien d'Isaac Long, du Palladium, ou du crâne. Il cite aussi certains ouvrages que Pike a écrit pour l'usage exclusif des initiés, apparemment des grades supérieurs de ces rites, à savoir, le Sephar H'Debarim, Éthique et dogmes de la franc-maçonnerie et Legenda Magistralia. Mais loin d'attribuer à l'ordre un

aspect surnaturel, il affirme que son cri de guerre est l'annihilation et l'anathème. Le but de la franc-maçonnerie est, en fait, l'anarchie sociale, le renversement de la monarchie, et la destruction de la religion catholique. Le satanisme imputé à la franc-maçonnerie par Paul Rosen est donc d'un ordre arbitraire et fantastique, n'ayant pas de lien réel avec notre enquête. Deux ans plus tard, le même auteur publia un volume plus petit, L'Ennemie sociale, qui ne contient aucun élément d'importance pour notre enquête, mais qui est préfacé par un bref pontifical, transmettant la bénédiction de Léon XIII, à l'auteur de Satan et Cie.

Nous passons maintenant à 1891, l'année de la révélation.

IV

Depuis plus de dix ans, Leo Taxil, c'est-à-dire M. Gabriel Jogand-Pagès, est le grand accusateur de la franc-maçonnerie ; en Angleterre, il a la vague réputation d'un homme dont l'hostilité est redoutable, ayant des arguments forts à présenter. Depuis qu'il a commencé ses accusations, qui représentent de nombreux volumes, il cherche constamment à identifier la fraternité avec les projets de Lucifer, mais jusqu'en 1891, il ne faisait que suivre les thèses communes et générales mentionnées dans le chapitre précédent. Or, en présence d'affirmations telles que, par exemple, le caractère satanique de la tolérance religieuse, je poserais ma plume sans réserve, puisqu'il n'existe aucun terrain d'entente sur lequel un débat pourrait avoir lieu.

De l'imputation vague, Léo Taxil est toutefois passé à une accusation extrêmement précise, et il est hors de doute qu'avec son

ouvrage intitulé Y a-t-il des femmes dans la franc-maçonnerie ?, il a créé la question de Lucifer en lien avec l'Ordre Palladique. Il est la source première d'information sur l'existence de cette association ; personne n'en avait entendu parler auparavant, et il est donc primordial que nous sachions quelque chose du découvreur lui-même et de tout ce qui concerne les détails de sa découverte, la date y compris.

Avant 1891, Léo Taxil ne connaissait rien du Palladium Réformé. Il est le seul écrivain anti-maçonnique nommé dans le précédent chapitre, avant Paul Rosen, à donner des informations sur Albert Pike. C'était en 1885 et dans un ouvrage intitulé Les Frères trois-points, qui est le premier volume des Révélations complètes sur la franc-maçonnerie entreprises par ce témoin. À l'instar de Paul Rosen, il décrit simplement Pike comme un haut dignitaire du rite écossais ancien et accepté, mais il le fait sous le titre incorrect de Souverain Commandeur Grand Maître du Suprême Conseil des États-Unis. Il ajoute que le Grand Orient de France, ainsi que le Suprême Conseil du rite écossais de France, « envoient leur correspondance » au Grand Maître de Washington. Je conçois qu'aucune importance, ni même aucune signification précise, ne puisse être attachée à cette affirmation au-delà du fait général et peu significatif qu'il existait une sorte de communication entre les trois centres. En 1888, Pike entretenait des relations si peu harmonieuses avec le Grand-Orient français que, selon les déclarations de témoins ultérieurs, il le plaça sous l'interdiction de son excommunication formelle en vertu de son souverain pontificat. Pour le reste, Les Frères Trois Points ne contiennent aucune information concernant le Palladium Nouveau et Réformé, ce qui est une preuve concluante que l'auteur ne le connaissait pas à l'époque, car cela aurait été un précieux ap-

port pour servir son objectif. On peut dire de même d'un deuxième ouvrage publié peu après, Le Culte du Grand Architecte. Si Léo Taxil avait eu connaissance d'un culte de Lucifer subsistant dans la franc-maçonnerie palladique, il n'aurait pas pu ne pas en faire usage dans un volume intitulé ainsi. L'œuvre en question concerne cependant les solennités célébrées dans les temples maçonniques, avec les noms et adresses de toutes les loges françaises, de sorte qu'il s'agit d'un annuaire autant que d'une révélation, avec l'organisation politique des Carbonari, avec les Juges-Philosophes, et certains documents officiels de la franc-maçonnerie.

Mais il se peut que ceux de mes lecteurs, qui connaissent de près les révélations de Léo Taxil, aient été informés de son projet de publication et que le Palladium serait divulgué en temps voulu lorsqu'il traiterait de la franc-maçonnerie androgyne ou d'adoption. Passons donc à son ouvrage suivant intitulé Les sœurs maçonnes, ou la franc-maçonnerie des dames, paru en 1888 et dans lequel nous rencontrerons certainement le diabolisme et aussi le palladisme, mais pas en relation avec Albert Pike ou le Directoire Central de Charleston. Dans le premier cas, il est fait référence à des pratiques qui existeraient dans le rite d'adoption égyptien, appelé rite de Cagliostro, mais aussi dans l'ordre du Palladium, tel qu'il avait été institué à l'origine en 1730. En même temps, l'information donnée revêt une importance capitale, car elle nous permet de jauger la méthode et la crédibilité de l'écrivain dans un cas, ainsi que ses connaissances à cette époque dans l'autre. Encore une fois, en 1886, Léo Taxil ne savait pas que le Palladium était une institution réformée ou renouvelée ; s'il avait su, il n'aurait pas manqué de nous le dire.

Je n'ai pas été en mesure de retrouver toutes les sources de ses informations concernant l'ancien rite palladique, mais celles-ci proviennent principalement de Ragon ; il le divise en deux systèmes : 1° l'Ordre des Sept Sages, réservé aux hommes, apparaît comme une invention banale avec un rituel principalement dérivé des Voyages d'Anacharsis ; 2° l'Ordre du Palladium, composé de deux grades masculins et d'un grade féminin, respectivement, Adelphe et Compagnon d'Ulysse pour les hommes et Compagne de Pénélope pour les femmes. Il prétend qu'il a été fondé par Fénelon, mais lui donne en même temps une date de création antérieure à la naissance du grand archevêque de Cambrai. Léo Taxil l'accuse de galanterie, mais les badinages décrits dans le rituel impressionnent autant le lecteur impartial qu'une saynète enfantine, ce dernier adjectif résumant bien les ambitions de cet ordre, qui, comme je l'ai déjà dit, est tombé dans l'obscurité, et même, autant qu'on peut le savoir, dans la désuétude, bien que notre témoin ne le mentionne qu'au au présent, comme s'il était à l'œuvre actuellement. Quoi qu'il en soit, la description et le résumé du rituel donné par Léo Taxil excluent tout lien avec la franc-maçonnerie templière, ou avec le Baphomet nommé Palladium, en dépit des affirmations contraires. En acceptant la pire construction qui soit placée sur son intention, il n'aurait pu postuler aucun lien avec le prétendu projet d'Albert Pike. Jusqu'à présent, donc, les informations contenues dans Les Sœurs Maçonnes sont en contradiction avec l'histoire du Palladium Nouveau et Réformé donnée dans mon deuxième chapitre.

Il a toutefois été dit que Leo Taxil attribuait des pratiques sataniques à un autre ordre maçonnique androgyne. Il divise le rite d'adoption égyptien en trois degrés ; dans celui d'Apprentie, le discours représente Adonaï comme le génie de l'orgueil et le ser-

pent tentateur de la Genèse comme le principe éternel du bien ; dans celle de Compagnonne, le symbolisme du rituel impose la nécessité de réhabiliter le personnage du serpent mystique ; dans celui de la Maîtresse Égyptienne, il y a une prétendue invocation des esprits planétaires au moyen d'une voyante, et Léo Taxil affirme de sa propre autorité que l'Être suprême mentionné dans le discours d'initiation est Satan. « Selon la doctrine de la secte, la divinité est formée de deux principes opposés, le génie de l'être, qui est Lucifer, et le génie de la destruction, qui est Adonaï. » C'est là si manifestement la doctrine des palladistes luciférien qu'il est difficile de comprendre pourquoi l'institution de Charleston n'est pas liée, ni par son objectif, ni par son origine, au rite d'adoption égyptien de la maçonnerie misraïmite.

Àce stade, cependant, il est de mon devoir de déclarer qu'il existe des faits très curieux en rapport avec le « Catéchisme de la Maîtresse Agissante », qui est la source d'information sur le prétendu caractère manichéen du troisième degré. La partie la plus importante et la plus essentielle de ce document, loin d'être liée au supposé fondateur du rite, à savoir le comte Cagliostro, est une série de passages tronqués extraits du Dogme et Rituel de la Haute Magie d'Éliphas Lévi, et rassemblés maladroitement. C'est-à-dire que Léo Taxil, tout en prétendant rendre public pour la première fois un document faisant partie intégrante d'un rite appartenant au siècle dernier, nous présente dans celui-ci les réflexions philosophiques originales d'un écrivain de 1856, et, de plus, il déforme manifestement les principes fondamentaux de cet écrivain qui, loin d'établir le dualisme et l'antagonisme en Dieu, montre plus clairement l'unité essentielle liée à la triple manifestation du principe divin. Je conçois qu'il n'y ait qu'un seul jugement à tirer ce fait, et bien qu'il soit sévère pour ces do-

cuments, on ne peut pas dire qu'il est injuste. En conséquence, lorsque Léo Taxil met fin à son étude du rite égyptien par la « divulgation de quelques pratiques essentiellement diaboliques des Loges misraïmites », à savoir des invocations d'esprits élémentaires, nous ne serons pas surpris de constater que le rituel de cette opérations est pris littéralement du même auteur déjà plagié. Il suffit au lecteur de comparer Les Sœurs Maçonnes, pages 323 à 330, avec la « Conjuration des Quatre » du quatrième chapitre du Rituel de la Haute Magie. On objectera que cette conjuration est dérivée par Lévi lui-même d'une source qu'il ne nomme pas et qu'on trouve en fait dans le Comte de Gabalis. Tout à fait, mais ce que je veux dire, c'est qu'elle est arrivée dans les documents de Taxil au travers d'Éliphas Lévi. La preuve en est qu'une partie des exorcismes est donnée en latin et une partie en français, par l'auteur du Rituel, pour des raisons arbitraires et indéterminables, et que Les Sœurs Maçonnes les reproduit de la même manière. Il est donc évident que nous devons recevoir les « divulgations » de Léo Taxil avec une extrême prudence. J'ajouterai que les actes de la Sainte Inquisition dans le procès du comte Cagliostro ont été publiés à Rome sur ordre de la Chambre apostolique et qu'ils contiennent des précisions sur le rite égyptien, dont Cagliostro était l'auteur. Ces indications correspondent en partie aux documents des Sœurs maçonnes, mais offrent également des variations significatives, même dans les passages ressemblants.

Ayant établi, en tout état de cause, que Léo Taxil ne savait rien du Palladium Réformé en 1886, nous pouvons passer à son ouvrage suivant, qui reproduit une portion considérable mais choisie de certains de ses volumes précédents, car la même observation s'applique aux Mystères de la franc-maçonnerie, et nous

pouvons passer immédiatement à l'année 1891. Quelque temps après le 3 août, notre témoin publia un volume intitulé Y a-t-il des femmes dans la franc-maçonnerie ? qui, comme on peut le constater, porte les marques d'une écriture précipitée. En fait, c'est presque une copie in extenso des Sœurs maçonnes — cet ouvrage est toujours en circulation — auxquelles on aurait ajoutés d'importantes informations fraiches. La majeure partie des nouveautés concerne les rituels du Palladium Nouveau et Réformé, consistant en cinq degrés, comparables, en ce qui concerne les trois premiers, avec les degrés quelque peu banals mais innocents du rite moderne d'adoption, et passant, dans les deux derniers, à la pure doctrine luciférienne. Comment Léo Taxil a-t-il mis la main sur ces rituels ? Il nous informe très franchement que c'est par des arguments « sonnants et trébuchants » — c'est-à-dire un pot-de-vin — qu'il a persuadé un officier d'un certain Grand Conseil palladique de Paris d'oublier ses engagements pour le temps de la transcription. Ce n'était pas un procédé très honorable, mais pour dénoncer la franc-maçonnerie, les considérations éthiques ordinaires semblent être mises de côté et il est inutile de s'arrêter sur les méthodes lorsqu'on a besoin de documents. Par ces documents, et par le commentaire qui les introduit et les suit, Léo Taxil, ainsi qu'il a déjà été observé, a créé la question de Lucifer. Partant du principe qu'un double objectif régit l'institution des loges androgynes, à savoir la possibilité de jouissances interdites et la formation de puissants auxiliaires insoupçonnés à des fins politiques, il déclare que la dernière partie de ce programme a été spécialement confiée à l'ancienne maçonnerie palladique. Or, il est clair que les rituels de l'ordre qu'il a publiés en 1886 n'ont pas la construction qu'il impute ici, et pour la première fois ; ils sont liés à la première partie du programme

et il se contentait à l'époque de les accuser de dérèglement sexuel. Pourquoi a-t-il changé d'accusation ? Aucune raison évidente n'apparaît dans ses remarques ultérieures, mais il continue en alléguant que, sous les auspices d'Albert Pike et de son groupe, l'ordre original a développé le nouveau rite palladique réformé, dans lequel l'objectif politique était lui-même subordonné au « satanisme pur et simple ». Originaire des États-Unis, il a envahi l'Europe, où il se propage avec une rapidité sans précédent, si bien que rien qu'à Paris, il existe trois loges en activité : celle du Lotus, fondée en 1881 et située au faubourg Saint-Germain, qui a créé à son tour les loges Saint-Jacques en 1884 et Saint-Julien en 1889. Le Lotus lui-même a été précédé « par l'organisation de certains aréopages de Kadosch du rite français et du rite écossais ancien et accepté », qui a pratiqué la théurgie sous la direction de Ragon et d'Éliphas Lévi, tous deux auraient été voués, corps et âme, à toutes les pratiques du diabolisme sans foi ni loi, ce dernier étant apparemment le chef de file. Après sa mort l'association ne s'est que rarement réunie, mais elle fut relancée par Phileas Walder, qui serait comme nous l'avons déjà vu, un ami d'Albert Pike. C'est lui qui a importé le Palladium Nouveau et Réformé d'Amérique en France et, réunissant les disciples de Lévi, a fondé la Mère-Loge du Lotus.

Le rituel obtenu par Léo Taxil a été imprimé en latin et en anglais, avec une version française intercalée en écriture manuscrite. Tel qu'il est présenté par son découvreur, il ne fait aucun doute que c'est un texte exécrable, impliquant de pratiquer ouvertement en loge l'obscénité, le diabolisme et le sacrilège. En passant sur les trois premiers grades et en commençant « au point de bifurcation », nous trouvons dans le rituel du quatrième degré, celui d'Élu, que le Palladium Nouveau et Réformé a été

institué « pour conférer une nouvelle force aux traditions de franc-maçonnerie des hauts grades », que le Palladium qui donne son nom à l'ordre a été présenté aux pères de l'ordre par Éblis lui-même, qu'il est maintenant à Charleston, et que le Suprême Conseil de Charleston est le premier du monde. On verra donc que le rituel palladique confond l'Ordre du Palladium avec le rite écossais ancien et accepté. Pour le reste, la légende du quatrième degré est la première partie de ce qui est appelé une vie de Jésus blasphématoire, représentant Baal-Zéboub comme son ancêtre, Joseph comme son père biologique, et Mirzam comme sa mère, qui est hautement honorée en tant que mère de nombreux autres enfants. Adonaï est le principe du mal, et Éblis, autrement dit Lucifer, le Dieu-Bon. Mais le rituel du quatrième degré a un caractère innocent comparé aux abominations du cinquième degré, celui de Maîtresse Templière. Le point central du cérémonial est la résurrection de Lazare, accomplie symboliquement par la postulante, qui subit de ce que l'on appelle l'épreuve du Pastos, c'est-à-dire la fornication en public. Le but de cette épreuve est de montrer que l'acte sacré de la procréation est la clé du mystère de l'existence. La vie de Jésus commencée au grade précédent est achevée à présent, et il me suffira d'indiquer qu'elle représente le sauveur du christianisme, qui à l'origine avait « bien commencé », quittant le service du Dieu-Bon Lucifer, et concluant un pacte avec le diabolique Adonaï, en signe de quoi il cessa de commercer sans discernement avec les femmes qui le suivaient et s'engagea à vivre dans la chasteté, ce pour quoi il fut abandonné par Baal-Zéboub et maudit par les palladistes. « Le devoir d'une Maîtresse Templière est d'exécrer Jésus, d'anathématiser Adonaï et d'adorer Lucifer. » Pour finir le rituel, la réci-

piendaire crache sur une hostie consacrée, que l'ensemble de l'assistance transperce chacun à son tour à coups de poignard.

Jusqu'à présent, Léo Taxil est le seul témoin du rituel, et même de l'existence de ces cérémonies infâmes, et il est de nouveau de mon devoir de dire que les documents ne sont en aucun cas au-dessus du soupçon de fraude. Cela semble à peine crédible, mais l'instruction du grade d'Élu incorpore des références maçonniques recopiées mot pour mot dans les mémoires scandaleuses de Casanova. C'est un fait qui incite au scepticisme. Encore une fois, l'instruction du cinquième degré contient encore d'autres plagiats de Lévi et, dans une section intitulée « Invocations », Léo Taxil reproduit à nouveau la « Conjuration des Quatre » qu'il avait déjà empruntée pour le rite de Memphis et de Misraïm, et affirme maintenant qu'elle est utilisée chez les palladistes. Une fois de plus, il dresse une longue liste des esprits de lumière que les palladistes invoquent. Cette liste est piochée au hasard parmi les quatre-vingt-quatre génies des douze heures données dans l'interprétation de Lévi du « Nuctemeron d'après Apollonius ». Mais ces derniers points ne sont pas des arguments qui desservent nécessairement Léo Taxil, car, comme le Palladium Nouveau et Réformé a été constitué en 1870, il est évident que l'auteur des rituels a pu s'inspirer du mage français et que Léo Taxil relie le Palladium, comme d'autres l'ont fait, à Alphonse Louis Constant, en partie par l'intermédiaire de son disciple Phileas Walder, et en partie en représentant Constant comme dirigeant d'une association occulte de Chevaliers Kadosch. Mais quand il représente Constant comme un maçon, il faut se rappeler qu'Éliphas Lévi a explicitement démenti toute initiation dans son Histoire de la Magie

Je devrais ajouter que Léo Taxil, dans l'une des illustrations, représente une loge du rite de Maîtresse-Templière, où l'autel est recouvert par un Baphomet, qui est une réduction du fac-similé du frontispice du Rituel de Lévi, et toutes les limites sont transgressées quand il cite un extrait du « Recueil d'instructions secrètes » d'Albert Pike, un long passage qui fourmille de plagiats de la même source, que je peux identifier quand cela est nécessaire, en les montrant page par page dans les originaux. Léo Taxil nous dit que le « Recueil » lui a été communiqué, mais il ne dit pas par qui. Nous sommes évidemment confrontés à une question extrêmement complexe, et de nombreux points doivent être éclaircis avant de pouvoir accepter de manière définitive une déposition si hétérogène et si incertaine.

Si nous demandons à l'auteur de ces révélations quelles occasions il a eues de se familiariser personnellement avec la franc-maçonnerie, nous constaterons qu'elles sont extrêmement peu nombreuses, car il a été exclu de l'ordre après avoir reçu seulement le premier degré. Je ne dis pas que cette expulsion l'a en quelque sorte discrédité en tant qu'homme d'honneur, mais elle a mis fin à sa carrière maçonnique presque aussitôt qu'elle a commencé, de sorte que sa légitimité sur le sujet repose uniquement sur ses recherches littéraires et autres connaissances de deuxième main, assez bonnes sans doute, à leur manière, mais pas aussi exhaustives qu'on pourrait le souhaiter compte tenu de la position qu'il se donne. C'est peu après cet épisode que Léo Taxil est revenu à l'Église catholique et s'est consacré aux intérêts du parti clérical. Le début de sa carrière littéraire doit être pour lui un souvenir douloureux. Il était un auteur de romans anticléricaux et rédacteur en chef d'un journal anticlérical ; des activités légitimes dans un sens, mais dans son cas, trop souvent associées

à des méthodes littéraires très peu honorables. Un catalogue de la défunte Libraire Anti-Cléricale est joint à l'un de ses romans et recommande, entre autres productions du même auteur, les contributions suivantes de Léo Taxil à la littérature sacrilège et scandaleuse : 1°, une Vie de Jésus, parodie instructive et satirique des évangiles, avec 500 dessins comiques ; 2 ° La Bible Amusante ; 3° Les débauches d'un confesseur, un roman fondé sur la liaison du jésuite Girarde et de Catherine Cadière ; 4° Un pape femelle, un récit des aventures et des crimes de la papesse Jeanne, écrit en collaboration avec F. Laffont ; 5°, Les maîtresses du Pape, un « grand roman historique », écrit en collaboration avec Karl Milo ; 6°, Pie IX devant l'histoire, sa vie politique et pontificale, ses débauches, ses folies et ses crimes, 3 vol. ; 7°, L'empoisonneur Léon XIII, un récit de vols et d'empoisonnements commis avec la complicité du pontife actuel ; 8°, La prostitution contemporaine, un recueil de statistiques révoltantes sur, entre autres, les méthodes, habitudes et particularités physiques des personnes qui pratiquent la pédérastie.

Nous voyons que depuis sa conversion, notre auteur a changé de cible sans changer de méthode. Comme par le passé, il a dévoilé les prétendus actes répréhensibles des papes et des prêtres, tout en dénonçant les pratiques corrompues de la police parisienne vis-à-vis des maux de la société, il divulgue à présent les infamies des réunions maçonniques actuelles. Il prétendait alors être poussé par un motif noble, et il le prétend à nouveau maintenant. Nous ne devons pas nier le motif, mais nous abhorrons certainement la manière de procéder. Dans des mémoires très curieuses et largement diffusées, Léo Taxil reconnaît qu'il se trompait gravement à l'époque, et il se peut qu'il se trompe maintenant. En conclusion, on doit également rappeler respectueuse-

ment que peu de personnes qui ont contribué à la lubricité en littérature n'ont manqué de parler autrement que d'un point de vue exalté. Quand, il y a peu de temps, M. Huysmans voulait citer un exemple-type des « blasphèmes » et des outrages luciférien, il n'a rien trouvé de plus approprié que le « Bouffe Jésus » de Léo Taxil. Nous ne refusons pas de l'accepter comme témoin contre la franc-maçonnerie à cause de ces faits, mais nous devons lui demander, en tant qu'honorable gentleman, de ne pas insister pour que nous acceptions son témoignage avec confiance, et pour le moment, les seules occasions qu'il nous a données de vérifier ses déclarations ne nous encouragent pas entièrement à les accepter. On voit donc que l'existence de la franc-maçonnerie palladique a été révélée dans des circonstances discutables.

V

En 1891 à Paris, les révélations maçonniques étaient devenues trop nombreuses pour que quelqu'un puisse plus ou moins attirer l'intérêt d'un public volatile, à moins qu'une nouvelle horreur ne vienne le capter. Mots de passe, signes et catéchismes, tous les projets et la meilleure moitié des secrets : tout le monde en dehors de la fraternité qui s'intéressait à la maçonnerie et s'occupait théoriquement de l'initiation les connaissait ou croyait les connaître. La littérature anti-maçonnique devint un produit de consommation courante, manquant de nouveauté dans les révélations. Le dernier ouvrage de Léo Taxil était une contribution visant à combler ce manque. Il était déjà en quelque sorte le découvreur de la « franc-maçonnerie féminine », c'est-à-dire qu'il était la seule personne à affirmer sérieusement que ce système discré-

dité était à l'œuvre dans la France moderne, et quand il ajouta le développement du Palladium comme point culminant au mystère de l'iniquité, il n'est pas étonnant que son livre ait atteint un tirage cinq mille exemplaires. Il a été assailli en tant que pamphlétaire vénal et ses réalisations passées en littérature ont été librement divulguées pour son propre bénéfice et pour l'information du public, mais il a été plus que compensé par l'approbation de M Fava, évêque de Grenoble, dont nous avons déjà vu les opinions sur le satanisme en maçonnerie. L'Église avait en effet accepté de passer sous silence les anciennes énormités de Léo Taxil ; elle oublia qu'elle avait tenté de le poursuivre et de lui infliger une amende de 60 000 francs ; le souverain pontife lui pardonna l'accusation d'empoisonnement et lui transmit sa bénédiction apostolique ; il fut complimenté par le cardinal-vicaire de Rome ; et il est dans la posture fière d'un homme qui a reçu les félicitations et la haute approbation de dix-huit dignitaires ecclésiastiques, qu'ils soient cardinaux, archevêques ou évêques. Appuyant son dos contre la « tour forte », il fit face à ses accusateurs avec vigueur et leur rendit coup pour coup. Il ne manquait pas non plus de défenseurs laïcs, dont l'un devint lui-même, de façon inattendue et de la même manière que Taxil, témoin de Lucifer.

Léo Taxil donnait deux conseils avisés à ceux qui ne croient pas en l'existence de la franc-maçonnerie féminine : allez à la Bibliothèque Nationale, recherchez dans les archives de la revue maçonnique La Chaine d'Union et vous constaterez votre erreur de manière irréfutable. Allez ensuite à la Maison T..., il n'est pas nécessaire de reproduire l'adresse, mais celle-ci est donnée en entier par Léo Taxil et on vous donnera le catalogue du mobilier de loge, des insignes et d'autres accessoires, des tabliers pour les

sœurs, des diplômes pour des sœurs, des jarretières pour des sœurs, des bijoux pour des sœurs. Le catalogue ne propose pas les signes d'initiation, mais au vu de la littérature, les signes ne sont plus secrets.

Tout cela est clairement en dehors du sujet du satanisme, mais il conduit néanmoins à la découverte de M. Ricoux. En ce qui concerne l'homme lui-même, aucune information n'est disponible ; il a promis un récit de ses aventures pendant quatre ans comme émigrant au Chili ainsi qu'une épopée patriotique en douze strophes, mais à ma connaissance ceux-ci restent dans les limbes. Mais il a un argument pour attirer notre attention, en ce sens qu'il a mis en pratique les conseils de Léo Taxil à l'automne 1891, et il a démontré à sa propre satisfaction que Y a-t-il des femmes dans la franc-maçonnerie ? offre de vraies divulgations, que la réponse à la question est affirmative. Il a mené une très honorable action ; il a écrit une brochure intitulée L'existence des loges de femmes : recherches à ce sujet, etc., dans laquelle il livre le résultat de son enquête, il a recueilli les éléments de la controverse dispersés à travers la presse de l'époque et a défendu Léo Taxil avec le zèle d'un alter ego. Mais il n'avait pas limité ses recherches aux directions indiquées par Taxil. Encouragé par le succès de ses premiers travaux, il fit de son côté une expérience de corruption et, de la même manière que Léo Taxil se procura le Rituel du Palladium Nouveau et Réformé, il réussit à obtenir le Recueil d'instructions secrètes des Suprêmes Conseils, des Grandes Loges et des Grands Orients, imprimé à Charleston en 1891. Ce recueil, nous dit-il, est certainement un document de premier ordre, car il émane du général Albert Pike, c'est-à-dire le « pape des francs-maçons ». Sur ce document, il fonde les affirmations suivantes : 1° La Franc-Maçonnerie Universelle possède

un Directoire Suprême à la tête de son organisation internationale, qui est situé à Berlin. 2° Quatre Directoires Centraux secondaires existent à Naples, Calcutta, Washington et Montevideo. 3° En outre, un chef de l'action politique réside à Rome, chargé de surveiller le Vatican et de précipiter les événements contre la papauté. 4° Un Grand Dépositaire des traditions sacrées, sous le titre de Souverain Pontife de la Franc-Maçonnerie Universelle, est établi à Charleston, et à l'époque de la découverte, il s'agissait d'Albert Pike.

On remarquera que certaines de ces affirmations appellent une rectification, à la lumière des révélations plus complètes faites par les initiés palladistes, dont j'ai principalement tiré les informations de mon deuxième chapitre, mais on verra qu'elles sont substantiellement correctes. M. Ricoux ajoute qu'« Albert Pike a réformé l'ancien rite palladique et lui a donné son caractère luciférien dans toute sa brutalité. Le palladisme, pour lui, est une sélection ; il laisse aux loges ordinaires les adeptes qui se bornent au matérialisme, ou invoquent le Grand Architecte sans oser prononcer son vrai nom. Sous le titre de Chevaliers Templiers et Maîtresse Templières, il regroupe les fanatiques qui ne craignent pas le patronage direct de Lucifer. »

L'erreur la plus grave qui ait été commise dans l'utilisation des documents est une tentative inconsciente de lire dans les « encycliques » d'Albert Pike une partie des écrits de Léo Taxil, pour lesquels les longues citations données par M. Ricoux n'offrent aucune garantie. Ce qu'il semble vraiment avoir obtenu, ce sont les instructions de Pike en tant que Suprême Commandeur Grand Maître du Suprême Conseil de la Mère-Loge du rite écossais ancien et accepté de Charleston aux vingt-trois Suprêmes

Conseils confédérés du globe. Et le rite écossais est, par hypothèse, séparé du Palladium. À d'autres égards, l'information revient à peu près à la même chose. Le long document que la brochure reprend in extenso montre Albert Pike prêchant le palladisme dans ses doctrines et pratiques les plus infâmes : la « résolution du problème de la chair » par la satisfaction aveugle des passions, la multiplication des loges androgynes dans ce but, la dualité du principe divin et le culte de Lucifer en tant que Dieu-Bon. La caractéristique la plus curieuse de la performance est qu'il s'agit là encore de bout en bout d'un pastiche d'Éliphas Lévi, copiant extrait après extrait de ses écrits principaux, avec des ajouts qui leur donnent un sens diamétralement opposé à celui des écrits du grand mage. Or, il est impossible que deux personnes travaillant indépendamment à la production de faux documents, puissent puiser toutes les deux à la même source ; c'est pourquoi Léo Taxil et M. Ricoux, s'ils se sont rendus coupables d'imposture, ont certainement collaboré. Il est toutefois déraisonnable d'avancer une telle accusation sans preuves et si nous acceptons la contribution de M. Ricoux comme faite de bonne foi, nous devons reconnaître qu'elle innocente Léo Taxil de l'accusation de plagier Lévi ; et puis l'existence d'une société théurgique, fondée sur les principes manichéens, instituée par Albert Pike et possédant un rituel magique pris en partie chez Lévi, revêt un aspect plus sérieux que lorsqu'elle reposait sur les déclarations non étayées d'un seul témoin. La découverte de M. Ricoux est évidemment de première importance, et il est à regretter qu'il ne l'ait pas prouvée en déposant le Recueil d'instructions à la Bibliothèque Nationale, en supposant qu'il soit en sa possession, ou en le photographiant au lieu de le transcrire, si effectivement il avait promis de le rendre.

VI

Quelques mois après la parution des premiers témoignages sur le Palladisme, sous la signature des témoins que nous avons déjà examinés, une nouvelle contribution a été apportée à la littérature sur le diabolisme associé à la franc-maçonnerie, par un ouvrage intitulé La Franc-maçonnerie, synagogue de Satan. La haute position ecclésiastique de l'auteur, M Léon Meurin, jésuite et archevêque de Port-Louis sur l'île Maurice, a donné un nouvel élan et un aspect de plus en plus important aux accusations portées au début, comme nous l'avons vu, par des écrivains relativement obscurs ou clairement suspects. De plus, l'ouvrage était apparemment si savant, à certains égards si négligé, et pourtant si méthodique, qu'il devint par la suite une source de référence universelle de la littérature anti-maçonnique.

Àce jour, M. Huysmans en reste ébloui et, à ceux qui recherchent des informations fiables sur le sujet, il déclare : « Si vous voulez être sauvé des excès de la raison déchue, et des récits de la platitude de la Dunciade, essayez M Meurin ; lisez ce que dit l'archevêque sur le palladisme ». Dans certaines limites, le conseil est bien fondé ; l'art sacerdotal dans son application à l'anti-maçonnisme peut laisser beaucoup à désirer, mais en tant que spécimen de la critique supérieure qui a cours dans les hauts cercles, il contraste fortement avec le ton et la pâte de la masse vulgaire des accusateurs. On nous donne les meilleures des garanties, nous sommes donc dans l'attente d'une contribution précieuse à nos connaissances ; mais, je peux dire immédiatement que cette espérance n'est malheureusement pas satisfaite. Avec une vive anticipation philosophique, on tourne les pages de La franc-maçonnerie, synagogue de Satan en admirant leur belle ty-

pographie, en s'attardant sur l'appendice élaboré et ses gravures allégoriques, et on éprouve brièvement un sentiment d'infériorité intellectuelle devant des sections aussi formidables, et une si imposante table des matières. Il devrait être impossible de parler de l'archevêque sans faire mentalement une génuflexion, mais il reste vrai que notre espérance n'est pas satisfaite. Ce sera à nous, en même temps, de parler aussi courtoisement que possible d'un prélat pieux et savant qui est maintenant passé là où les maçons cessent de sataniser et où les trente-trois degrés sont au repos. Mais il faut dire simplement que le contenu de son très gros volume n'a que peu de valeur pour notre enquête.

De par la nature de sa charge épiscopale, M Meurin était bien placé pour déterminer comment les hommes diabolisent ; l'île Maurice a bénéficié de nombreux privilèges de l'Enfer. Là nous perdons de vue les Rose-Croix sur le chemin de l'Inde ; là, le comte de Chazal a initié le D Bacstrom, et tout cela est bien sûr diabolique du point de vue de l'anti-maçonnisme. De plus, il ne faut pas oublier que M Meurin, dans une série de remarquables conférences, a exposé les superstitions mauriciennes et, en acceptant l'opinion de M. Huysmans, l'existence de la magie noire dans cette colonie française est pleinement prouvée par les profanations à grande échelle de l'Eucharistie, le sacrifice des chats à minuit sur les autels d'églises ouvertes par effraction, et la découverte du sang des victimes dans les calices utilisés pour les éléments eucharistiques. L'Église ne réagit pas en la matière ; elle se désole et prie, ce qui semble, à certains égards, une méthode inefficace pour protéger le latens Deitas. Si l'Eucharistie est susceptible de profanation, pourquoi ne pas protéger l'Eucharistie ? Assurément, la négligence qui rend de telles profanations possibles est une opportunité offerte au déicide, et une si grande négli-

gence vaut presque tolérance. Quoi qu'il en soit, M Meurin semble être l'autorité à laquelle on se référerait naturellement pour obtenir des informations précises sur le culte du diable tel qu'il se pratique dans son propre diocèse, même en dehors de la franc-maçonnerie. Mais il est trop érudit pour se préoccuper de faits individuels et dépasse tant les limites de son diocèse qu'il en oublie complètement l'île Maurice. Un autre témoin, qui n'a peut-être jamais visité Port-Louis, affirme que le Directoire Central du Palladium pour l'Afrique est établi à cet endroit, mais le prélat de Port-Louis, dont les renseignements auraient été précieux, ne semble connaître rien de tel. L'arme du guerrier à la mitre est, en même temps, une thèse suffisamment sinistre : la franc-maçonnerie est liée au satanisme par le fait qu'elle a les juifs pour vrais auteurs et la Kabbale juive comme clé de ses mystères ; la Kabbale est magique, idolâtre et essentiellement diabolique ; la franc-maçonnerie, considérée comme une religion, est donc un culte du diable judaïsé, et considérée comme une institution politique, elle est le moyen d'obtenir la domination universelle, le rêve des Juifs depuis des siècles.

Mes lecteurs seront enclins à considérer qu'une telle hypothèse, bien qu'elle corresponde au satanisme d'Adriano Lemmi, qui, comme nous le verrons, est accusé d'avoir été circoncis, ne peut que difficilement se concilier avec la maçonnerie universelle d'Albert Pike, ce dernier n'était ni juif ni judaïsant. Mais la haine de l'Église catholique pour ces deux parties, est, selon M Meurin, un lien suffisant pour associer leurs intérêts. Commençons donc avec la propre hypothèse de l'archevêque, qu'il résume en une seule phrase : « Ceindre le front du juif avec le diadème royal et mettre sous ses pieds le royaume du monde, voilà le vrai but de la franc-maçonnerie. » Et encore : « La Kabbale juive est la base

philosophique et la clé de la franc-maçonnerie. » Une fois de plus : « Le but de la franc-maçonnerie est la domination universelle, et la franc-maçonnerie est une institution juive. »

En acceptant ces déclarations comme des points qui méritent d'être débattus de manière logique, formulons ensuite deux propositions indiscutables car elles sont évidentes en elles-mêmes : 1° Lorsque la signification des symboles est incertaine, il est facile de mal les interpréter ; 2° lorsqu'un sujet est obscur et difficile, aucune personne n'est qualifiée pour en parler réellement si ses connaissances sont indirectes. Or, avons-nous de bonnes raisons de supposer que M Meurin possède une connaissance de première main et qu'il est par conséquent en mesure d'interpréter véritablement le difficile sujet qu'il a abordé, à savoir les doctrines ésotériques de la Kabbale ? Si ce n'est pas le cas, nous avons le droit de l'ignorer sans autre examen. En fait, sur ce sujet préliminaire et essentiel, l'archevêque ne passe pas l'épreuve. L'ancienneté de la Kabbale est une hypothèse nécessaire de son travail, et il la tient pour vraie comme si il n'avait pas conscience qu'elle a été mise en cause. Il y a peut-être beaucoup à dire sur cette question très controversée, mais il n'y a rien à dire pour un écrivain qui semble ignorer l'existence du débat. Et par conséquent, mes lecteurs ne seront nullement étonnés d'apprendre que ses informations sont obtenues de seconde main, ou que sa référence est Adolphe Franck. Ce fait est la clé de tout son travail, et le seul mérite qui lui revient, c'est l'habile apparence d'érudition qu'il a donnée à un travail superficiel et son élégance naturelle qui l'a empêché d'être tapageur et violent.

Notre enquête sur le culte moderne du diable ne justifie pas que nous discutions de l'opinion d'écrivains qui choisissent de

supposer que la Kabbale, le gnosticisme et d'autres systèmes sont a priori diaboliques, car de telles hypothèses sont déraisonnables. En ce moment, il y a des écrivains en France qui soutiennent que le mot anglais God est l'équivalent de Lucifer, mais on n'entre pas en débat avec eux. Pour la satisfaction de mes lecteurs, il serait peut-être aussi utile de dire que le volumineux traité de M Meurin est né parce qu'il a découvert, on pourrait dire par hasard, que le nombre 33, qui est celui des degrés de franc-maçonnerie française, est le nombre des divinités dans les Védas, cela menant à soupçonner que les mystères de la franc-maçonnerie sont liés à ceux de l'antiquité. Bien sûr, ils se rattachent à l'antiquité, pour la simple raison qu'il existe une certaine unité entre tous les symbolismes et, en outre, il est parfaitement clair que la franc-maçonnerie a hérité d'une tradition perpétuée de longue date, ou bien y a fait des emprunts. M Meurin avait donc aussi peu de raisons de s'étonner de la justesse de son hypothèse au moment où il l'établissait, qu'il n'en avait de se réjouir de la déduction qui domine tout au long de son enquête, à savoir : les mystères de l'antiquité païenne étaient des illusions du diable, et les mystères modernes qui leur sont liés sont aussi des illusions diaboliques. En fait, il fait si souvent des découvertes qui semblent inédites à ses propres yeux, mais pas pour les gens qui connaissent le sujet, qu'on serait agréablement diverti par sa simplicité s'il ne montrait pas tant la mauvaise foi dans ses suppositions. Par exemple, quiconque connaît la littérature goëtique sait que les rituels de la magie noire incorporent des éléments hétérogènes de sources kabbalistiques, mais pour M Meurin ce fait parait surprenant.

Son érudition maçonnique est à peu près aussi grande et aussi petite que sa maîtrise de la Kabbale ; il cite Carlyle comme « une

autorité », applique le terme orthodoxe à la franc-maçonnerie française exclusivement, alors que les développements de la fraternité en France ont toujours eu un caractère hétérodoxe, tandis que sa classification tripartite des 33 degrés de ce rite et du rite écossais ancien et accepté est tordue arbitrairement pour s'adapter à une théorie préconçue, et efface entièrement l'importance inhérente aux trois premiers degrés, qui sont eux-mêmes la somme de la franc-maçonnerie. De plus, la classification en question est présentée comme une instruction très secrète répandue avec une certaine constance dans toute la franc-maçonnerie, en dehors celle qui suit les 33 degrés, mais aucune référence n'est donnée.

Telles sont les qualifications et les méthodes de l'archevêque, je ne propose pas de l'accompagner dans le long cours de ses interprétations, mais je fournirai à la place, pour faire gagner du temps à ceux qui voudront peut-être suivre ses traces, un ébauche de méthode qui leur permettra de prouver savamment tout ce qui leur plaît sur la franc-maçonnerie.

Il est bien connu que la fraternité utilise des nombres mystiques et d'autres symboles. Prenez donc tout nombre mystique, ou toute combinaison de nombres, par exemple $3 \times 3 = 9$. Vous ne connaitrez probablement pas le sens qui s'attache au nombre du produit, mais il vous semblera que le 9 de pique est considéré en cartomancie comme un signe de déception. Commencez donc par anticiper avec confiance quelque chose de mauvais. Réfléchissez au fait que les cartes ont parfois été dénommées les « livres du diable ». Concluez que la franc-maçonnerie est l'institution du diable. Ne soyez pas induit en erreur par l'objection selon laquelle il n'y a aucun lien tangible entre les cartes et la franc-

maçonnerie ; anticipez une connexion occulte ou une secrète liaison. Le terme de liaison vous a probablement été inspiré par la volonté de Dieu ; n'oubliez pas qu'il désigne des relations sexuelles douteuses. Soyez donc sûr que la franc-maçonnerie est le paravent de la pire espèce de licence. Vous avez maintenant franchi une étape importante pour ce qui est de démasquer la franc-maçonnerie, et vous pouvez la résumer comme suit : la franc-maçonnerie est le culte du Phallus. Si vous connaissez quelque chose au latin ecclésiastique, les mots noctium phantasmata pourraient peut-être vous venir à l'esprit, et tout le champ de la démonologie en rapport avec la fraternité s'ouvrira devant vous. Mais si vous vous limitez au domaine de la lubricité, rappelez-vous que nos premiers parents étaient nus jusqu'à ce que le serpent les tente, puis ils portèrent des tabliers. Ainsi, le tablier, qui est un emblème maçonnique, a depuis des temps immémoriaux été la couverture de la honte. S'il vous venait à l'esprit que c'est Dieu qui avait fait ces tabliers, écartez l'idée comme une tentation du diable, qui fait son possible pour vous empêcher de le démasquer. À ce stade, il sera bon de revenir au chiffre 9 ; votre raisonnement a établi qu'il avait une signification horrible. Maintenant, prenez ce nombre et suivez ses traces à travers l'histoire des religions à l'aide d'un guide pratique de théologie, tels que le dictionnaire bon marché de Migne. Vous serez sûr de trouver quelque chose qui vous convient, c'est-à-dire quelque chose d'assez grave. Placez cette signification en face de l'utilisation de ce nombre dans la franc-maçonnerie. Répétez ce processus en récupérant tout ce qui peut servir, et continuez ainsi jusqu'à ce que votre volume atteigne les dimensions requises. Vous ne manquerez jamais de matériaux, et c'est ainsi que l'on dévoile la franc-maçonnerie.

Il n'y a pas d'exagération dans ce schéma ; M Meurin est en effet bien plus bête. Le 26 mai 1876, le Suprême Conseil des Souverains Grands Inspecteurs Généraux du 33 degré du rite écossais ancien et accepté auraient publié une circulaire portant comme adresse le 33 Golden Square, à Londres. Mes lecteurs vont-ils croire leurs propres yeux et ma sincérité si je leur dis que le plus illustre exégète anti-maçonnique français, membre de la Compagnie de Jésus et archevêque de Port-Louis, nous enjoint solennellement : « Remarquez le n°33 et le carré d'or, qui signifient la place suprême dans le monde rendu à la liberté d'or » ? En commentant ainsi un numéro associé à une adresse réelle, située, comme chacun le sait, dans le quartier le plus central de Londres, M Meurin estime qu'il ne passe pas de la plaisante comédie à la farce d'interprétation tordante, mais qu'en fait il agit sérieusement et correctement, il a le droit de prendre un air sage, et de croire qu'il a frappé fort !

Aucune personne connaissant la Kabbale, même sous ses aspects historiques, et encore moins le vénérable savant, M. Adolphe Franck, dont les renseignements sont issus, ne tolérera un instant la théorie selon laquelle cette littérature mystique de la nation juive se prête à une interprétation diabolique. En particulier, elle se prête au système manichéen grossier attribué à Albert Pike à peu près autant qu'au matérialisme athée. La lecture de M Meurin peut se comparer à celle de Pic de la Mirandole, qui découvrit non pas le dualisme, mais le mystère chrétien de la Trinité, qui le considérait avec plus de raison comme le pont par lequel le Juif pouvait finalement passer au Christ, et qui infecta un pontife avec son enthousiasme, et on verra que l'archevêque catholique a l'air ridicule à la lumière de son érudition dérivée. Insister davantage sur ce point ne sert cependant guère notre ob-

jectif. La Kabbale ne possède pas ce lien constituant avec la franc-maçonnerie que M Meurin prétend trouver, et si cela était le cas, elle n'admet pas l'interprétation qu'il lui donne, alors que sa thèse antisémite est démolie avec l'autre hypothèse. Mais ces choses sont en grande partie en dehors de la question qui nous concerne le plus directement. Au-delà de ces points, le témoin que nous examinons nous instruit-il au sujet du Palladium Nouveau et Réformé, ou bien de la Franc-Maçonnerie Universelle ? La réponse est parfaitement claire. Son unique source de renseignements est Adolphe Ricoux ; par un oubli, il n'a même pas eu l'avantage de reprendre les rituels publiés par Léo Taxil. Il peut donc être renvoyé d'emblée. Le satanisme qu'il expose dans la franc-maçonnerie est un satanisme supposé. Quant à un réel culte du diable, il reproduit comme vraie la nouvelle pleine d'esprit Aut Diabolus aut Nihil, parue à l'origine dans Blackwood's Magazine, et qui a depuis été réimprimée par son auteur, lequel déclare qu'elle est entièrement fictive, ce que la plupart des gens savent déjà.

En quittant l'auteur de La franc-maçonnerie, synagogue de Satan, comme un témoin dont les preuves tombent à l'eau, il faut répéter qu'il a, par sa position éminente, par son élégance dans la méthode, et par l'exhibition de son érudition, été un pilier principal de l'hypothèse satanique.

VII

§ 1. Le Diable au xix siècle

Alors que le Palladium Nouveau Réformé aurait été fondé dès l'année 1870, on constate qu'à la fin de l'année 1891, très peu de choses étaient devenues publiques à son sujet. Il est difficile de concevoir qu'une institution aussi internationale soit restée si secrète, alors que les nombreux et infatigables ennemis de la fraternité se seraient emparés avec empressement du moindre indice d'une direction centrale de la franc-maçonnerie. De plus, une association qui initie des femmes serait sans doute la dernière à passer inaperçue, car si l'essentiel d'un secret est bien gardé par des femmes, il est rare qu'on les mette dans le secret. Quand le premier indice apparut en 1891, Léo Taxil ne perdit sans doute pas de temps et M Meurin a dû écrire son grand traité à la vitesse de l'éclair. Le 20 novembre de la même année, un autre témoin se présenta en la personne du D Bataille, qui expliqua sans tarder qu'il était en mesure de tout révéler à propos de la Franc-Maçonnerie Universelle et du diabolisme qui y était associé, car contrairement à ses devanciers, il possédait une connaissance de première main. S'il n'avait pas vu Lucifer dans toute sa gloire ténébreuse, il avait au moins vu ses messagers ; il était un initié de la plupart des sociétés secrètes qui seraient liées de près ou de loin à la franc-maçonnerie ; il avait visité Charleston ; il avait examiné le véritable Baphomet et le crâne de Jacques de Molay ; il connaissait personnellement Albert Pike, Phileas Walder et Gallatin Mackey ; il était d'ailleurs un initié du Palladium. Il était évidemment le témoin manquant qui pouvait dévoiler tout le mystère et il serait difficile d'échapper à ses conclusions. Enfin, ce n'était pas une personne qui aurait fait défection de la franc-maçonnerie par une conversion suspecte et soudaine ; comme il soupçonnait qu'elle était maléfique, il y était entré avec l'intention de la dénoncer, il avait passé dix ans à faire ses recherches et

maintenant il sortait de l'ombre avec ses résultats. Le rôle d'espion n'est généralement ni propre ni sain, mais il rend parfois d'utiles services, et dans certains cas, il y a des finalités qui justifient l'utilisation de moyens qui seraient contestables dans d'autres cas. Donc, jusqu'à preuve du contraire, il sera raisonnable d'accepter la déclaration solennelle de ce témoin qui affirme avoir agi avec de bonnes intentions, et admettre que ce qu'il a fait était dans l'intérêt de l'Église et du monde.

Malheureusement, le D Bataille a jugé bon de publier son témoignage sous la forme la plus à même de contredire ses bonnes intentions ; c'est un récit ardent et à gros tirage publié avec des illustrations absurdes et très sensationnelles ; en un mot, Le Diable au xix siècle, qui est le titre donné par le présent témoin à ses mémoires, se rattache dans le fond et la forme à cette littérature connue sous le nom de « penny dreadful ». Il y a quelques années, les quartiers populaires de Londres et de Paris étaient inondés de fictions publiées de cette manière et qui continuaient de paraître tant qu'elles se vendaient avec profit. Dans de nombreux cas, les parutions s'arrêtaient brusquement, dans d'autres elles ont continué jusqu'à des centaines de numéros, comme dans le cas du Diable au xix siècle ; elles possèdent des caractéristiques particulières connues des experts de la littérature périodique, et toutes ces caractéristiques se retrouvent dans le récit du D Bataille. Personne en Angleterre ne songerait à publier sous cette forme une œuvre sérieuse, et je ne connais pas de tel cas à l'étranger. C'est donc un choix peu recommandable et malheureux, mais on doit prendre le témoignage au sérieux étant donné qu'une partie de la presse cléricale en France a accepté de passer outre ce point et considère le D Bataille comme un témoin crédible. Il a également été suivi par d'autres écrivains que l'on doit

prendre en compte, et dont les écrits sont solidaires des siens, nous ne devons donc pas considérer sa méthode de publication comme un motif pour refuser de l'entendre. En dehors de lui et de ses soutiens, il n'y a en effet pas d'autre témoin oculaire de la maçonnerie palladique. Le présent chapitre contiendra donc un résumé de ce que le D Bataille a vu et entendu au cours de ses recherches.

§ 2. Pourquoi le Signor Carbuccia fut damné.

En 1880, le docteur Hacks, qui, à mon avis, ne tente même pas de se cacher sous le pseudonyme de D Bataille, était médecin de marine à bord du vapeur Anadyr, de la Compagnie des Messageries Maritimes, qui revenait de Chine avec des passagers et marchandises. Un certain jour du mois de juin, il était fidèle à son poste, c'est-à-dire qu'il paressait sur une confortable chaise longue. L'« hôtel flottant » était ancré à Point-de-Galle, un port à l'extrémité sud de Ceylan, l'un de ces régions du monde qui passent pour un paradis terrestre. Tandis que le docteur, en bon catholique, agrémentait cette vision tropicale en songeant au mystère de l'Éden, des passagers prirent place à bord pour rentrer au pays, et parmi eux il y avait un Italien, Gaëtano Carbuccia, qui était à l'origine un marchand de soie, mais à cause de la concurrence japonaise, il avait été contraint de changer de métier, il était à présent marchand de curiosités. Ses nombreux voyages l'avaient amené à bien connaître le docteur, mais en cette occasion, Carbuccia avait un aspect qui alarma son ami ; le « gaillard grand et solide » avait été métamorphosé tout à coup en un vieillard émacié et faible. Il y avait un mystère quelque part, et le médecin du bord devait forcément le diagnostiquer. Après avoir joué pendant un certain temps le rôle de l'homme qui

a quelque chose à dire sans avoir le courage de le révéler — un cliché courant dans les romans — l'Italien se livra finalement, donnant d'abord le spectacle d'un flot de larmes, avant de révéler son terrible secret : il était damné. Le Carbuccia que le docteur avait connu était un homme débridé, joyeux, obscène, un athée ami des plaisirs, un commerçant itinérant assez typique, avec une touche d'alsacien et de brigand des montagnes. Comment se faisait-il que ce libre-penseur, si éloigné de la religion, se dise damné ? Une idée saugrenue avait poussé le paillard Gaëtano à devenir franc-maçon. Quand un de ses bons compagnons lui avait suggéré cette voie de perdition, il avait refusé d'un air ahuri, non pas parce que c'était mal, mais parce qu'on le lui avait demandé ; mais ensuite, à peine était-il revenu à Naples qu'il se faisait initier. La cérémonie fut accomplie dans une rue de cette ville par un certain Giambattista Pessina, un Très Illustre Grand Commandeur Souverain, Ancien Grand Maître et Grand Hiérophante du rite antique et oriental de Memphis et de Misraïm, qui, pour une raison qui nous échappe, a vu en Carbuccia un homme qui méritait de connaître toute la physiologie et l'anatomie de la franc-maçonnerie. Il en coûterait 200 francs pour obtenir le 33 grade du sublime mystère. Carbuccia accepta cette offre et fut initié séance tenante comme Grand Commandeur du Temple. Il fut affilié à l'Aréopage de Naples pour 15 francs supplémentaires par an, avec la promesse de recevoir régulièrement les mots de passe.

Poussé par un enthousiasme qu'il était incapable d'expliquer lui-même, il a par la suite prêté l'oreille à tous les maçons distributeurs de grades ; les initiés de Memphis de Manchester l'ont attiré dans les rites kabbalistiques ; il est tombé parmi les francs-maçons occultes, comme le Samaritain parmi les voleurs ; il de-

vint un Sublime Philosophe Hermétique ; submergé par les sollicitations, il fraternisa avec les frères du Palladium Nouveau Réformé et optimata avec la Société des Re-théurgistes, de qui il reçut finalement la véritable initiation de Mage. Partout des loges s'ouvraient à lui, partout des mystères se dévoilaient ; partout dans les hauts grades maçonniques, il trouvait le spiritisme, la magie et les évocations ; son athéisme n'était plus tenable, et sa conscience était troublée.

Finalement, ses affaires l'avaient conduit à revenir à Calcutta, où huit jours seulement avant de rencontrer le docteur Bataille, il avait vécu une expérience inouïe qui avait bouleversé tout son être. Il était allé à la rencontre des palladistes de cette ville, qui étaient dans un état d'excitation fébrile après avoir réussi à importer de Chine les crânes de trois missionnaires martyrs. Ces reliques étaient indispensables pour mener à bien un nouveau rite magique composé par le Pontife Suprême de la Franc-Maçonnerie Universelle et Vice-régent de Lucifer, le général Albert Pike. Une séance de spiritisme allait se tenir. Le frère George Shekleton, héros de mémoire immortelle qui avait pu obtenir les crânes, était présent avec les trophées ; et l'ancien athée pétrifié prit part au rituel, non pas parce qu'il souhaitait rester, mais parce qu'il n'osait pas fuir. Pour commencer, on posa les crânes sur les tables ; Adonaï et son Christ furent maudits avec une grande emphase, et Lucifer solennellement béni et invoqué à l'autel du Baphomet. Rien ne pouvait rencontrer plus de succès : on assista à des secousses sismiques, la salle menaçait de s'effondrer dans l'instant, on craignait d'être enseveli vivant, suivirent un formidable coup de tonnerre, une lumière brillante, un silence impressionnant de quelques secondes, et tout-à-coup on vit apparaître un être de forme humaine assis sur le fauteuil du Grand Maître.

C'était l'apparition instantanée d'un corps incontestablement matériel. Chacun tomba à genoux ; chacun fut invité à se lever ; chacun se leva en conséquence ; et Carbuccia réalisa qu'il avait affaire à un personnage masculin de 38 ans tout au plus, nu comme une épée tirée, dont la peau diffusait une légère lueur d'enfer, une sorte de lumière intérieure qui illumina les ténèbres du salon — en un mot, un Apollon imberbe, grand, distingué, infiniment mélancolique, et qui affichait pourtant un sourire nerveux au coin de ses lèvres, c'était l'apparition du diable de la nouvelle Aut Diabolus aut Nihil, sans son costume de soirée. Cette nudité sans voile, qu'on considéra comme la manifestation de Lucifer, parla agréablement à ses enfants, choisissant d'user d'un excellent anglais et prédisant la victoire finale sur son éternel ennemi ; il leur assura une protection constante, faisant allusion en passant aux innombrables armées qui l'entourient dans son domaine éternel, et il incitait ses auditeurs à travailler sans relâche pour libérer l'humanité de la superstition.

Le discours terminé, il quitta l'estrade, s'approcha du grand-maître et le fixa les yeux dans les yeux dans un silence profond. Après une pause, il passa sans se consacrer à aucune observation précise ; pourtant il semble qu'il y avait un sens dans ses agissements, car il fit de même avec tous les dignitaires rassemblés à l'Orient, et finalement avec les membres ordinaires de l'assemblée. Quand ce fut le tour de Carbuccia, il aurait donné dix ans de sa vie pour être aux galères plutôt qu'à Calcutta, mais il parvint à s'en sortir sans toutefois donner une impression favorable car adversarius noster diabolus passa devant lui avec un air contracté, quand finit sa déconcertante inspection fut finie, Lucifer retourna au centre du cercle, jeta un dernier regard autour de lui, s'approcha de Shekleton et lui proposa courtoisement une poi-

gnée de mains. L'importateur de crânes de missionnaires obéit, il poussa un horrible cri, puis il y eut un choc électrique, l'obscurité tomba soudainement, puis un « coup de théâtre » général. Lorsqu'on eut rallumé les torches, l'apparition avait disparu, on découvrit que Shekleton était mort, et les initiés s'assemblèrent autour de lui en chantant : « Gloire immortelle à notre frère Shekleton ! C'est lui que notre Dieu tout-puissant a choisi ! » C'en était trop pour le marchand, qui s'évanouit.

Voilà, c'est pour cela que le signor Carbuccia a conclu qu'il était damné, ce qui semble une conclusion hâtive. Par les bons offices de son confesseur laïc, il parvint à se concilier la hiérarchie d'Adonaï, en tous cas celle de la confession catholique ; il a changé de nom, a adopté une troisième profession et il est si bien caché dans son actuelle retraite, que ses amis ont aussi peu de chances de le retrouver que les ennemis qui veulent sa peau.

Le docteur Bataille, fidèle à son rôle de bon catholique, s'aperçut immédiatement que le récit du marchand des nouvelles Mille et une nuits était absolument sincère, qu'il n'avait pas de mauvais mobiles et que son histoire n'était pas celle d'un fou. On ne trompe pas un médecin, ajouta-t-il sentencieusement. Il décida alors qu'il devait lui-même descendre dans l'abîme, en gardant la réserve sur ce qu'il ferait et dirait. L'Église et l'humanité l'exigeaient. Le voici alors à présent à Naples, faisant la connaissance du Signor Pessina, et il surpasse Carbuccia en dépensant 500 francs pour le 90 grade de Misraïm, devenant par là même Souverain Grand Maître ad vitam ! « Je serai l'explorateur, et non le complice du satanisme moderne », déclara le pieux docteur Bataille.

§ 3. Une prêtresse de Lucifer.

Le docteur Bataille était bien équipé après l'achat de sa souveraineté de Memphis et l'obtention des divers signes et mots de passe communiqués par Carbuccia, et qui, par intervention de la Providence, ne devaient pas avoir changé dans l'intervalle. Il se lança dans sa mission aventureuse, avec beaucoup de larmes, et sanctifié par les nombreuses bénédictions d'un vieux conseiller spirituel, qui, il va sans dire, était d'abord hostile à l'entreprise, et fut ensuite inévitablement désarmé par l'éloquence et l'enthousiasme de son ouaille. Considérant que la franc-maçonnerie et le diabolisme abondent partout, selon cette hypothèse, peu importait la direction dans laquelle il poursuivrait son enquête ; tous les chemins mènent à Rome, et ce dicton doit être également vrai de la Rome de la franc-maçonnerie et du Vatican de Lucifer. En fait, il commença là où Carbuccia s'était arrêté, à Point-de-Galle, dans le sud de Ceylan. Là, il décida de se familiariser avec le kabbalisme cingalais, un domaine de la philosophie transcendantale à peu près aussi susceptible de se trouver dans cette région paradisiaque, qu'un culte des mers du sud au fond de Notting Hill. Le Signor Pessina, cependant, lui avait fourni l'adresse d'une société qui pratiquait quelque chose que le docteur nomme kabbale, selon son habitude de mal nommer la plupart des sujets. Mais il ne devait pas kabbaliser.

Se rendant au principal hôtel, il fut témoin, dans un de ces incidents fortuits qui sont parfois le masque du destin, d'un spectacle ordinaire de jongleurs indigènes, dont le chef était extrêmement maigre, et si sale qu'on devinait qu'il était bien loin de la sainteté. Au cours de la représentation, ce personnage fixait le docteur d'un regard lourd de sens avec son œil étincelant, et lorsque tout fut fini, ce dernier avait un secret dont Sata désirait lui parler. L'esprit naïf du médecin considérait ce nom comme si-

gnificatif pour sa mission ; Sata était assurément un sataniste. Il consentit sans hésiter et le jongleur le salua avec des signes mystérieux prouvant qu'il était un luciférien de la secte de Carbuccia. Mais par quel moyen diabolique il avait deviné l'affiliation du docteur, c'était le diable et non le docteur qui pouvait l'expliquer.

La langue parlée par les jongleurs cingalais est le tamoul, mais ils baragouinaient un peu de français, ce qui est non moins pratique que nécessaire dans la présente affaire. Leurs brèves explications indiquaient clairement qu'on avait besoin des services du docteur Bataille au chevet d'une mourante nommée Mahmah ; Sata et le docteur avaient alors pris place dans un transport de location, tandis que le reste des jongleurs suivait au trot dans la nuit. De cette manière, ils traversèrent un effrayant désert, plongèrent dans une forêt de broussailles, finirent par traverser un ruisseau et, après deux heures, arrivèrent dans une clairière. au milieu de laquelle se trouvait une hutte. Un singe se tenait sur le seuil, une chauve-souris vampire était suspendue sur une poutre, un cobra était enroulé juste en dessous, et un chat noir les accueillit en courbant le dos. Le singe parla en tamoul puis s'éloigna ; réfléchissant à ce qu'il voyait, le médecin pensa que c'était la chose la plus étrange au monde.

La hutte couvrait en fait une sorte de puits où on persuada notre aventurier de suivre ses guides, même s'il craignait pour sa propre sécurité ; enfin ils atteignirent, au bout d'un long escalier, une immense chambre mortuaire. Là, sur un lit en fibres de cacao, il trouva sa patiente, dont l'apparence momifiée et hideuse prouvait qu'elle était entièrement vouée à Satan et que son âme était depuis longtemps perdue. Il était humainement impossible de la sauver, aussi bien spirituellement que physiquement ; en ef-

fet, elle semblait déjà morte, et il donna son avis médical à cet effet. L'opinion d'un médecin était apparemment ce que les indigènes attendaient pour la suite des événements, et il est difficile de comprendre pourquoi des fakirs en rapport avec Satan — car on nous dit qu'ils l'étaient — qui possédaient sans aucun doute des méthodes de diagnostic aussi bien autochtones qu'occultes, n'auraient pas pu s'en rendre compte par eux-mêmes, d'autant plus que la femme, qui semblait avoir été une pythonisse de profession, travaillant avec un esprit familier, avait déjà atteint l'âge vénérable de 152 ans.

Pour abréger une histoire longue et particulièrement pénible, le docteur stupéfait vit finalement la mourante ressusciter soudainement, et ramper jusqu'au fond de la salle où se trouvait un autel élaboré surmonté d'une statue du Baphomet ; les fakirs s'assemblèrent autour d'elle ; le singe, la chauve-souris, le serpent et le chat entrèrent tous en scène ; onze lampes suspendues au plafond produisirent une illumination brillante ; la femme se redressa ; les fakirs montèrent un bûcher de branches résineuses autour d'elle ; au milieu des invocations, des chants mystérieux et des hurlements, elle se laissa dévorer par les flammes, son corps se noircissant lentement, son visage devenant écarlate dans les flammes, ses yeux se détachèrent de sa tête, et elle tomba en cendres.

Pourquoi le docteur eut-il le privilège d'assister à ces événements ? C'est parce qu'un homme au service des fakirs avait auparavant fouillé sa valise à l'hôtel et avait découvert son insigne de Memphis, qui lui fut rendu dans la chambre mortuaire. Quant au Baphomet, il est très bien décrit et identifié à des images similaires de loges maçonniques d'Amérique, d'Inde, de Paris, de

Rome, de Shanghai et de Montevideo. Le docteur dit que c'est le dieu des occultistes. Le vénérable Sata cita le latin aussi brillamment que le singe parlait tamoul ; il accabla son bienfaiteur de remerciements et, en guise de paiement, il lui donna un lingam ailé grâce auquel il serait reçu parmi tous les adorateurs de Lucifer en Inde, en Chine — en fait, comme le disait Sata, « partout, partout ».

C'est ainsi que le D Bataille vécut sa première expérience occulte, et ces choses étant faites, il retourna à son hôtel et regagna son lit avec bonheur.

§ 4. La maison de la pourriture.

Qui posséderait un lingam donnant le sésame au royaume du diable sans en faire usage ? En faisait échange avec le médecin d'un autre navire, l'adversaire de Lucifer se retrouva à Pondichéry, avec trois mois de liberté relative pour explorer les mystères de la péninsule orientale. Dois-je dire qu'il venait à peine de débarquer dans la ville côtière française qu'il fit sans tarder la connaissance de la personne précise, qui parmi toute la foule, allait faire avancer son enquête ? C'était Ramassamiponnotamlypalé-dobachi — un nom assez court, nous assure-t-il, pour les indigènes de la région. Lucifer et les lingams se trouvaient à peu près partout à Pondichéry, mais le docteur soupçonna aussitôt que ce Ramassam à moitié nu était plus que les autres engagé sur le chemin de la perdition ; il ne se trompa pas non plus, car ce dernier lui demanda sans tarder : « Quel âge avez-vous ? », « Onze ans », dit le médecin. « D'où venez-vous ? », « De la flamme éternelle. » « Où allez-vous ? » « Vers la flamme éternelle. » Et à leur satisfaction mutuelle, ils prononcèrent ensemble le nom sacré de Baal-Zéboub, le docteur montra son lin-

gam ailé, l'autre tomba à ses pieds — en pleine rue — et l'adora. Il inspira encore davantage de respect en montrant sa patente de Souverain Grand Maître ad vitam du rite de Memphis ; c'était apparemment le genre de documents que Ramassam connaissait depuis longtemps ; et il commença à deviser à propos du tuilage maçonnique. Comme dans les Mystères d'Udolphe, l'explication était bien sûr très simple : M. John Campbell, un Américain, avait institué une loge du rite d'York à Pondichéry, qui naturellement acceptait comme visiteurs les fakirs luciférien, les fakirs luciférien admettaient les membres du rite d'York à leurs réunions, et ils s'ensorcelaient les uns les autres.

Il serait inutile de supposer que le F∴ Campbell n'était pas à Pondichéry pour affaire quand le docteur arriva par hasard. L'après-midi même, il fut emmené par Ramassam dans une maison apparemment ordinaire où un autre Indien les accueillit, bien sûr, celui-ci aussi parlait bien français. Après avoir traversé la verdure un jardin, la pénombre du puits et l'enchevêtrement des escaliers, ils entrèrent dans un grand temple démantelé consacré au service de Brahma, dieu désigné sous le diminutif anodin de Lucif. Ce sanctuaire infernal avait une statue du Baphomet, identique à celle de Ceylan, et la salle mal aérée dégageait une horrible odeur de pourriture. La pestilence était principalement due à la présence de divers fakirs qui, bien que toujours vivants, étaient à un stade avancé de putréfaction. On dit que la voie du diable est facile et plaisante pour la plupart des gens, mais ceux-ci ont choisi de la suivre par un ascétisme de charnier et une auto-torture des plus élaborées. Certains étaient suspendus au plafond par une corde attachée à leurs bras, certains encastrés dans du plâtre, d'autres raidis dans un cercle, d'autres tordus de façon permanente en forme de S ; certains étaient tête en bas,

d'autres pliés en forme de croix. C'était vraiment monstrueux aux dires du docteur, mais un grand maître autochtone expliqua qu'ils se tenaient dans ces postures depuis des années, même depuis un quart de siècle pour l'un entre eux.

Le F∴ John Campbell harangua l'assemblée en ordou-zaban, étrangement le docteur comprenait tout, et il rend compte de la teneur du discours, de nature violemment anticatholique, et qui visait particulièrement les missionnaires. Ceci terminé, ils procédèrent à l'invocation de Baal-Zéboub, d'abord par la Conjuration des Quatre, mais aucun démon n'apparut. L'opération fut répétée sans succès une seconde fois, et John Campbell décida d'entreprendre le Grand Rite, qui implique que chaque personne tourne sur elle-même avant de faire une procession de cette manière dans le temple. Chaque fois qu'ils passaient devant un fakir incarcéré, ils obtenaient une incantation de ses lèvres, mais Baal-Zéboub ne venait toujours pas. Sur quoi le Grand Maître autochtone suggéra que l'invocation devait être effectuée par le plus saint des fakirs, qu'on sortit d'une armoire plus fétide que le temple lui-même, et qui était dans l'état suivant : (a) la visage dévoré par les rats ; (b) un œil saignant pendant près de sa bouche ; (c) les jambes couvertes de gangrène, d'ulcères et de pourriture ; (d) une expression paisible et heureuse.

On le pria d'appeler Baal-Zéboub, mais chaque fois qu'il ouvrait la bouche, son œil y tombait ; cependant, il continua l'invocation, mais aucun Baal-Zéboub ne se manifesta. On apporta ensuite un trépied avec des charbons ardents et une femme, convoquée à cet effet, plongea son bras dans les flammes, respirant avec ravissement l'odeur de sa chair rôtie. Nul résultat. Puis une chèvre blanche fut exhibée, placée sur l'autel du Baphomet, brû-

lée, affreusement torturée, son ventre ouvert et ses entrailles déchirées par le Grand Maître indigène, qui les étendit sur les marches en proférant d'abominables blasphèmes contre Adonaï. Cela ayant également échoué, on souleva les grandes dalles de la salle, une puanteur sans nom monta, et à sa suite un grand nombre de fakirs vivants, dévorés jusqu'à la moelle par des vers et tombant en morceaux dans tous les sens, on les traîna du milieu d'un certain nombre de squelettes, tandis que des serpents, araignées géantes et autres crapauds grouillaient de toutes parts. Le Grand Maître s'empara d'un des fakirs, il lui coupa la gorge sur l'autel en psalmodiant la liturgie satanique au milieu des imprécations, des malédictions, d'un chaos de voix et des derniers râles d'agonie de la chèvre. Le sang écloaboussa les assistants, et le Grand Maître en aspergea le Baphomet. Un dernier hurlement d'invocation aboutit à un échec complet, à la suite de quoi on conclut que Baal-Zéboub était occupé ailleurs. Le docteur quitta la cérémonie en fraternisant avec Campbell, puis il alla se coucher, pour garder le lit pendant quarante-huit heures.

§ 5. Les sept temples et un Sabbat au Shéol.

C'est au mois d'octobre 1880 que, dans le cadre de son entreprise, le docteur Bataille atteignit Calcutta. La franc-maçonnerie, nous dit-il, va toujours de pair avec l'horreur, alors qu'il dépeint Calcutta avec les teintes sombres de la mort vivante et de la putréfaction universelle, il s'ensuit naturellement que la ville indienne est l'un des quatre grands centres directeurs de la Franc-Maçonnerie Universelle. Partout le pieux docteur découvrit la main de Lucifer ; partout il constata les conséquences de la superstition et du satanisme ; les cataclysmes, les inondations, les tornades, les typhons, les pestes, le choléra, font partie des condi-

tions de vie habituelle, et sont les conséquences naturelles de l'universelle affiliation au démon. Selon son témoignage, on croise un cadavre à chaque pas, la fumée des veuves immolées monte au ciel et la plaine de Dappah, à proximité immédiate de la ville, est un vaste charnier où des multitudes de cadavres sont jetés nus aux vautours. Le maçon anglais reconnaîtra immédiatement qu'entre toutes les villes du monde, Calcutta est la mieux à même d'être La Mecque de la fraternité et la capitale de l'Inde anglaise. Le Kadosch du rite écossais, le Sublime Maître Choisi de Royale-Arche, le Commandeur de l'Aigle Blanc et Noir du rite d'Hérodom, le Grand Inspecteur parfaitement initié du rite philosophique écossais, le Frère Élu du rite johannite de Zinnendorf et le Frère de la Croix Rouge de Swedenborg, mille autres dignitaires de mille illuminations se rassemblent au grand temple maçonnique, et, comme le dit gravement le docteur, s'emploient à maudire le catholicisme. Par un alignement particulier des planètes, le docteur, en arrivant au quartier général, apprit immédiatement que le grand Phileas Walder était lui-même récemment arrivé en mission secrète de Charleston. Là aussi, il fit la connaissance d'une autre grande lumière du luciférisme, un certain Hobbs, qui avait présidé l'importe cérémonie où Carbuccia fut damné. Le frère Hobbs, fort de son expérience en Lucifer, donna de nombreuses assurances concernant les nombreuses apparitions que le Maître du Mal accordait à ceux qui en sont dignes. Le docteur, en vertu de sa patente de Misraïm, était autant un sacrificateur pour toujours à l'ordre du Melchisédech de la franc-maçonnerie que s'il était né sans père ni mère. Mais à cet instant, il n'avait pas encore reçu la parfaite initiation du Palladium ; techniquement, il n'avait donc pas le droit de participer aux Suprêmes Mystères. Cependant, il est inutile de préciser qu'il

était arrivé à point nommé pour assister à une cérémonie qui n'a lieu qu'une fois tous les dix ans, à condition qu'on soit disposé à subir une légère épreuve préliminaire.

Le même soir, un groupe d'initiés triés sur le volet s'engagea dans des calèches de location à travers la morne plaine de Dappah, conduit par cochers initiés, pour accomplir une grande solennité satanique. À proximité de la ville se trouve le Shéol des Indiens, et à cet endroit se dresse une colline de 500 pieds de hauteur et 2000 de long, au sommet de laquelle se dressent sept temples, reliés entre eux par des passages souterrains dans le rocher. L'absence totale de pagodes montre clairement que ces temples sont consacrés au culte de Satan ; ils forment un gigantesque triangle superposé au vaste plateau. Le groupe descendit des calèches à la base de cette éminence, et ils furent accueillis par un autochtone parlant heureusement français. Après avoir échangé le signe de Lucifer, il les conduisit dans un trou dans le rocher, qui donnait sur un passage étroit gardé par une rangée de Sikhs munis d'épées nues, prêts à massacrer quiconque. Leur guide les conduisit au vestibule du premier temple, qui était déjà rempli d'une foule bigarrée d'adeptes, des officiers aux marchands de thé, jusqu'aux tanneurs et aux dentistes. Le premier temple était pourvu de l'inévitable statue du Baphomet, mais qui était nu et mal éclairé, le docteur devait passer l'épreuve promise, pour laquelle on le mit à nu, on le plaça au centre de l'assemblée, et à un signal donné, un millier d'étranges cobras venimeux surgirent des trous dans le mur, enhardis à le faire disparaître sous leur étreinte, seule une musique jouée à la flûte par des fakirs intervint pour lui sauver la vie in extremis. Il traversa cette rencontre éprouvante avec un courage qu'il ne soupçonnait pas lui-même, il persista même à prolonger la cérémonie, et montra ain-

si qu'il était un homme d'une étoffe si extraordinaire qu'il méritait le respect de tous ; il reçut les éloges les plus flatteurs des assistants, y compris Phileas Walder. Comme pour prouver que les serpents étaient venimeux, un des indigènes présents, livré à leur fureur, tomba couvert de morsures apparemment mortelles, mais il fut ensuite soigné par des remèdes indigènes, puis porté devant l'autel du Baphomet pour être guéri par l'intervention spéciale du Dieu-Bon Lucifer. Cette nouvelle cérémonie fut accomplie par l'intervention d'un charmante vestale indienne, par les prières du Grand Maître, un marchand de soie de profession, et par le simulacre de baptême d'un serpent, après quoi le malade se leva et le venin gênant jaillit de lui-même de ses blessures. Partant du Sanctuaire des Serpents, le groupe se rendit ensuite, avec un recueillement bienséant, au deuxième temple, dit Sanctuaire du Phénix.

Le deuxième temple était brillamment éclairé et orné de millions de pierres précieuses arrachées par les méchants Anglais aux innombrables rajahs vaincus ; il y avait des guirlandes de diamants, des festons de rubis, de grandes statues d'argent massif et un gigantesque phénix en or rouge plus solide que l'argent. Il y avait un autel sous le phénix, un singe et une guenon furent placés sur les marches de l'autel, tandis que le Grand Maître célébrait une messe noire, qui fut suivie par l'étonnant mariage des deux animaux, et par le sacrifice d'un agneau amené vivant dans le temple, bêlant pitoyablement avec des clous enfoncés dans les pieds. Cette mise en scène symbolisait la réprobation du célibat et l'éloge du mariage, ou de ses succédanés moins coûteux.

Le troisième temple était consacré à la Mère des femmes déchues qui, en souvenir de l'épisode du fruit défendu, a une place

dans le calendrier de Lucifer ; la cérémonie consistait en un dialogue entre le Grand Maître et la vestale, que la pudeur croissante du docteur l'empêche de rapporter, même en latin.

Le quatrième temple était un sanctuaire rosicrucien, avec un sépulcre ouvert d'où émanaient continuellement des flammes bleues ; au milieu du temple, plusieurs vestales indiennes se tenaient sur une plateforme, on se proposait qu'une d'entre elles s'évaporerait, après quoi un fakir serait transformé en momie vivante devant toute l'assistance, avant d'être enterré pour une période de trois ans. Tels étaient quelques événements de cette soirée, qui ont été accomplis avec un grand succès, sans trop perturber l'équilibre mental du médecin, bien qu'il ait avoué être assez impressionné lorsque le fakir commença sa performance en lévitant.

Le cinquième temple était consacré au Pélican et un officier anglais y prononça un bref discours sur la charité maçonnique, que le docteur considérait comme moralement discutable et révélatrice de mœurs légères.

Le sixième temple était celui de l'Avenir et était consacré à la divination, les oracles étant donnés par une vestale sous hypnose, assise sur un brasier ardent. Le docteur eut droit à une réponse, mais un autre curieux qui avait la témérité de chercher à savoir ce qui se passait au Vatican fut sévèrement rabroué ; en vain l'esprit de la voyante s'efforçait de pénétrer dans le palais « venteux et malsain » du pontife romain, et Phileas Walder, mortifié et furieux, se mit à proférer des imprécations et jurer comme le premier pape. L'expérience déçut l'assemblée, qui se rendit pensivement au septième temple, dédié au feu, qui était équipé d'une vaste fournaise centrale surmontée d'une cheminée contenant

une gigantesque figure du Baphomet ; malgré la chaleur intolérable qui régnait dans tout le sanctuaire, cette idole était parfaitement conservée et brillait sans se désagréger. Une cérémonie impressionnante eut lieu dans cette salle ; un chat sauvage se faufila par une fenêtre ouverte, et on le considéra comme l'incarnation d'une âme en transmigration et, malgré ses protestations pitoyables, on le passa par le feu en sacrifice à Baal.

Et maintenant le bouquet final, le Magnum Opus du mystère, devait avoir lieu dans le Shéol de Dappah ; une longue procession partait des temples de la colline au charnier de la plaine ; la nuit était sombre, la lune avait disparu consternée, des nuages noirs filaient à travers le ciel, une pluie fébrile tombait lentement et par intermittence, et le sol était faiblement éclairé par la phosphorescence de la putréfaction générale. Les adeptes allaient, trébuchant sur les cadavres, dérangeant les rats et les vautours, et formèrent la chaîne magique composée de francs-maçons de haut grade, coiffés de chapeaux de soie, assis dans un vaste cercle, chaque adepte étreignant son propre cadavre. La cérémonie comprenait la récitation de certains passages empruntés à des grimoires populaires, l'objectif étant la libération totale des esprits errant au voisinage immédiat de leurs corps. Ainsi finit la cérémonie et le docteur admet que les folies de cette soirée lui valurent un sommeil perturbé ponctué de cauchemars.

§ 6. Une initiation palladique.

Avant de quitter Calcutta, notre aventurier acheta à Phileas Walder, pour la somme de deux cents francs, le titre très utile de Hiérarque Palladique, « grâce auquel il serait capable de pénétrer partout ». Comme tout l'empire britannique est particulièrement productif pour le miroir aux alouettes du diabolisme, Singapour

fut le nouveau cadre de ses curieuses recherches. Les Anglais en tant que nation sont criminels, mais Singapour est la cuve de brassage de la méchanceté britannique, où le vice fermente continuellement ; là, l'homme maçonnise naturellement et la plupart des francs-maçons palladisent. Le docteur déclare clairement qu'une seule chose lui a épargné le sort de Sodome et Gomorre, à savoir la présence de certains bons chrétiens, c'est à dire des catholiques, dans ce qu'il appelle une ville maudite. Il lui tardait d'assister à l'initiation d'une Maîtresse-Templière du rite palladique, qui eut lieu dans une chapelle presbytérienne, la confession presbytérienne, comme il nous le dit, est l'un des chemins spacieux menant au satanisme déclaré. Le mot de passe était logiquement le nom du premier meurtrier, et le docteur fut accueilli avec étonnement par une vieille connaissance, un pasteur anglais, qu'il avait souvent croisé sur son magnifique bateau à vapeur, qui de plus portait le surnom de Révérend Alcool, étant, comme la plupart des Anglais, presque toujours ivre. La cérémonie d'initiation, qui est décrite en détail dans le récit, est une variation de celle de Léo Taxil ; le docteur, par égard pour ses lecteurs, supprime une partie de la performance. De manière générale, nous avons vu précédemment qu'il s'agissait d'une version antichrétienne de l'évangile avec quelques outrages banals contre les éléments de l'Eucharistie, au cours desquels notre témoin transpirait. Ainsi, comme il nous le dit, un nouveau protestant passa au culte de Lucifer.

Après le rituel vint une « solennité divine », c'est-à-dire d'une séance de spiritisme ordinaire, qui serait organisée dans une maison de fous. Je dois seulement dire que lorsque les lumières ont été allumées à la fin, on découvrit que tous les meubles, y compris un grand orgue, étaient suspendus au plafond. Enfin, le

Maître des Cérémonies détacha son ombre de son corps, la projeta contre le mur, et elle prit la forme d'un démon qui répondait à diverses questions par des signes. Il y eut un tonnerre d'applaudissements, la cérémonie s'acheva et le temple maçonnique redevint une chapelle presbytérienne.

§7. Les San-Ho-Hei

Le docteur nous informe que la Chine est la porte de l'enfer et que tous ses habitants sont damnés dès la naissance ; d'apparence enfantine et douce, le Chinois est invariablement sataniste de nature et a des goûts tout à fait diaboliques. Quant à la religion de Bouddha, il s'agit simplement de satanisme « à outrance ». L'occultisme chinois est centralisé dans le San-Ho-Hei, une association « parallèle à la maçonnerie des hauts grades », ayant son siège à Pékin, et accueillant tous les francs-maçons affiliés au Palladium. Cependant, il n'admet pas les femmes et n'a qu'un seul degré. Sa principale occupation est d'assassiner les missionnaires catholiques. Lorsqu'un maçon palladiste demande à être admis pour la première fois dans l'une de ses assemblées, il se rend à la fumerie d'opium la plus proche avec les documents prouvant son initiation. Il pose son parapluie à l'envers sur la gauche et s'abêtit avec la drogue divine. Il est alors tout à fait sûr qu'il sera transporté dans un état comateux à la réunion occulte. Lorsque le docteur arriva à Shanghai, il hésita avant de tenter une aventure aussi hasardeuse. Il se souvint cependant qu'il possédait une médaille miraculeuse de saint Benoît, qu'il considérait comme son atout, une espèce de passeport ou de billet retour, disponible à toute date et sur toutes les ligne, pour repartir du royaume du diable. Il résolut de se saouler en conséquence ; mais alors même qu'il était entré dans la franc-

maçonnerie avec une réserve de conscience, il entra dans la fumerie avec une réserve quant à son degré d'ivresse, cependant il s'endormit profondément et se réveilla à la réunion des Vengeurs Secrets, l'un d'eux, heureusement, avait une bonne connaissance de l'anglais et connaissait parfaitement tous les mots de passe de Charleston. Le Baphomet présidait, bien sûr, mais il semble que les Chinois ont certains scrupules au sujet des caprins, une tête de dragon remplaçait donc l'ordinaire tête de bouc. Le docteur n'était pas le seul Européen présent aux travaux de l'assemblée céleste ; mais, alors qu'il était le seul représentant de sa propre nation, il va sans dire qu'il y avait un bon contingent d'abominables Britanniques.

Les initiés de Chine et de Charleston sont si bien unis que l'essentiel des travaux se déroule en anglais ; sans cette disposition de la Providence, le médecin aurait été sérieusement désavantagé. Le premier objectif de la réunion était préparer la destruction des missionnaires. À cette fin, un cercueil contenant le squelette d'un frère décédé, qui avait tant dérogé à ses devoirs qu'il avait pris le parti des jésuites, et avait même osé espionner les augustes travaux de la Sublime Société des Vengeurs. Le premier acte semble quelque peu bizarre ; il consistait à invoquer un esprit maléfique pour animer le squelette et répondre à certaines questions. Cela fut accompli avec un succès absolu. Les ossements du frère décédé avaient cependant été si bien marqués par ses tendances jésuites, que même animés par un démon, ils montraient une extrême réticence à révéler le nombre et la qualité de certains fanatiques franciscains qui venaient de quitter Paris pour convertir l'Empire. En fin de compte, cependant, on reconnait qu'ils se trouvaient alors en haute mer, quand cette information fut donné, l'oracle osseux ne pouvait plus contenir sa rage, il

poursuivit alors un maçon anglais du 33 degré d'un bout à l'autre de la salle, et réussit à lui infliger des morsures et des coups furieux. Pour commencer le deuxième acte, on dévoila une sorte de fonts baptismaux exagérés, remplis à ras bord d'eau et représentant le grand océan sur lequel voyageaient les missionnaires. L'assemblée se massa autour d'eux et réussit, à l'aide de baguettes magiques et d'autres outils, à faire apparaître la silhouette d'un bâteau à vapeur emportant les aventuriers. Leur magie souleva également une tempête dans l'appartement fermé, mais rien ne pouvait perturber le moins du monde la surface immobile de l'eau. En fait, la cérémonie dut être abandonnée, avec un constat d'échec. L'esprit Yesu protégeait trop bien ses missionnaires. L'assemblée se retira alors dans un deuxième appartement. Là, les dignitaires officiants se grimèrent en prêtres catholiques. Ils exhibèrent une statue de cire, qui figurait un missionnaire, ils lui firent un simulacre de procès, lui infligèrent des tortures imaginaires et rangèrent le mannequin dans une armoire, après quoi ils procédèrent à la crucifixion d'un cochon vivant. Le troisième acte fut une expérience angoissante pour le docteur, ce n'était rien moins que le sacrifice d'un des frères tiré au sort. Le docteur échappa au risque d'être la victime, grâce à sa qualité de visiteur, mais il faillit être le bourreau. Un des adeptes chinois ayant été choisi, à sa grande satisfaction, ce que le Baphomet à tête de dragon approuva par des mouvements mécaniques, il se laissa arracher les membres, puis demanda instamment l'aide du « frère de Charleston » pour trancher lui la tête. C'était un honneur invariablement accordé au visiteur du plus haut grade. Le docteur, qui redoutait d'accomplir ce devoir, fut sauvé au dernier moment par l'apparition miraculeuse de Phileas Walder venu de très loin en lévitant, ce personnage occulte avait ap-

pris par ses dons surnaturels ce qui se tramait en Chine, et souhaitait interroger la tête coupée sur la possible guérison de sa fille, alors gravement malade. En vertu de sa position supérieure, il demanda le privilège de l'exécution, que le docteur lui céda avec modestie.

Telles furent les aventures de notre témoin dans l'assemblée des Saints Vengeurs. Il énumère longuement des arguments pour nous convaincre qu'il n'était pas halluciné par l'excès d'opium, mais je suggère aux lecteurs sagaces qu'il y a des critiques plus évidentes.

§ 8. La grande ville de Lucifer.

C'est en mars 1881 que le docteur Bataille se rendit pour la première fois à Charleston, pour rendre visite au siège de la Maçonnerie Universelle de Lucifer et faire connaissance avec son pontife Albert Pike. Charleston est la Venise de l'Amérique, la Rome de Satan et la grande ville de Lucifer. Toujours très prolixe, et adorant les détails qui gonflent les piètres intrigues des feuilletons à bon marché, notre témoin décrit longuement la ville et son temple maçonnique, ainsi que le temple qui est lui-même dans le temple, et qui est consacré au Dieu-Bon. Mon deuxième chapitre a déjà fourni au lecteur suffisamment de détails sur les personnes qui seraient impliquées dans la fondation de la Franc-Maçonnerie Universelle et l'élaboration de son culte. Je n'ai pas non plus besoin de m'attarder longuement sur les conversations entre le docteur Bataille, Albert Pike, Gallatin Mackey, Sophia Walder, Chambers, Webber et le reste des grandes lumières de Charleston. M Walder lui expliqua la grande espérance de l'ordre concernant l'avènement prochain de l'Antichrist, l'abolition de la papauté et la destruction du christianisme. Elle narra également

nombre de ses expériences personnelles avec la monarchie infernale, connaissant le nombre exact de démons de toute la hiérarchie, y compris leurs classes et légions. Elle espérait avec confiance devenir l'arrière-grand-mère de l'Antichrist, et pour l'heure elle possédait le don surnaturel de se fluidifier à volonté. M. Gallatin Mackey exhiba son Arcula Mystica, l'un des sept instruments similaires existant à Charleston, Rome, Berlin, Washington, Montevideo, Naples et Calcutta. Cela ressemblait apparemment à un stand de liqueurs, mais c'était en fait un téléphone diabolique qui fonctionnait comme l'Ourimm et le Thoummimm, et qui permettait à ceux qui le possédaient de communiquer les uns avec les autres, quelle que soit la distance qui les séparait. Le docteur, en sa qualité d'initié, put faire le tour des lieux ; il examina le crâne du maître templier Jacques de Molay, discernant d'après ses connaissances anthropologiques que la relique n'était pas authentique, car ce crâne n'était pas celui d'un Européen. Quant au Baphomet hérité des Templiers, situé dans le Sanctum Regnum, devant lequel Lucifer est censé apparaître, il suffit de dire que le docteur Bataille, qui marche invariablement avec précaution lorsqu'il est facile de le suivre, n'a aucun témoignage personnel à fournir au sujet de l'apparition, et les dépositions des autres témoins ne nous concernent pas pour le moment.

§ 9. La toxicologie surnaturelle.

Les souvenirs de Charleston ne rendent pas justice à la vraie force de notre témoin ; il était nécessaire de faire profil bas en Amérique, mais le docteur laisse libre cours à sa colère à Gibraltar ; il est de nouveau sur le sol britannique. L'Anglais, consciemment ou non, ne maudit-il pas tout ce qu'il touche ? Le docteur Bataille l'affirme ; en effet, ce don de malédiction a été spéciale-

ment accordé à cette nation d'hérétiques par Dieu lui-même. Depuis que le britannique vantard a fortifié Gibraltar, après l'avoir usurpé à l'Espagne catholique, un vent de désolation souffle sur tout le pays. Une Providence aux voies impénétrables, dont notre témoin est le porte-parole, a mis ce rocher à part pour que le diable et les Anglais, qui, dit-il, travaillent main dans la main, continuent de protestantiser et de diffuser le mal dans le monde. Pour résumer, le Britannique est un usurpateur odieux « qui garde toujours un œil ouvert ». Sachant que des millions d'hommes de toute tribu, de toute langue, de tout peuple et de toute nation se livrent au culte du diable et à la franc-maçonnerie, et qu'il y a donc une demande énorme de Baphomets et autres idoles, d'accessoires de magie noire et de poisons pour exterminer les ennemis, il est évidemment nécessaire qu'il existe un service central secret pour le travail du bois et des métaux et pour la toxicologie surnaturelle. À Charleston le directoire dogmatique, à Gibraltar l'usine universelle. Mais une production aussi colossale concentrée au même endroit pourrait difficilement rester inconnue du gouvernement à cet endroit, et toute nation, à l'exception de l'Angleterre, pourrait s'opposer à ce genre de commerce. Comme la cause de la franc-maçonnerie et du diable est si chère au cœur anglais, si l'on soutenait que cette industrie passe tout à fait inaperçue à Gibraltar, un anglophobe doté d'un reste de raison pourrait s'en satisfaire. Ce n'est pas le cas de notre médecin français, qui affirme que les exportations en question n'échappent pas simplement à l'attention des autorités, mais sont en fait une industrie d'État.

"Bluish 'mid the burning water, full in face Trafalgar lay;
In the dimmest north-east distance dawned Gibraltar, grand and gray—

Here and here did England help me, how can I help England, say?"

Ce sont les mots de Robert Browning, et son question a reçu une réponse avec la création des ateliers et du laboratoire secrets ; comme dans la plupart des autres cas, l'Angleterre s'est rendu service à elle-même, à moins, bien entendu, que le docteur révèle que le poète était un sataniste — tout comme Pike, autre poète — et avait un lui aussi un rôle dans cette affaire.

Or, le grand rocher historique est traversé d'innombrables cavernes qui, selon les témoins, n'ont jamais été explorées par les touristes, et dans les sections les plus impraticables du grand labyrinthe souterrain, les plus aventureux découvriront par eux-mêmes l'existence de la branche industrielle du diabolisme, mais il ne faut pas espérer en revenir vivant, sauf si l'on est un Souverain Grand Maître ad vitam et initié de Lucifer. Le docteur a exploré ces cavernes, a vu l'usine en parfait état de fonctionnement, a expliqué comment y parvenir, il est revenu de l'abîme comme Dante et il a exposé le mystère sur la place publique. Possédant la clé du labyrinthe, le voyageur ne s'y perdra pas et Thomas Cook pourra y organiser des excursions pour les plus téméraires de ses touristes. Les ateliers sont pourvus en ouvriers par un moyen très simple : des malfaiteurs anglais parmi les plus irrécupérables, condamnés aux travaux forcés à perpétuité, sont relégués dans cette région. Une sorte d'humour noir caractérise la sélection, on choisit donc les condamnés les plus hideux, et ceux qui correspondent le mieux par leur apparence aux démons préférés de la hiérarchie, dont ils adoptent les noms dans les ateliers, où ils communiquent couramment en volapük. La raison invoquée est que cette langue a été adoptée par le rite spœléïque. J'admets

n'avoir jamais entendu parler de ce rite, mais j'ose penser que le docteur a caché la vraie raison, à savoir qu'on a choisi le volapük parce que c'est est une invention diabolique ; une langue universelle dominait avant la confusion de Babel, et cette nouvelle langue est une tentative irréligieuse de produire ordo ab chao en revenant à l'unité linguistique.

La Direction de la Toxicologie est composée de criminels d'extraction supérieure, comme par exemple des administrateurs en fuite, qui y sont confortablement installés, bénéficiant de nombreuses commodités modernes. Ils produisent des poisons qui entraînent généralement la mort par hémorragie cérébrale, mais chaque poison a son propre antidote, grâce auquel l'empoisonneur initié peut manger et boire avec sa victime ; à ce sujet, le docteur ne nous informera pas plus. Mais tel est, en résumé, le mystère profond de Gibraltar, tel est le service toxicologique de la franc-maçonnerie universelle.

§ 10. Le docteur et Diana.

Il serait impossible de suivre le docteur tout au long de ses mémoires, non pas qu'elles soient entièrement biographiques, exclusivement consacrées au diabolisme moderne ou au grand complot des francs-maçons contre Dieu, l'humanité et l'univers ; un de ses objectifs secondaires et pourtant les plus importants est de faire du volume, ce en quoi il a presque éclipsé les grands classiques du penny dreadful en Angleterre. Je dois faire une simple remarque sur ses expériences en matière de spiritisme ; il est inutile de dire que dans cette branche des recherches surnaturelles, il a été témoin plus surprenants que ce qu'on voit communément, même chez les investigateurs les plus expérimentés. Partout, sa bonne étoile l'a emporté et le monde invisible a déployé ses

forces les plus puissantes. À Montevideo, par exemple, tombant dans un cercle de spirites, il était assis devant une fenêtre ouverte la nuit, entouré d'une famille de diabolistes amateurs et inconscients ; de l'autre côté de la large embouchure de la rivière, un grand rayon de lumière jaillissait du phare, au-dessus de l'eau, et lorsque la lumière balaya leurs visages, il discerna, flottant dans le faisceau lui-même, la figure d'un homme. Ce n'était pas la première fois que l'apparition, dans des circonstances similaires, apparaissait au reste de la maisonnée, mais pour lui, elle recelait un mystère plus profond que pour ces spirites non initiés ; bien que l'esprit portait des vêtements d'homme, le docteur, de son œil observateur, reconnaissait le visage de l'esprit : horrible et évocatrice vérité, c'était le celui de la vestale, qui, à Calcutta, s'était fluidifiée dans le troisième temple ; alors il poussa un grand cri ! Il détermina que la vestale n'était pas vierge du tout, et il supposa qu'elle était en réalité un démon, et non un être de cette terre. En même temps, mes lecteurs doivent bien comprendre que le docteur, lorsqu'il se mêle de spiritisme, fait montre d'un vif esprit critique qui frise le scepticisme ; il prend plaisir à montrer des exemples où on peut deviner le tour du magicien ; nul mieux que lui ne fait la différence entre esprits et illusions, et il prend plaisir à attirer l'attention du lecteur sur son extraordinaire jugement et à son bon sens dans tous ces domaines. Par conséquent, personne ne sera surpris d'apprendre que chez une dame de Londres, une table ordinaire, après une expérience de tables tournantes, se transforma soudainement en un crocodile adulte qui joua du piano d'une manière touchante, après quoi il reprit sa forme de table, mais le gin, le whisky, la bière blonde et les autres boissons alcoolisées indispensables aux séances de spiritisme en Angleterre avaient toutes été bues par le reptile surnaturel, pour

se donner du courage pour le chemin du retour, vers les rives boueuses du Nil. Les apparitions spontanées ne manquaient pas non plus pour compléter les expériences du D Bataille. Il était assis dans sa cabine à minuit et réfléchissait aux théories d'histoire naturelle formulées par Cuvier et Darwin, qui ont diabolisé la création toute entière, lorsqu'on lui toucha légèrement l'épaule, et il découvrit se tenant au-dessus de lui, dans son pittoresque costume oriental, comme un autre Mohini, l'Arabe empoisonneur en chef de la Direction de la toxicologie de Gibraltar, qui, après lui avoir assuré que la Bible était fausse, partit par magie comme il était arrivé. Ce personnage s'est par la suite révélé être le démon Hermès. Même quand il se contentait de maçonniser, le médecin faisait des expériences inédites en matière de magie. Par exemple, à Golden Square, un quartier du centre-ouest de cette ville maléfique, dans un lieu dont nous avons déjà entendu parler, à la fin d'une réunion de loge ordinaire, on invoqua le démon Zaren, qui apparut sous la forme d'un monstrueux dragon à trois têtes, dans une armure complète d'acier, et, cherchant à dévorer son invocateur, il fut retenu par le pentagramme magique, et disparut finalement en laissant l'odeur caractéristique de l'Enfer.

Au chapitre des faits merveilleux, le docteur a beaucoup à nous dire concernant deux sœurs en Lucifer qui sont à couteaux tirés depuis longtemps, et compte tenu de leurs pouvoirs surnaturels, il est largement incompréhensible qu'elles ne se soient pas encore entretuées comme le magicien et la princesse d'un conte plus crédible tiré des Mille et une nuits. Diana Vaughan, qu'on a beaucoup entendue et peu vue, est devenue célèbre depuis lors par sa conversion au catholicisme. Ayant l'honneur de la connaître depuis longtemps, le docteur témoigne invariablement

le plus grand respect pour cette palladiste haut-placée, belle et riche, si longtemps protégée par un démon de haut rang, et qui bénéficiait de ce qu'il appelle obscurément une tutelle obsessionnelle. Le 28 février 1884, lors d'une séance théurgique des Maîtresses Templières et Mages Élus de Louisville, le plafond du temple se déchira subitement, et Asmodée, génie du feu, descendit au son d'une musique douce, tenant une épée dans une main, et dans l'autre la longue queue d'un lion. Il informa l'assistance que les commandants de Lucifer et ceux d'Adonaï venaient de s'affronter dans une grand bataille, et qu'il avait pu, à sa grande joie, couper la queue du lion de saint Marc ; il demanda aux membres du Triangle Les Onze-Sept de conserver ce trophée avec soin, et, pour que ce ne soit pas une relique inerte, il y avait placé un de ses démons mineurs jusqu'à ce qu'il intervienne lui-même pour marquer sa faveur omnipotente envers une certaine vierge prédestinée. La vestale en question était la Diana des Charlestoniens, sœur élue en Asmodée, qui à cette époque n'était pas affiliée au Palladisme. Lorsque le docteur essaya ensuite de la mener à parler de cette histoire, elle répondit, à la manière du morse de Lewis Carroll : « Admirez-vous la vue ? » Le bon docteur n'aime pas cette histoire, non pas parce qu'elle fait violence à la vraisemblance, mais parce qu'elle fait violence à saint Marc ; il y a évidemment un certain déshonneur à être un évangéliste privé de sa queue. Quant à la queue elle-même, il ne doutait pas qu'elle avait appartenu à un lion ordinaire, avant d'être possédée par un démon.

Au risque d'offenser M Vaughan, le médecin s'exprime sur son cas, démontrant savamment que sa possession est si constante qu'elle est devenue une seconde nature, et appartient au 5 degré ; quoi qu'il en soit, il développe longuement un point important en

sa faveur, qui a poussé tous les catholiques français à désirer ardemment sa conversion. J'ai déjà dit que les profanations de l'Eucharistie faisaient partie de l'initiation de Maîtresse Templière. Par exemple, la candidate à cette initiation doit, à l'aide un poignard, transpercer une hostie consacrée avec une expression de fureur. Quand M Vaughan a visité Paris en 1885, où M Walder s'était déjà établie, elle fut invitée à s'initier à ce grade et accepta l'offre. Une séance d'initiation fut organisée en conséquence, mais M Vaughan refusa toute profanation et ne voulut pas faire insulte à son intelligence éclairée en poignardant une hostie de froment. Elle ne croyait pas en la présence réelle et elle ne voulait pas être puérile. Cela fit scandale dans l'assistance ; on reporta son initiation ; on fit appel à Charleston ; et la formalité fut supprimée dans son cas par l'intervention, à ce qu'on supposait, d'Albert Pike, tout comme son père lui avait auparavant épargné une autre épreuve qu'on ne peut vivre dignement. Cet épisode mit dans le sein de Sophia Walder une forme extrême de haine palladique à l'endroit de la Diana de Philalethes. Or, Sophia était en grande faveur auprès de tous les damnés, mais ses relations pleines de rancune avec sa sœur adepte ne diminuèrent pas l'estime que portait le chef de la hiérarchie infernale à Diana. Au Kentucky, dans la caverne nommée Mammoth Cave, les Mages palladistes et les Maîtresses Templières décidèrent un jour de mener une petite expérience avec les Ondins, ils se saisirent donc de leurs instruments magiques ; mais les élémentaires empressés, habitant les abysses obscurs, n'attendirent pas l'invocation ; l'eau bouillonnait dans le lac, le plafond était constellé d'étoiles, et quel autre qu'Asmodée devait apparaître, sur la rive opposée, dans toute sa gloire infernale ! Les bras ouverts, il appela bruyamment Diana, et cette dame soudainement transfigurée

marcha calmement au-dessus de l'eau et embrassa les pieds de son démon qui disparut immédiatement. Gêné de ne pas avoir été là, le docteur rapporte que la visite à Mammoth Cave finit sans autre incident. Il n'était pas témoin oculaire de cet évènement, mais il l'a recueilli de la bouche de Diana, et la bouche de Diana, de l'avis de tous les hommes honorables, vaut bien les yeux du médecin.

Mais le docteur a pu donner un témoignage de première main à une autre occasion ; on sait que M Vaughan a commencé à devenir célèbre par son opposition au Grand Maître italien Adriano Lemmi. Quand le siège du Souverain Pontificat quitta Charleston, la grande ville de Lucifer, comme l'attestent les témoins, pour s'installer dans la ville éternelle, et que de nombreux adeptes démissionnèrent, les rebelles doutaient que Lucifer continue de les protéger. Si le diable était passé à Lemmi, ils étaient bel et bien perdus. M Vaughan, cependant, resta calme et optimiste : « Je suis certaine de la protection céleste des Génies de Lumière », déclara Diana, et, montrant son talisman, elle plia son genou droit au sol, fit un saut périlleux sans tomber, jeta son tambourin en l'air, lequel descendit doucement et resta suspendu à environ un mètre du sol alors qu'elle-même, passant dans un état d'extase, s'élevait également dans les airs en position allongée. Elle resta dans cet état pendant quinze minutes, le silence n'étant troublé que par le grondement lointain du tonnerre. Beaucoup de spectateurs n'en croyaient pas leurs yeux. Enfin, très doucement, son corps se mit à la verticale, la tête en bas, mais eu égard à la décence, les lois de la gravité étaient suspendues, tout comme elle-même, car ses jupes ne se retournèrent pas en conséquence. La dame en extase continua à circuler lentement, l'assemblée se tenait immobile « comme la lune de Josué

sur la vallée d'Ajalon », et Diana prit finalement la position verticale d'un nageur, enfin le phénomène s'acheva par son retour à la terre ferme. Ce miracle était accompli par le pouvoir magique d'une rose diabolique que la dame portait dans son corsage.

Àune autre occasion encore, le médecin fut témoin du don de bilocation de Diana par le biais d'un processus magique simple, alors qu'il était certain qu'elle se trouvait à des centaines de lieues ; mais les litanies du docteur Bataille ont rendu la bilocation terriblement banale, et une simple référence suffira.

Un exposé des miracles de M Vaughan serait toutefois incomplet si on ne mentionnait pas ses talents de briseuse de sorts ; tout ce qui a été lié par la puissance diabolique peut être délié par Diana. Au plus fort de l'agitation occasionnée par son refus persistant de participer à une mise en scène sacrilège, un membre du Triangle de Paris manifesta une aigreur particulière en demandant l'expulsion de la délinquante qui avait osé mettre en question le rituel. En punition de sa présomption devant les adeptes assemblés, sa tête fut soudainement retournée par un pouvoir invisible et, pendant vingt jours, il fut obligé de considérer sa situation la tête à l'envers. Ce jugement sévère jeta le désarroi parmi toutes les personnes présentes ; M Walder eut recours à une invocation et découvrit qu'elle avait été infligée par Asmodée, le protecteur de sa rivale, qui n'hésitait pas à châtier quiconque aurait un dessein malveillant contre une sœur aussi favorisée que Diana. Si le coupable en question voulait être libéré de sa situation grotesque, il devait humblement lui demander son aide. M Vaughan était en Amérique à ce moment-là, mais elle vint généreusement à son secours par le premier bateau à vapeur, et lui permit de voir à nouveau devant lui, en lui donnant l'impo-

sition des mains de manière enjouée. Je devrais ajouter que le jour même où cette mésaventure eut lieu à Paris, M Vaughan défendait sa position en personne devant le Triangle de Louisville ; les opinions divergeaient et le dénouement semblait incertain, lorsque la queue démoniaque de Saint-Marc, évacuant le diable mineur qui l'occupait, accepta Asmodée comme locataire, la queue vola furieusement dans l'appartement pour frapper tous ceux qui avaient parlé contre la vestale du démon. Finalement, le bout de la queue prit la forme d'une tête du démon, et celui-ci promit d'être dévoué à Diana tant qu'elle resterait célibataire ; si d'aventure elle osait l'abandonner pour un époux terrestre, lui, qui commande quatorze légions de démons, étranglerait cet homme d'argile.

Je serais désobligeant envers M Sophia Walder si je laissais supposer un instant que sa rivale emporte la palme du prestige. J'ai déjà noté que cette dame se fluidifie parfois pour satisfaire un public restreint, mais, comme pour les médiums pratiquant la matérialisation, c'est pour elle un performance épuisante qui ensuite la confine dans sa chambre, par conséquent, elle facture cinq mille francs pour le spectacle. Elle est première Souveraine en Bitru et le docteur affirme qu'elle est en état de possession latente, ayant une substance semi-diabolique et un don de substitution. C'est peut-être à Milan qu'il a été le témoin du plus convaincant de ses pouvoirs occultes. Elle le prit à part discrètement et lui expliqua qu'elle était en état de « pénétration » depuis environ trois heures. « Au dîner, la nourriture que j'ingère devient volatile dans ma bouche ; le vin s'évapore dès qu'il entre en contact avec mes lèvres ; je mange et bois en apparence, mais mes dents mâchent de l'air. » Cela était dû non à la voracité de Bitru, mais à l'appétit vif de Baal-Zéboub ; la dame magnétique

n'expliqua pourtant pas ce point par de simples paroles ; elle fixa ses yeux ardents sur le docteur, et il vit des flammes partout ; un instant après elle commença à léviter ; elle tendit la main gauche et, sur sa paume ouverte, il vit apparaître successivement en caractères de flamme les dix lettres qui forment le redoutable nom du démon. Se sentant défaillir, il se recommanda à la Vierge Marie, le paroxysme extatique passa et ils suivirent une autre allée, car ils étaient à l'ombre d'arbres verdoyants. Bientôt un arbre plia gracieusement une partie de ses branches en forme d'éventail et s'inclina avec une profonde révérence. Encore plus fantastique, une branche paralysée produisit une main humaine vivante qui présenta un bouquet à Sophia. À cause de ces événements, le docteur devint pensif.

On entreprit ensuite une séance de spiritisme palladique. On psalmodia la litanie de Lucifer et le prodige de « substitution » se réalisa. La cérémonie se déroulait dans une grotte surmontée de stalactites ; M Walder sortit d'un panier le serpent qui était le compagnon inséparable de tous ses voyages ; il fit immédiatement une génuflexion devant elle, grimpa le long du mur et se suspendit à l'une des stalactites. Ce n'était pas un reptile ordinaire, car il se mit à s'allonger à l'infini jusqu'à ce qu'il forme une cercle sur toute la surface du plafond et que sa tête rejoigne sa queue. Le docteur dit qu'alors il était prêt à toute éventualité. Le serpent émit sept horribles sifflements et, et dans une lumière faiblissante — car les torches s'éteignaient d'elles-mêmes les unes après les autres — chacun sentait le souffle brûlant d'une entité invisible sur son visage. Quand enfin il fit tout à fait noir, Sophia elle-même commença à irradier et remplit brillamment la grotte d'une intense lumière blanche ; on pouvait alors voir cinq énormes mains flotter dans l'air, toutes aussi lumineuses, mais

brillant d'un éclat vert ; chacune des mains partit à la recherche de sa proie et finit par s'emparer d'un frère qu'elle entraîna irrésistiblement dans la direction de Sophia. Poussés par une influence mystérieuse, deux frères lui saisirent les bras, deux autres s'accrochèrent à ses épaules, et le dernier posa sa main sur la tête de Sophia. Le serpent fit à nouveau sept sifflements significatifs, et la Sophia en chair et en os fut remplacée par la figure fantomatique d'Alexandre le Grand. Quand celui-ci s'évanouit, Sophia reparut et disparut plusieurs fois en alternance avec plusieurs fantômes, si bien qu'elle fut tout à tour remplacée par Luther, Cléopâtre, Robespierre et d'autres, pour conclure avec le patriote italien Garibaldi, qui éclipsa tous les autres, son buste étant transformé en une urne en bronze d'où des flammes rouges jaillissaient. Les flammes prirent une forme humaine, qui mit fin au prestige et rendit Sophia à l'assemblée.

Tel est le don de substitution qui suit l'état de pénétration, et telles sont en substance les mémoires de M. Bataille, médecin de marine, qui, en 1880, entreprit de combattre la franc-maçonnerie et finit par sortir indemne du diabolisme. Il y a une maxime du psalmiste que la plupart des ésotéristes se sont appropriée par expérience, et, sans avoir les qualifications du roi David, qu'ils répètent quand on leur présente certains aspects des récits surnaturels : Omnis homo mendax !. Mais pour ne pas paraître discourtois, je voudrais ajouter un bref dicton du mage Éliphas Lévi, « le sage ne peut pas mentir », car c'est la nature qui s'adapte à ses paroles. Dans la présente enquête qui se veut courtoise, on ne cherche pas à savoir si le terme mendax s'applique au docteur Bataille, ce que l'élégance littéraire nous interdit ; on se demande simplement s'il est un homme sage ou si la nature a fait l'erreur de ne pas se conformer à ses paroles.

La crédibilité, en tout ou en partie, du récit de M Bataille fera l'objet de critiques approfondies, et j'ai l'intention de les exposer après avoir examiné les dépositions des autres témoins. Nous serons alors en mesure de comprendre à quel point les révélations ultérieures appuient ses déclarations. Laissant de côté l'élément miraculeux, qui est assez étranger à l'objet de notre enquête, à savoir l'existence d'une franc-maçonnerie palladique pratiquant le culte de Lucifer, on peut affirmer que la partie la plus crédible des mémoires du D Bataille est le récit de sa visite à Charleston ; la dimension miraculeuse y est complètement absente. Il confirme par ses prétendues enquêtes personnelles l'existence du Palladium Nouveau et Réformé ; il est le premier témoin qui distingue clairement cette organisation luciférienne du Suprême Conseil du rite écossais ancien et accepté de Charleston. Cette distinction a toutefois une contrepartie : elle suppose que le Suprême Conseil a conservé le Baphomet — l'idole héritée des Templiers — ainsi que le crâne supposé de Jacques de Molay pendant près de soixante-dix ans, puis les a livrés à un autre ordre avec lequel il n'était pas officiellement en relation. Dans quelles circonstances et pourquoi l'a-t-il fait ? Le rite écossais ancien et accepté est lié par sa légende aux Templiers et, pour le Suprême Conseil de Charleston, il semble non moins improbable de se séparer de ces reliques que pour un régiment d'abandonner son drapeau.

VIII

La philosophie d'Horace est réputée représenter incomplètement le contenu du ciel et de la terre, mais ni la terre ni le ciel, tels qu'ils constitués à présent, ne pourraient englober tout le conte-

nu des mémoires du D Bataille. M Diana Vaughan, dont nous allons maintenant examiner l'histoire, se présente sous un autre aspect. Je n'ai pas réussi à déterminer dans quelles circonstances elle s'est fait connaître en France. Elle est peut-être apparue dans Le Diable au xix siècle ; Léo Taxil ne la connaissait certainement pas quand il a publié les rituels palladiques, sans quoi il l'aurait mentionnée dans le récit qu'il donne sur M Sophia Walder. Quoi qu'il en soit, nous avons fait sa connaissance au cours du chapitre précédent, mais je suis contraint de préciser qu'elle a, jusqu'à présent, fait preuve de beaucoup de circonspection pour justifier l'existence de sa devancière.

Le monde entier sait bien, et je n'ai pas besoin de le répéter, que M Diana Vaughan s'est convertie au catholicisme quelque temps après que le D Bataille eut fini son récit étonnant. Elle est une palladiste parfaitement initiée, comprenant les mystères du nombre 77 et révérant le mystère supérieur du nombre 666, Grande Maîtresse du Temple, Grande Inspectrice du Palladium, et selon le docteur, qui lui a préparé le chemin et aplani ses sentiers, elle est une sorcière et thaumaturge dont les prodiges quotidiens font pâlir le noir sabbat des sorcières. M Vaughan eut maille à partir, comme nous l'avons vu, avec une sœur initiée, Sophia Walder, et conçut pour le Grand Maître italien, Adriano Lemmi, la charité des démons, qui est la haine. Lorsque le Suprême Directoire Dogmatique de la Franc-Maçonnerie Universelle fut déplacé de Charleston à Rome et que le pontificat fut confié à Lemmi, comme le prétendent les révélations, M Vaughan coupa les ponts avec les Triangles, hissant ses couleurs sur son propre navire, et fonda une nouvelle société sous le titre de Palladium Régénéré et Libre, incorporant les groupes anti-lemmistes, et commença peu après une propagande publique par la publica-

tion d'une revue mensuelle consacrée à diffuser les doctrines du culte de Lucifer et à dénoncer le Grand Maître italien. Lever le drapeau noir du diabolisme, comme l'appellerait maintenant M Vaughan, a donc naturellement suscité une vive protestation de la part de la Fédération Palladiste, de sorte qu'elle était en conflit non seulement avec Lemmi, mais aussi avec la source de l'initiation qu'elle semblait encore estimer. En même temps, elle ne semblait pas devoir passer à la cause des adonaïtes. Connue des cercles anti-maçonniques de l'Église catholique uniquement par son hostilité envers Lemmi, elle a toujours été une persona grata dont la conversion était ardemment désirée, mais elle les informa à plusieurs reprises que leur cause et la sienne étaient radicalement opposées, et qu'en fait, elle n'en ferait rien, n'ayant nul besoin de leur soutien, sympathie ou intérêt. Elle était résolue à rester fidèle au Dieu-Bon Lucifer et aspirait à devenir l'épouse d'Asmodée. Enfin, le rédacteur en chef de la Revue Mensuelle, lassé de sa protégée réfractaire, ne voulait plus avoir affaire avec elle, bien qu'il la confiât avec regret aux prières des fidèles. Un mois après, M. Léo Taxil, dans le même périodique, annonça la conversion de M Vaughan et, moins d'un mois plus tard, à savoir en juillet 1895, elle commença la publication de ses Mémoires d'une ex-palladiste, qui continuent de paraître, de sorte que, mis à part la place manquant dans ce livre, mon rapport concernant cette dame sera inévitablement incomplet.

Ses mémoires ne sont malheureusement pas une performance littéraire ; et leur plan, si on peut l'appeler ainsi, n'est pas chronologique. Commençant par un récit de sa première rencontre avec Lucifer, le 8 avril 1889, au « Sanctum Regnum » de Charleston, elles font un bond de quelques années, au deuxième chapitre, pour passer à une analyse détaillée des sentiments qui l'ont

conduit à sa conversion et aux béatitudes qui suivirent, surtout à l'occasion de sa première communion. Ce n'est pas qu'au troisième chapitre que nous avons un récit de son éducation luciférienne ou, plus exactement, une introduction à celle-ci, car l'essentiel des cinq numéros consacrés à ce sujet ne nous a pas tant révélé sa personnalité que l'histoire d'un ancêtre du xvii siècle. Comme l'éditeur sollicite toujours des abonnements annuels en offrant une variété de primes selon des méthodes bien connues en Angleterre dans la littérature périodique, la conclusion de cet ouvrage viendra probablement satisfaire un jour les lecteurs intéressés.

Eu égard au récit du D Bataille et aux faits exposés dans le deuxième chapitre, il est évident que M Vaughan est un témoin de première importance pour savoir s'il existe une franc-maçonnerie derrière la franc-maçonnerie, qui, plus ou moins, dirige ou tente de diriger toute la fraternité, inconnue du gros de la troupe des initiés, même parmi les hauts grades ; quant à savoir si son siège est à Charleston, si son fondateur est bien Albert Pike, et pour savoir si sa doctrine est anti-chrétienne et son culte celui de Lucifer, étayé par des prestiges magiques, soucieux d'observances sacrilèges, pratiquant un satanisme déguisé ou bien évoluant dans cette direction. Comme nous l'avons déjà indiqué, concernant l'élément mythique et miraculeux — en un mot, la partie du récit du docteur Bataille qui outrage la raison et le bon sens — M Vaughan ne s'est pas risquée pour le moment à l'étayer, mais au regard des thèses énumérées plus haut, elle est tout simplement sortie du palladisme pour nous dire que tout cela est vrai et pour renforcer ce qui avait été dit auparavant en dévoilant sa vie privée.

C'est pourquoi j'ai le devoir et le désir de lui rendre pleinement justice, et dans ce but, je propose de résumer brièvement les points principaux de ses mémoires, dans la mesure de ce qui a été publié à ce jour. Je dois cependant préciser pour commencer qu'elle ne se présente pas devant nous avec l'accent d'incertitude qu'on attendrait de quelqu'un qui vient d'acquérir le langage de la foi chrétienne, et d'autant plus dans son dialecte romain. Elle le parle sans hésitation, comme si c'était sa langue maternelle. Si quelque chose a pu se réduire comme peau de chagrin à la manière de certaines confessions évangéliques en Angleterre, c'est bien le catholicisme ultramontain en France ; mais M Vaughan a acquis toute la terminologie de ce dernier, toute son amertume intellectuelle, toutes ses fatuités, pourrait-on dire, en l'espace de cinq minutes. Quand elle a épuisé ses mémoires à ce moment-là, ou a atteint, à la manière d'un romancier, un point crucial de son récit, elle interrompt brusquement, écrit « à suivre » entre parenthèses, et rend compte de la dernière image miraculeuse du moment, ou sert une diatribe contre les manifestations surnaturelles à la manière de la presse cléricale française. Pour faire court, M Vaughan a adopté corps et âme ces travers mêmes que les catholiques sensés désirent ardemment voir disparaître de leur respectable religion. Elle n'a probablement jamais entendu parler des fausses décrétales, mais si elle les connaissait elle défendrait leur authenticité ; elle n'a probablement jamais entendu parler des lettres authentiques ou falsifiées de saint Ignace, mais elle accepterait les falsifications de tout son être au moindre soupçon que cela plaît mieux à la hiérarchie, et elle ferait tout cela apparemment de bonne foi, sous l'autorité d'une fraction aveugle de l'Église, qui n'existe que pour garder ouvertes les blessures de cette dernière. Or, je soutiens qu'un volte-face est possible, en

particulier concernant des opinions religieuses, mais une habitude prononcée de pensée religieuse ne peut s'acquérir en un jour, de sorte que, dans l'histoire de la conversion de M Vaughan, il y a plus que ce que l'on peut discerner à la surface. Quant à expliquer ce qui nous échappe, je le laisse à l'appréciation de mes lecteurs, mais, personnellement, je garde mon opinion pour moi, par souci d'être juste avec une déposition inachevée.

Il existe une différence essentielle entre le docteur Bataille et M Vaughan. Le premier est un être humain ordinaire, et si nous pouvons nous fier aux nombreuses images qui le représentent dans son récit, il l'admet sans prétention. Nous avons également des portraits de M Vaughan, qui est énergique et agréable à regarder ; mais ce n'est pas la distinction essentielle. Le docteur Bataille, pauvre humain, est le descendant d'une lignée ordinaire dans les limites étroites de la chair et du sang. M Vaughan, au contraire — j'espère que mes lecteurs le supporteront avec moi — a appris dès l'enfance qu'elle était du « céleste sang » de la hiérarchie infernale, et à ses vagues propos, je ne parviens pas à déterminer si elle a vraiment rejeté la légende de son ascendance, ce qui est par ailleurs assez surprenant.

La position d'autorité et d'influence occupée par M Vaughan dans ce qu'elle appelle la haute maçonnerie s'explique, comme elle nous informe modestement, non pas par ses qualités personnelles, mais par un secret traditionnel concernant sa famille, qui n'est connu que par les Mages Élus. M Vaughan et son oncle paternel sont les derniers descendants de l'alchimiste Thomas Vaughan, qu'elle qualifie de Rose-Croix, et identifie à Eirenæus Philalethes, auteur de l'Introitus apertus ad occlusum regis palatium. Le 25 mars 1645, selon son histoire familiale, Thomas Vau-

ghan, qui avait obtenu de Cromwell le privilège de décapitant le « noble martyr » Laud, archevêque de Cantorbéry — le qualificatif de noble, à son avis, semble reposer sur sa possible relation secrète avec Rome — trempa une étoffe de lin dans son sang, brûla ladite étoffe en sacrifice à Satan, qui apparut en réponse à l'invocation, et il conclut un pacte avec lui, recevant la pierre philosophale et la garantie de vivre trente-trois ans de plus à partir de cette date, à la suite de quoi il serait transporté vivant dans l'éternel royaume de Lucifer, pour vivre dans un corps glorifié au milieu des pures flammes du ciel de feu.

Après ce pacte, il écrivit l'Introitus apertus, dont le manuscrit original, avec son interprétation autographe luciférienne dans les marges, est un précieux héritage de famille. Quelque deux ans plus tard, au cours de ses voyages, il atteignit la Nouvelle-Angleterre, où il séjourna pendant un mois parmi les Lenni-Lennaps, et là dans le désert, par une claire nuit d'été, alors que la lune brillait dans toute sa splendeur, il errait seul en méditant lorsque ledit luminaire, qui était dans sa phase croissante, descendit du ciel ; elle était en fait un divan arqué, très lumineux et merveilleux, portant une belle femme endormie. C'était le lit nuptial de Thomas Vaughan et son occupante était Vénus-Astarté, entourée d'une foule d'esprits enfantins portant des fleurs, qui montèrent commodément une tente et servirent également de délicieux repas pendant onze jours. Plusieurs particularités curieuses distinguaient ces noces hermétiques, dont Christian Rosencreutz n'aurait pas rêvé, de celles qu'on voit ordinairement chez les Lenni-Lennaps. D'abord, en tant que déesse succube, Astarté apportait avec elle une bague en or rouge sertie d'un diamant, qu'elle mit au doigt de son amant ; deuxièmement, la grossesse surnaturelle, qu'elle soit céleste ou autre, accomplit le mystère la pro-

création à une vitesse extraordinaire, car Astarté donna naissance à un enfant le onzième jour, sans assistance médicale, après quoi elle demanda le retour de l'anneau nuptial, puis elle disparut avec tente et farfadets, à cheval sur son divan en forme de croissant. Le fruit de leur union fut laissé dans les bras de Thomas, à qui on commanda de piétiner tous les sentiments d'affection paternelle et de confier l'enfant à la charge d'une tribu d'Indiens adorateurs du feu. Il ne semble pas avoir fait de procès pour le rétablissement des droits conjugaux, et a joyeusement cédé l'hybride à une famille de Lenni-Lennaps, avec son portrait en médaillon dessiné par un artiste du royaume du diable, afin que, selon la méthode courante chez les romanciers, la fille puisse reconnaître son père. Thomas Vaughan repartit en Europe, mettant le large océan entre lui et le lieu de son mariage, il n'a jamais rendu visite à sa fille qui, malgré son origine miraculeuse, ne semble pas s'être distinguée d'aucune manière, à ce stade de l'histoire du moins.

M Vaughan dit que tous les Mages Élus n'acceptent pas cette légende du sang royal, et elle admet ses propres doutes après sa conversion. Pour être tout à fait honnête, je préfère le récit de la naissance de Gargantua, mais cette histoire convenait à M Vaughan jusqu'à l'âge de trente ans, tout comme à son père et son grand-père avant elle, même si l'on suppose qu'elle a été « fabriquée par mon bisaïeul James, de Boston », comme l'avancent certains Mages Élus retenus par un reste de raison.

Les Mémoires d'une ex-palladiste n'ont pas pour l'instant poursuivi plus loin que l'ascension de Thomas Vaughan vers le paradis de Lucifer, mais en s'aidant du Palladium régénéré et libre et d'autres sources, on peut résumer les principaux événe-

ments de la jeunesse de M Vaughan. Nous apprenons qu'elle est la fille d'un protestant américain du Kentucky et d'une dame française, de la même confession. Elle est née à Paris et semble avoir suivi une partie de son éducation dans cette ville. Sa mère est morte dans le Kentucky alors que Diana avait quatorze ans, et j'en déduis qu'à la suite de cet événement, elle a dû vivre avec son père, qui possédait de grandes propriétés dans les environs de Louisville. Lors de la création du rite souverain du Palladisme par Albert Pike, Vaughan en devint membre et fut l'un des fondateurs du Triangle de Louisville Les Onze-Sept ; il présida à l'initiation de sa fille en tant qu'apprentie, selon le rite d'adoption, en 1883. Elle fut été élevée au grade de Compagnonne, puis à celui de Maîtresse. À l'âge de 20 ans, dit le D Bataille, elle franchit le seuil des Triangles, comme on appelle les loges palladiques.

Trois numéros du Palladium régénéré et libre ont été publiés, mais depuis la conversion de M Vaughan, ils ont été retirés de la circulation, sauf parmi les ecclésiastiques de l'Église romaine, et je n'ai pas pu en obtenir aucun exemplaire jusqu'à présent. Pour obtenir des extraits autobiographiques de cette revue, j'ai pu puiser dans des articles de la Revue mensuelle. Ils contiennent un récit de deux apparitions du démon Asmodée, accompagné de phénomènes de lévitation et d'une argumentation contre la théorie de l'hallucination. Ces premières expériences ont toutefois une importance mineure, et je n'ai pas besoin de rappeler à nouveau les incidents sensationnels qui ont accompagné son initiation en tant que Maîtresse Templière au Triangle Saint-Jacques à Paris ; mais il ressort de ses mémoires qu'Albert Pike n'est pas intervenu en vertu sa suprême autorité personnelle, et que l'épreuve sacrilège lui a été épargnée par la clémence de Lucifer lui-même, qu'on dit apparaître en personne au Sanctum Regnum

de Charleston, pour instruire les chefs, de sa volonté divine ou autres sujets, tous les vendredis. Le chef dogmatique suprême, qui s'était installé à Washington, usait du don du « transport instantané », quand il jugeait utile d'assister à la « tenue divine ».

Le 5 avril 1889, le Dieu-Bon réunit ses anciens et ses émérites pour une conversation amicale sur le « cas » de Diana Vaughan et finit par demander qu'on la lui présente trois jours plus tard. Selon la meilleure méthode décrite dans les grimoires, M Vaughan commença ses préparatifs par un triduum, prenant un repas quotidien de pain noir, de beignets de sang épicé, d'une salade d'herbes laiteuses, accompagnés de la boisson du vieux Rabelais. Les détails de la préparation ont peu d'intérêt dans la mesure où ils ne diffèrent guère des instructions des livres de magie populaire qui abondent dans la folle France. À l'heure indiquée, elle franchit les portes de fer du Sanctum Regnum. « N'ayez aucune crainte ! », dit Albert Pike. Elle s'avança « remplie d'une ardente allégresse » et fut accueillie par les onze grands chefs, qui se retirèrent, probablement pour prier ou prendre un rafraîchissement, peut-être pour tirer les ficelles. Diana Vaughan resta seule, en présence du Palladium, à savoir notre pauvre vieil ami Baphomet, que ses admirateurs persistent à représenter avec une tête de bouc, alors qu'il est l'archétype de l'âne.

Le Sanctum Regnum est décrit comme une salle triangulaire ; il n'y avait aucune torche, aucune lampe, aucun feu ; le sol et le plafond étaient logiquement sombres, mais un voile inexplicable de lumière phosphorescente étrange se diffusa sur les trois murs ; à l'examen, elle réalisa que cela venait d'innombrables particules de flammes verdâtres pas plus grosses qu'une tête d'épingle. Assise devant le Baphomet, M Vaughan apostropha

Lucifer d'un ton compatissant au sujet de la forme déplaisante dont ses fidèles le représentaient. Ce faisant, les petites flammes s'accrurent, tandis que le sol et le plafond s'enflammaient de la même incandescente fantomatique ; une grande chaleur sèche remplissait la vaste salle, et toujours grandissantes, les flammes couvraient son siège, ses vêtements, tout son corps. À ce stade, le tonnerre se mit inévitablement à gronder ; on entendit trois, puis un, puis deux coups de tonnerre, après quoi elle sentit qu'on soufflait sur son visage à cinq reprises, puis cinq esprits radieux apparurent, le premier acte se terminant de manière impressionnante par une salve d'artillerie finale.

Le malheureux Baphomet, consterné par tout ce dérangement, disparut complètement et, comme on ne lésine pas sur les moyens pour l'ensemble de ces tableaux coûteux, Lucifer se montra sur un trône de diamants. Mais que ces joyaux aient été puisés dans le trésor d'Averne ou bien soutirés aux francs-maçons du monde entier, les renseignements ne nous le disent pas. Ai-je besoin de dire que le premier réflexe de M Vaughan fut de tomber à ses pieds pour l'adorer ? Mais la sordide apparition, au lieu d'accepter l'hommage avec la grâce d'un auguste personnage, la retint d'un geste, comme dans les romans. Malgré les années qui ont passé, et sa conversion survenue entre temps, la description par M Vaughan de son ancien dieu inciterait les jeunes femmes sentimentales à pardonner sa nature maléfique à un être aussi « superbe » et d'une « mâle beauté ». Je m'abstiendrai de gâcher le tableau avec les détails minutieux qu'elle livre, ou par ses exclamations de fureur contre le magnifique gentleman qui la trompa. J'aimerais éviter de faire référence à la conversation qui suivit, mais je suis contraint, par amour de l'art véritable, d'affirmer que Lucifer s'est abaissé à la banalité. M. Renan nous dit que

depuis qu'il a quitté le séminaire de Saint-Sulpice, il n'a fait que décliner. La conclusion est évidente : il aurait dû retourner à Saint-Sulpice, malgré les splendeurs littéraires de la Vie de Jésus. Depuis son dernier affrontement avec l'archange Michel, le diable a perdu une part de son intellect et la teneur de sa causerie avec Diana rappelle du Robert Montgomery Bird, et même de plus médiocres. Dans les régions inexplorées des feuilletons bon marché, j'ai vu beaucoup de dialogues surnaturels de meilleure facture. Quant à la somme de ses observations, il va sans dire que Diana était une élue choisie parmi des milliers d'autres, et c'est ce qui me conforte à dire que les actions du diable en cette occasion furent plus insensées que toutes les autres, depuis sa décision d'affronter Dieu.

Au cours de cet entretien, les onze grands chefs étaient revenus en silence comme des conspirateurs, bien entendu au moment même où Lucifer nommait M Vaughan comme sa grande-prêtresse, à ce moment on vit un éclat de flamme et la demoiselle fut transportée par son dieu pour prendre part à un grand spectacle, divisé en deux actes. — I. Apparition d'Asmodée avec quatorze légions. Échange de regards affectueux entre ce personnage et Diana. Manifestation du signe de Baal-Zéboub, généralissime des armées de Lucifer, dessiné en traits de feu au milieu de l'espace. Spiritualisation de la bien-aimée d'Asmodée. Diana brûle du désir se jeter dans la mêlée. Grande bataille acharnée entre les génies de Lucifer et les génies d'Adonaï, appelés maléakhs, devant les portes de l'Éden. Le paradis terrestre pris d'assaut après de violents combats. Grand panorama du paradis. Dialogue explicatif entre Diana et son futur mari. Apparition d'un aigle géant et blanc comme neige sur lequel Diana doit être transportée en Oolis, « planète d'un monde solaire ignoré des profanes, sur la-

quelle Lucifer règne et seul est adoré. » II. M Vaughan ayant été transportée une autre fois sur cette planète mystique dans les bras de Lucifer lui-même, le récit du deuxième acte est reporté à une date ultérieure. Cependant, elle est finalement revenue saine et sauve au Sanctum Regnum de Charleston, sur le dos de l'aigle blanc.

Telle est la déclaration de M Vaughan et, une fois de plus, elle donne les raisons pour lesquelles elle n'aurait pas pu être hypnotisée ou hallucinée. Comme dans le cas du docteur Bataille, je propose de reporter l'examen critique jusqu'à ce que les autres témoins aient apporté leurs dépositions. Pour le moment, il suffit de reconnaître que, mis à part l'élément surnaturel qui admet une explication simple, si M Vaughan est un témoin crédible, alors l'existence du Palladium Nouveau Réformé doit être admise avec tout ce qu'elle implique.

IX

M. le Docteur Bataille est un vaillant chasseur devant l'Éternel, écumant les terres de la franc-maçonnerie et tout le pays d'Hiram ; grande est aussi la Diana des palladistes. Après leurs révélations et confessions monumentales, celles de tous les autres transfuges et pénitents sortis du mystère de l'iniquité sont « comme le clair de lune devant le soleil, et comme l'eau devant le vin ». Dans les deux précédents chapitres, mes lecteurs ont bu de l'alcool fort et doivent maintenant le diluer à la mode écossaise. L'intellectualité aqueuse et le flot tranquille des dépositions sans prétention de M. Jean Kostka seront bien adaptés pour tem-

pérer les exaltations excessives et rétablir l'ordre dans un univers bouleversé par les sorciers. Il nous montrera comment Lucifer est démasqué d'une manière courtoise et peu démonstrative par un ancien gnostique et initié du 33 degré. Il écrit, comme il nous le dit franchement, dans un esprit de réparation et de gratitude, après avoir ouvertement commercé avec les démons au cours de ses longues années d'impiété. « Bénies soient la main toute-puissante et la bonté toute bonne, qui m'ont retiré de l'abîme ! C'est pour leur rendre hommage, que j'écris ces lignes. C'est pour les glorifier, que je démasque l'ange déchu. » La délicatesse du motif et le sentiment chevaleresque seront appréciés même par la victime, et la gentillesse du traitement incitera Lucifer à pardonner à son insulteur, qui a déjà été gracié par M. Papus pour avoir trahi l'ordre des martinistes. Et pour rendre justice à un écrivain aimable, qui n'a guère les qualités nécessaires soit pour saper, soit pour faire avancer quelque cause que ce soit, on peut ajouter aimablement qu'il a considérablement exagéré son propre cas. Après un examen attentif de sa déclaration, qui est extrêmement naïve, je suis tenté de conclure qu'il n'a jamais approché l'abîme ; il est innocent en hauteur comme en profondeur, et loin d'avoir plongé dans le vide infernal, il a à peine pagayé dans la flaque d'eau du purgatoire. Ses expériences surnaturelles coupables sont en réalité de l'occultisme du dimanche des plus enfantins, et sa sorcellerie de salon pourrait être comparée de manière appropriée au tube de papier parlant de notre vieil ami John King ; il n'y a rien dedans quand la voix ne parle pas, et il n'y a rien dedans quand elle parle.

Depuis sa conversion, M. Jean Kostka a fait preuve d'une dévotion inoffensive envers Jeanne d'Arc, enthousiasme qui a son origine chez des occultistes, et il garde de pieux souvenirs de

saint Stanislas Kostka, je suis certain que tous mes lecteurs auront la complaisance de louer sa dévotion. Il écrit, en outre, « au déclin de l'âge mûr, au seuil de la vieillesse, en plein automne de ma vie », une manière affectée de dire qu'il à dépassé les soixante ans et il cache un « nom inutile » sous le patronyme de son saint préféré. Jean Kostka n'est pas Jean Kostka, mais ce n'est pas par volonté de tromper qu'il dissimule son identité ; c'est une sorte de pieux effacement de soi. J'espère que tout le monde croira ce qu'il dit et lui donnera tout le crédit de s'être « tourné vers l'Église outragée. » En matière de témoingnages, les déclarations sous pseudonyme sont toutefois discutables. J'identifie donc notre témoin comme étant Jules Doinel, qui s'occupait principalement de la restauration de la Gnose et de la création d'une « église gnostique » à Paris vers 1890, et n'est d'ailleurs pas inconnu en tant qu'orateur maçonnique, et dans le monde des belles-lettres. M. Papus, avec la générosité d'un mystique, ne peut que parler du pieux enthousiaste qui a trahi sa cause et scandalisé l'école qu'il représente ; il explique que Jules Doinel est un merveilleux poète, dépourvu d'une culture scientifique qui lui aurait permis d'expliquer de façon pacifique les phénomènes qui ont été gâchés sur lui par le monde invisible, de sorte qu'il ne lui restait que deux chemins possibles : le renoncement à la voie transcendentale, ou la folie. « Bénissons le ciel que le patriarche de la Gnose ait choisi le premier. » C'est peut-être montrer de la gratitude pour les petites miséricordes, car notre ami a sauvé sa raison, mais il est un meurtrier du bon sens. Pendant ce temps, la Gnose veuve illumine son fils déchu dans les quartiers secrets de Paris, Lyon, etc.

Tout le monde peut convenir avec M. Papus que Jean Kostka est un très élégant écrivain au style discret et peu profond, mais

qu'à une exception près, il a dû retenir la fleur de ses phénomènes dans l'ordre de l'esprit, car son livre est plein d'expériences sentimentales et vaines de jeune fille, tandis que, sur le sol léger et spongieux, il a maintenant posé les pavés pesants de sa nouvelle explication, et qu'il avance sur le chemin de la déraison.

Cela mis à part, Jean Kostka était évidemment familiarisé depuis de nombreuses années avec les centres et le fonctionnement de toutes les lumières croisées de la pensée ésotérique qui se croisent et s'entrelacent dans la nuit de la pensée commune française. Il a fréquenté les gnostiques, les martinistes, les albigeois modernes et les spirites ; il semble avoir été identifié à tous, et bien qu'il ne se reproche pas le péché capital de satanisme conscient, il a très bien connu le satanisme et, s'il n'a pas tout à fait rencontré le diable, il a connu beaucoup de ceux qui l'ont rencontré. À ce moment-là, il nous dit qu'on peut rendre visite à Lucifer « chez lui » dans un tabernacle terrestre situé dans une rue peu fréquentée, d'où le voyageur pensif pourrait entendre le « lointain bruissement du Paris nocturne » s'il n'était pas aussi déterminé à diaboliser. Or, il a découvert que Lucifer était « chez lui » partout. « Je vise Satan et ses dogmes. » Toutes ses facultés psychiques se sont concentrées dans un dispositif transcendantal à flairer la diablerie, et il avance tristement pour nous dire, dans une variation de l'énoncé de Fludd : Diabolus, in quam, diabolus ubique repertus est, et omnia diabolus et diabolus. « Qu'il suffise de dire que les démonologues n'ont rien inventé, ni rien exagéré. » Pour les spirites, Lucifer est John King et Allan Kardec ; pour les gnostiques, il s'agit de la Gnose, de Simon le Mage, d'Hélène Ennoia et de tout ce qui vient de la vallée du Nil au IV siècle ; pour les martinistes, il est le « philosophe

inconnu » ; pour les Albigeois, s'il y a des Albigeois parisiens, il est tout ce que les Albigeois invoquent, s'ils invoquent quoi que ce soit ; pour madame X., il est Mary Stuart ; pour ses propres adeptes, au son du « lointain bruissement », il est un « jeune homme blond aux yeux bleus », que je crois comprendre vêtu d'un dalmatique, et qui est curieusement redevable à l'auteur d'Aut Diabolus aut Nihil ; pour les théosophes, il est cette « illustre démoniaque », madame Blawatsky ; sa délicatesse innée le conduit à la permutation de Typhon V. ; et ensuite la franc-maçonnerie — il va sans dire que la petite corne de Lucifer a déplacé toutes les autres cornes dans tous ses grades et loges, et que la fraternité est son trône et son marchepied, et la ville du grand roi.

Si nous prenons Jean Kostka à part et lui demandons de nous dire confidentiellement et sur l'honneur ce qui a changé son point de vue, lui faisant découvrir le regard méchant de Baal-Zéboub là où il voyait jadis le sourire de l'Éos spirituelle, il se fait trappiste se met aussitôt en retraite avec M. Huysmans ; il n'y a aucune syllabe d'information dans tout son « beau volume » sur le cheminement intellectuel par lequel il est passé, et je suppose que sa conversion a pris la nature d'une « pénétration », pour parler sa propre langue ; ce n'était pas une opération intellectuelle, mais un volte-face soudain. Jean Kostka a changé de « pince-nez », et c'est tout le secret :

The reason why I cannot tell,
But now I hold it comes from hell.

Voici la preuve incontestable : il n'a rien qui ressemble à une accusation ; il dit voir Lucifer dans tout ce avec quoi il a coupé les ponts, par un procédé d'instillation très simple et civil. « Je le

sens », « je vise Lucifer ». Ainsi, l'Ordre des Chevaliers du Parfait Silence invite ses initiés à devenir les architectes de la ville sainte. Jean Kostka, armé de cette technique, dit : « lisez l'Enfer ». Les martinistes se préoccupent de la création d'Adam Kadmon, l'humanité idéale. Jean Kostka vous dit qu'ils ne se préoccupent de rien de tel, et que Satan est la seule personne qui peut vraiment nous révéler le secret, ce qui est curieux, car il nous informe immédiatement que l'exercice des trois vertus cardinales au profit de Lucifer est la somme de tout le mystère, et le vrai sous-entendu du martinisme. Les grades maçonniques d'Apprenti, de Compagnon, de Maître, en passant par le Chevalier Rose-Croix et le Kadosch, et ainsi de suite, sont exploités de la même manière par la moins subtile des méthodes, celle de tout inverser. Par exemple, le mot sacré du 33 degré du rite français, à savoir Souverain Grand Inspecteur général, est Deus meumque Jus. Cela signifie, dit Jean Kostka, que « Lucifer est Dieu unique et que le monde matériel, comme le monde spirituel, lui appartiennent de droit. » Si vous lui demandez quel est le procédé par lequel il obtient ce résultat, il répond : « je n'ai qu'une intuition d'ensemble, mais je vous assure que son sens extensif est immense », et il vous donne immédiatement un mot de passe, il vous invite à prendre chaque lettre individuellement et lui attribue exactement le mot qui, par une autre intuition, lui semble lui appartenir, lorsque vous verrez par vous-même. Ainsi, le terme kadosch Nekam, qui signifie vengeance, ayant été dûment décomposé, apparaîtra comme suit : N (ex) E (xterminatio) K (risti) A (dversarii) M (agni), à savoir : « Mort, extermination du Christ, le grand ennemi ». Le méchant et rusé Jean Kostka, pour outrager toute convenance orthographique et contre toute raison, écrit le nom du Libérateur avec un K, dissimulant ainsi le vrai sens, que je ré-

vèle pour la première fois : N (equaquam) E (ritis) K (ostka) A (rtium) M (agister), qui interprété à son tour, signifie qu'il n'y a jamais eu une invention aussi maladroite !

Or, il va sans dire qu'un écrivain utilisant ces méthodes ne doit pas être pris au sérieux, mais il vaut la peine d'apprécier la qualité des renseignements reçus avec acclamation par l'Église catholique en France dès qu'ils parviennent de l'ennemi. Lucifer démasqué figurait à l'origine dans les pages du journal La Vérité. Il fut immédiatement reproduit en espagnol par l'Union Catolica ; la presse cléricale fit donner de grandes canonnades en son honneur et son éminence le cardinal Parocchi bénit le livre ou son auteur, ou les deux, et pense qu'il produira une grande impression, et « contribuera, je n'en doute pas, à éclairer les esprits et à les ramener à Dieu ».

Jean Kostka, comme déjà indiqué, est un sentimentaliste spirituel ; il a opéré une transition rapide commune à de telles natures, de l'initié gnostique ésotériste au dévot catholique pieux, et il fera un excellent pèlerin de Lourdes. Comme il ne sera plus nécessaire de revenir à lui, il sera permis de justifier mes critiques par un récit de ses expériences personnelles. M. Papus parle de lui en tant que fondateur et patriarche de l'Église gnostique. De ce même patriarche et primat, Jean Kostka parle également comme d'une autre personne, récite les faits de sa conversion et espère qu'il fera un meilleur travail pour l'Église de Dieu qu'il ne l'a fait pour Lucifer. Savoir qui est le D Jekyll et le M. Hyde dans cette personnalité double n'a pas de conséquences sérieuses, car ils ont tous deux adopté une meilleure façon de penser et d'agir. Or, depuis sa démission de ces hautes fonctions, Jean Kostka a découvert que la pièce maîtresse de la méchanceté gnostique

consiste à nier le fait que les anges déchus sont damnés pour l'éternité. Sur ce point, il a réalisé l'exploit de montrer une touche d'animosité personnelle. Par exemple, dans son état de grâce actuel, il serait bien méchant de donner à l'enfer une chambre mortelle à l'usage des chiens errants. Eh bien, en 1890, si je comprends bien, Jean Kostka a été invité par le chef de l'Église gnostique, c'est-à-dire lui-même, dans une chapelle du palais d'une dame qui apparaît fréquemment dans ses pages sous le nom de madame X ; l'auteur se targue d'avoir caché ses vrais titres, mais il n'a pas caché son identité, et il n'y a aucun danger à mentionner le nom de lady Caithness. En fait, il était présent pour des affaires sérieuses, rien de moins qu'une séance de spiritisme. On avait fait venir un médium, la cérémonie avait commencé, les coups devenaient audibles, un être daignait communiquer et, enfin, il y eut un message, avec un nom prononcé. C'était celui de Luciabel, « que vous nommez Lucifer ». À ce jour, Jean Kostka ne semble avoir conscience d'un aspect idiot dans la variation de ce prénom démodé. Dans la révélation qui suivit, l'être, qui semblait d'un abord aimable malgré ses relations maléfiques, informa le cercle que, comme Jésus, il était engendré éternellement par Dieu, qu'il était exilé du plérome et qu'il était la Sophia-Achamoth de Valentin, l'Helène-Ennoïa de Simon le mage, la pensée de Dieu qui était devenue anathème et qui était maintenant à la recherche d'amour et de consolation, qui pourraient tous deux se concrétiser dans une église gnostique et seraient très acceptables. Il y a, pour ainsi dire, un élément commercial dans ces propositions, qui atténue le sentiment de pitié, ou bien, on pourrait être extrêmement désolé pour cet accord perdu de la pensée éternelle, en espérant charitablement que nous l'entendions encore au ciel.

Depuis sa conversion, le miracle sans prétention de cette séance a été un terrible problème pour Jean Kostka, en partie à cause de son eschatologie, mais encore plus parce que les spectateurs étaient conscients à la fin d'un souffle passant sur leurs visages, tandis que lui-même sentait la présence de lèvres contre les siennes. Pauvre Jean Kostka ! Ils étaient tous agenouillés, ce qui arrive parfois, même lors de séances de spiritisme, à des pieux parisiens, et il conclut qu'il a été embrassé par Hélène-Ennoïa, alias Lucifer, alias Luciabel, qui est également décrite sur cet acte d'accusation de théologie orthodoxe par d'autres titres plus contestables. Sa mémoire honteuse le fait s'exclamer avec ferveur : « Que Celui qui purifia les lèvres d'Isaïe avec un charbon ardent, daigne de purifier les miennes par le saint baiser de la pénitence et du pardon : in osculo sancto ! » Il y a là une touche de sublimité, et les baisers de Baal-Zéboub pourraient bien être plus démoralisants que ceux de Secundus. À l'époque, cependant, il a fondé l'église gnostique.

Nous nous familiarisons avec les fantômes de différentes manières, selon notre état psychique. Il y a le fantôme spontané et accidentel qui est rarement pris en flagrant délit ; il y a le fantôme matérialisé en pleine possession de ses moyens que nous prenons sur le fait de temps en temps, et nous préservons notre équilibre mental en nous accrochant à sa chaîne de montre et à ses sceaux ; ils peuvent être distingués comme le fantôme de toujours et le fantôme qui fait des séjours occasionnels en prison. En plus de ces deux spécimens génériques, il y a le fantôme qui lance, qu'on distingue du fantôme qui hurle, comme le disent nos amis français. Hurler, c'est lancer des cris inacceptables et déraisonnables, de préférence en pleine nuit et dans des endroits isolés. Ce fantôme est très recherché par les spécialistes. Il serait

fastidieux de nommer toutes les variétés, mais je peux garantir aux non-initiés que tous les spécimens connus ont été soigneusement catégorisés, à l'exception peut-être du fantôme odorant, c'est-à-dire celui qui se manifeste exclusivement à l'organe olfactif. C'est un genre excessivement négligeable, mais il est familier à Jean Kostka, un connaisseur des odeurs surnaturelles, doté d'un nez psychique entraîné. Il peut distinguer le parfum spirituel qui caractérise, disons, saint Stanislas de l'« agréable odeur » de Lucifer. Il est également un expert en physiologie, et donne une description ravissante de l'amollissement voluptueux qui s'étendait sur tous ses membres lorsqu'il eut reçu une note privée d'Isis au moyen de coups entendus lors de la réception d'un maître dans une loge bleue. À cette occasion, il nous dit qu'il eut l'inspiration de prononcer l'un de ses discours maçonniques les plus malfaisants et les plus dangereux. Cher M. Kostka ! La dynamite perdrait sa puissance destructrice entre ses mains inoffensives.

Àune autre fonction — mais c'était dans une loge rouge — il fut submergé par la présence de Lucifer, qui en fit son élu et lui commanda de se battre pour sa cause. Ce fut un « vif éclair d'intelligence » et il accepta, ainsi l'incompétence choisit son ministre, et Frater Diabolus se montra de nouveau un voyou à courte vue, son émissaire ne s'est-il pas converti et passé chez les organisateurs de pèlerinages ? Également, M Kostka à cette époque était si méchant qu'il fit un pacte, mais il réserva deux points, « la personne de Jésus-Christ et de celle de sa Mère. » La réserve de ces sacrements n'est pas particulière en son genre, mais, mon Dieu, comme Lucifer était désemparé d'être si manifestement dupé par un trente-troisième ! Ces deux points étaient cependant personnelles au voyant Kostka, et les loges, qu'elles

soient rouges ou bleues, semblent avoir été tout à fait inconscientes d'accueillir Dieu et les démons. M Kostka a, en fait, été distingué du commun des maçons par de nombreuses faveurs de Lucifer, et il a naturellement été ingrat, ce pourquoi j'admire M Kostka.

Dans les chapitres suivants, il détaille longuement une variété d'hallucinations qu'il a vécues au sujet d'Hélène-Ennoïa, et il a aussi eu des visions de Jansen, d'un faux François-Xavier, d'un faux Christ, etc., mais son expérience la plus importante était celle qu'il appelle la pénétration, qu'il vivait en général en automne, pendant les brumes et douceurs des nuits d'octobre. En ces occasions, il était conscient d'une curieuse extension de personnalité par laquelle il semblait entrer dans toute la nature, et toute la nature prenait voix et s'interprétait intelligiblement à lui. Après la musique venaient des communications verbales, puis l'apparition de formes, principalement de la mythologie classique. La plupart des gens auraient appelé cela un ravissement poétique passant dans la lucidité, mais notre ami affirme que c'est l'ennemi qui était derrière ces visions.

Telles ont été les expériences et les aventures de Jean Kostka dans le monde psychique, et elles sont exactement du même calibre que sa méthode critique. Je peux dire, en conclusion, qu'il fera sans doute mieux dans son prochain livre, car il en promet un autre, qui exposera de manière convaincante comment Lucifer a été vaincu par Jeanne d'Arc. En attendant, nous pouvons le quitter en reconnaissant sa bonne foi absolue et son extrême amabilité. Nous pouvons le féliciter pour sa conversion, et encore plus pour la lecture très agréable qu'il fournit ; il ne semble pas

avoir démasqué Lucifer, mais il nous a laissé entrer dans le secret du mieux qu'on peut.

Enfin, la conclusion à tirer des mémoires et des révélations de Jean Kostka est celle-ci : que ni à Paris ni ailleurs, ni dans la franc-maçonnerie ni dans d'autres associations secrètes, qu'il a eu toutes les occasions de juger, il n'est entré personnellement en contact avec un culte de Satan ou Lucifer ; qu'il choisisse de qualifier certaines opinions et pratiques mystiques de diaboliques, parce qu'elles sont condamnées par l'Église romaine, est une question qui est parfaitement indifférente et ne montre que la situation désespérée d'une accusation qui recourt aux expédients. Mais il est très significatif qu'un homme qui s'est mêlé aux mystiques de tous les grades pendant peut-être trente ans, qui s'est affilié à d'innombrables ordres, et dans son humeur actuelle serait heureux de tout dévoiler, n'a rien à nous dire du Palladium, même si il a habité à ses portes, et que les cercles qu'il fréquentait étaient à un jet de pierre de la prétendue mère-loge du Lotus de Paris.

Woman is the lesser man, and all thy passions, match'd with mine,
Are as moonlight unto sunlight, and as water unto wine

X

C'est au signor Domenico Margiotta que nous devons le récit le plus explicite du grand pacte conclu entre Mazzini et Albert Pike, qui a produit le Palladium Nouveau Réformé. Il ne tente pas de relier cette institution avec l'ordre précédent fondé en 1730 ;

pour lui, la possession du Baphomet des Templiers explique le nom qu'elle a reçu, quant à savoir comment cette idole a pu passer de ses premiers gardiens aux satanistes contemporains, il nous laisse dans la même incertitude que le D Bataille. Cette difficulté mise à part, le signor Margiotta est un témoin très important pour la question de Lucifer ; il est le plus récent, le plus illustre, et selon les critères maçonniques, le mieux décoré. Si j'ajoute qu'on doit le compter parmi les plus virulents, je ne pense pas que cela nuise à sa valeur. Autant que l'on sache, il est un homme d'une intégrité irréprochable, qui nous donne tout loisir de l'identifier, héraldiquement par ses armes et blasons, historiquement par une chronique sur sa famille, personnellement par des extraits du Dizionario Biografico, maçonniquement par une énumération complète de tous ses titres, y compris des photographies de ses diplômes les plus brillants et une correspondance imprimée avec les Grands Maîtres et d'autres potentats honorés de la grande fraternité. Il serait difficile, cependant, sur ce dernier point, de trouver beaucoup d'hommes plus honorés que lui, car avant sa démission, il était Secrétaire de la Loge Savonarola, de Florence ; Vénérable de la Loge Giordano Bruno, de Palmi ; Souverain Grand Inspecteur Général, 33 degré, du Rite Écossais Ancien et Accepté ; Prince Souverain de l'Ordre (33∴, 90∴, 95∴) du Rite de Memphis et de Misraïm ; Membre Effectif du Souverain Sanctuaire de l'Ordre Oriental de Memphis et de Misraïm, de Naples ; Inspecteur des Ateliers Misraïmites des Calabres et de la Sicile ; Membre d'Honneur du Grand Orient National d'Haïti ; Membre Actif du Suprême Conseil Fédéral de Naples ; Inspecteur Général de toutes les loges maçonniques des trois Calabres ; Grand Maître, ad vitam, de l'Ordre Maçonnique Oriental de Misraïm ou d'Égypte (90 degré) de Paris ; Commandeur de

l'Ordre des Chevaliers Défenseurs de la Maçonnerie Universelle ; Membre d'Honneur, ad vitam, du Suprême Conseil Général de la Fédération italienne, de Palerme ; Inspecteur Permanent et Souverain Délégué du Grand Directoire Central de Naples, pour l'Europe (haute-maçonnerie universelle) et, selon son dernier portrait, membre du Palladium Nouveau Réformé. Qu'un tel luminaire puisse se retirer du firmament de la fraternité sans entraîner avec lui le tiers des étoiles du ciel, et que de plus le Grand Maître de la maçonnerie italienne ait le cran de dire qu'il n'a jamais entendu parler de lui et qu'il n'a découvert qui il était qu'après enquête, sont des sujets d'étonnement pour les esprits simples.

Le professeur Margiotta est retourné à l'église son enfance à l'automne de 1894, la nouvelle de sa conversion aurait tellement bouleversé le siège de la franc-maçonnerie italienne à Rome, que les réjouissances annuelles du 20 septembre, pour célébrer le jour où Rome devint la capitale de l'Italie unie et où la Franc-Maçonnerie Universelle fut fondée en 1870, ont été suspendus précipitamment. Mes lecteurs ne tiendront pas cette déclaration pour très fiable, car il ne semble pas en réalité y avoir eu de sursaut de la part de l'ordre ; il y avait en effet plus de joie à Jérusalem que de lamentations dans les tentes de Cédron. Le signor Margiotta a reçu des félicitations flatteuses de la part de prélats éminents ; l'évêque de Grenoble l'appelle « mon cher ami » ; le patriarche de Jérusalem l'invite à prendre courage, car il rend de grands services à l'humanité, souffrant sous le fléau de la peste maçonnique ; l'évêque de Montauban exprime ses vives émotions et son entier dévouement ; l'archevêque d'Aix estime que ses révélations rendront des grands services à l'Église ; l'évêque de Limoges encense et bénit les livres de M. Margiotta ; l'évêque de

Mende fait de même, exprimant son enthousiasme par des superlatifs ; le cardinal-archevêque de Bordeaux applaudit l'intention et l'effort ; les évêques de Tarentaise, d'Oran, de Pamiers, d'Annecy chantent ses louanges à tour de rôle et sa Sainteté le pape lui-même envoie sa bénédiction apostolique avec le sceau de Pierre.

Pourquoi le Signor Margiotta a-t-il abandonné le palladisme et la franc-maçonnerie ? Ce n'est pas parce que ces institutions étaient dévouées au culte de Lucifer, car je ne pense pas qu'il en ait été scandalisé au moment où il l'a rejoint. Ce n'est pas parce que, dans le cas de l'ordre palladique, les rituels d'initiation impliquent le sacrilège et l'outrage public aux bonnes mœurs, car il n'appuie pas beaucoup sur cette accusation. Ce n'était pas, autant qu'on puisse le déceler, parce qu'il tremblait pour le salut de son âme ; il ne nous fournit pas un récit maladif et douteux des sentiments qui ont conduit à sa conversion ou des extases qui l'ont suivie ; il ne dit pas qu'il a reçu une grâce spéciale ou une révélation soudaine ; il a cessé de croire au Dieu-Bon Lucifer parce que cet être a laissé sa chère franc-maçonnerie passer sous la « direction suprême d'un personnage méprisable qui est le dernier des voyous ». En d'autres termes, le signor Domenico Margiotta a une forte aversion pour le signor Adriano Lemmi ; il souhaite sincèrement depuis longtemps que la franc-maçonnerie le « vomisse » de son sein, mais comme cela ne s'est pas produit, le signor Margiotta décida de se vomir lui-même. Or, quand un homme embrasse la religion, il est supposé pardonner à ses ennemis, faire le bien envers ceux qui le haïssent, éviter de propager des scandales, et quand il ne peut pas dire du bien, il devrait se taire ; mais ce n'est pas la faveur spéciale qui a été accordée

par la grâce à l'ancien trente-troisième qui est sorti de la franc-maçonnerie pour la dénoncer et la salir.

Les deux récits qui constituent cette dénonciation sont respectivement intitulés Souvenirs d'un trente-troisième : Adriano Lemmi, chef suprême des francs-maçons et Le Palladisme : Culte de Satan-Lucifer dans les triangles maçonniques. Ces deux livres contiennent un réquisitoire violent sur le Grand Maître italien, qui, s'il nous était adressé, ne nous convaincrait pas. Ses points principaux montrent que dans dans sa jeunesse, Lemmi se rendit coupable de détournement de fonds à Marseille, ce pour quoi il aurait été condamné en justice ; qu'il menait la vie d'un Guzman de Alfarache, suffisamment romanesque pour qu'on tolère une infraction qui aurait dû être effacée par sa punition, à supposer que les accusations de Margiotta soient vraies ; qu'il s'est par la suite trouvé à Constantinople, où il s'est mêlé aux Juifs, et il est accusé d'avoir commis un crime bien plus terrible : en fait, il serait devenu un prosélyte et aurait été circoncis. Plus loin, il est décrit comme un conspirateur politique, un agent et un ami de Mazzini, de Kossuth et des patriotes de la Révolution, avec lesquels il s'est rendu responsable d'innombrables méfaits qui le relient à l'apostolat de la dynamite. Nous pouvons passer rapidement sur ces questions et ne devons pas attendre plus longtemps pour savoir de quelle manière Adriano Lemmi aurait pu accumuler les richesses qu'il possède, ni quelles questions au sujet du monopole du tabac ont pu être soulevées ou écartées au Parlement italien. Tous ces points, y compris le signor Lemmi lui-même, sont aussi peu connus que peu importants en Angleterre, et ils sont totalement étrangers à notre sujet, sauf qu'ils exposent les méthodes de son accusateur, qui sont en réalité si inacceptables dans leur nature, qu'elles nous incitent à exonérer leur

cible. Le signor Margiotta, en tout cas, se met si clairement en tort, et se montre tellement virulent qu'on est certain de son animosité personnelle ; on est donc tenté d'accepter l'explication donnée par la victime, selon laquelle le scandale marseillais repose sur une confusion de personne, et son démenti clair qu'il n'a jamais subi le rite d'initiation juive. De plus, je crois représenter l'opinion des Anglais tolérants, quand je dis qu'insulter et maltraiter un homme pour avoir adopté une autre religion, même si elle paraît opposée à la nôtre, ou ridicule en elle-même, est une méthode polémique odieuse, et personnellement, je vois pas grande différence entre un prosélyte du judaïsme, un maçon renégat et un catholique en rupture de ban.

Le vrai secret de l'inimité de Margiotta contre Lemmi ne se trouve pas, je pense, dans les récits qui nous intéressent ; je veux dire qu'il existe une explication qui nous échappe mais qu'on doit cependant supposée vraie, si nous devons rendre compte raisonnablement d'une rancœur aussi extrême. Un homme honorable peut s'opposer à l'autorité d'un homme qu'il considère comme un voleur patenté, mais en général il ne le poursuit pas avec la violence de la haine personnelle. En 1888, le signor Margiotta fut candidat au Parlement italien. Il attribue son échec à l'hostilité de Lemmi, qui, poussé par des tendances gallophobes, aurait exercé son influence contre un ami de la nation française. Je pense que cela nous aide à comprendre l'animosité du franc-maçon converti et les efforts qu'il a déployés. À tous les autres égards, M Margiotta fait preuve de la plus grande franchise et fait de son mieux pour étayer ses déclarations par des preuves documentaires de grande qualité. Je répète donc que, bien que nous puissions regretter sa aigreur, il reste un témoin très important de l'existence de la Franc-Maçonnerie Universelle, du Palladium

Réformé, du transfert de la suprématie maçonnique à la mort d'Albert Pike au grand maître italien, et de la sécession qui a suivi. Il affirme également connaître personnellement M Diana Vaughan ; il vante ses innombrables vertus dans des pages éloquemment écrites ; il va même jusqu'à photographier l'enveloppe d'une lettre recommandée qu'il a postée à Palmi, en Calabre, pour cette dame à Londres. Il appuie indirectement l'histoire de Carbuccia par un long récit de ses relations personnelles avec Giambattista Pessina, descendant dans les détails les plus curieux ; il publie l'alphabet secret du Palladium, des exemples de litanies adressées au Dieu-Bon Lucifer et des hymnes à tendance équivoque attribués à Albert Pike. Enfin, il admet pleinement le caractère satanique de la parfaite initiation maçonnique et contribue dans un long chapitre à enrichir nos connaissances récentes sur le sujet des « Apparitions de Satan ».

Concernant la Franc-Maçonnerie Universelle, en annonçant sa démission et sa conversion à un officier de la Loge Giordano Bruno, de Palmi, le signor Margiotta lui révèle que lui et ses frères sont gouvernés, sans le savoir, par un rite suprême, et que lui-même, Vénérable de la Loge citée, en tant que véritable élu et parfait initié, faisait le lien entre la maçonnerie ordinaire de Palmi et ce pouvoir central et insoupçonné. À la même occasion, il adressa à M Vaughan une longue lettre dans laquelle il affirmait avoir toujours agi comme un honnête maçon, fidèle à son orthodoxie et ayant à cœur la cause de Charleston. Or, les circonstances qui ont provoqué ces déclarations et la bonne foi qui semble les caractériser sont un témoignage présomptif de leur véracité ; en l'absence de toute preuve, et uniquement sur des considérations a priori, il serait intolérable de suggérer que leur

auteur, tout en exposant son changement d'avis sur un sujet important, s'est rendu coupable de tromperie délibérée.

La centralisation de la Franc-Maçonnerie Universelle dans dans un ordre connu sous le nom de Palladium Nouveau et Réformé, avec Albert Pike à sa tête, est étayé par la citation d'un document daté du 12 septembre 1874 et constituant l'autorisation de Charleston à la création d'une fédération secrète de francs-maçons juifs, avec un centre à Hambourg, sous le titre de Souverain Conseil Patriarcal. Ce n'est pas le seul document émanant du « Directoire dogmatique » imprimé par Margiotta, mais les autres ne sont pas entièrement nouveaux. Certains d'entre eux ont déjà paru dans les mémoires du D Bataille. Les opinions luciférienne d'Albert Pike sont clairement exposées dans une lettre qu'il a adressée au signor Rapisardi, célèbre en Italie pour son poème Lucifer, dont le signor Margiotta affirme qu'il a été écrit à la suggestion du Grand Maître américain.

Mais peut-être que la preuve la plus éloquente n'est pas de nature documentaire ; le récit minutieux de la guerre menée par le signor Margiotta et d'autres maçons italiens, dans laquelle ils ont été aidés par M Vaughan, pour empêcher l'accession de Lemmi au souverain pontificat à la mort d'Albert Pike et au transfert du centre à Rome, semble porter à sa surface tout signe raisonnable qu'il ne peut s'agir d'un récit inventé. En effet, la première impression à la lecture de la déposition de ce témoin nous mène à conclure que nier les principales allégations n'est plus possible. Une analyse minutieuse révèle toutefois des raisons suffisantes pour motiver un jugement différent. En premier lieu, alors que le signor Margiotta affirme le pouvoir suprême du Palladium Réformé, les documents qu'il cite à son appui sont, pour la plupart, des

documents du rite écossais ancien et accepté, dont l'immense juridiction ne fait pas de doute. En second lieu, l'autorité d'Albert Pike, comme on le voit dans la plupart des documents, lui vient non pas du Palladium, mais de son poste de chef suprême du Conseil-Mère Suprême du rite écossais ancien et accepté. Ce que le Signor Margiotta appelle la Franc-Maçonnerie Universelle n'est pas du tout le Palladium, mais simplement le rite écossais ; un de ses diplômes, reproduit à la page 120 d'Adriano Lemmi en est la preuve incontestable ; et vu la diffusion universelle de ce rite, personne ne nierait cette appellation. Troisièmement, il ne faut pas se fier aux documents de M. Margiotta concernant le Palladium, car dans un cas, il est prouvé qu'il a été victime d'un faux grossier, et il a peut-être été trompé dans d'autres. Par conséquent, bien qu'il puisse être membre d'une société appelée Palladium Nouveau et Réformé, celle-ci peut ne pas posséder l'influence ou l'histoire qu'elle prétend avoir. Quatrièmement, je nie que les Grands Directoires Centraux dont j'ai donné des détails, tirés des écrits de Margiotta, dans mon deuxième chapitre, soient en aucun cas des directoires palladiques. Celui de Naples pour l'Europe aurait vingt-sept provinces triangulaires, dont l'une est Manchester, et M. John Yarker serait Grand Maître Provincial. Or, j'ai la déclaration écrite en main propre par M. Yarker selon laquelle il n'a jamais entendu parler du Palladium jusqu'à ce que le rapport le concernant soit venu de France. M. Yarker est membre du 33 degré du rite écossais ancien et accepté, il est également le Grand Maître de la seule obédience légitime du rite oriental suprême de Memphis et de Misraïm en Angleterre, en Écosse et en Irlande. De plus, dans la plupart des pays du monde où il existe des organisations maçonniques, il est soit Grand Maître Honoraire, soit Membre Honoraire aux 95 degré de Mem-

phis, 90 de Misraïm, et 33 du rite écossais, concernant ce dernier son titre lui est donné aussi bien par des organisations affiliées à Pike, que par ses adversaires. Il connaît parfaitement la prétention du Suprême Conseil de Charleston au pouvoir suprême sur la franc-maçonnerie, et qu'il s'agit d'une usurpation fondée sur un faux. Dans une lettre qu'il a eu l'occasion d'adresser il y a quelque temps à un prêtre catholique à ce sujet, il a écrit ceci : « Le regretté Albert Pike de Charleston, en tant que maçon compétent, était sans aucun doute un pape maçonnique, dont l'autorité était reconnu par les grands Suprêmes Conseils du monde, y compris les Suprêmes Grands Conseils d'Angleterre, d'Irlande et d'Écosse, dont le premier inclut le prince de Galles, Lord Lathom et d'autres pairs, qui étaient alliés à lui et véritablement soumis. Son introduction dans Amérique est né d'un schisme temporaire en France en 1762, lorsque Lacorne, un maquereau peu recommandable du prince de Clermont, délivra une patente à un Juif nommé Étienne Morin. Quelque temps après 1802, une prétendue constitution fut fabriquée et attribuée à Frédéric le Grand de Prusse. Cette constitution donne aux membres du 33 degré le pouvoir de se désigner eux-mêmes comme dirigeants de toute la franc-maçonnerie, et cette coutume est suivie… Le bon sentiment de la maçonnerie a été perpétuellement détruit dans tous les pays où le rite ancien et accepté existe, et il doit en être de même la nature même de ses revendications et de ses lois. » M. Yarker n'a aucun lien avec une direction dogmatique suprême sous une autre forme que cette hypothèse controversée mais parfaitement connue du Suprême Conseil de Charleston. Le terme « Direction dogmatique suprême » ne faisait pas partie du vocabulaire de Pike et la confiance dont jouissait l'Américain ne s'est jamais étendue à Lemmi, bien que celui-ci l'ait peut-être souhaité. Donc,

au lieu de cela, d'une franc-maçonnerie toute entière dirigée par une autorité centrale inconnue de la majorité des maçons, nous avons simplement une fausse affirmation qui n'a pas d'effet en dehors du rite écossais, et que tous les maçons peuvent constater s'ils prennent la peine de s'enquérir. Lorsque M. Margiotta a informé l'officier de la loge Giordano Bruno qu'il représentait secrètement une autorité centrale inconnue, c'est en ce sens qu'il faut le comprendre, c'est-à-dire qu'il représente les intérêts du Suprême Conseil de Charleston. Par conséquent, les révélations concernant la « Franc-Maçonnerie Universelle » sont une exagération fondée sur un fait, et l'ordre palladique, dont M. Margiotta nous dit qu'il est membre, n'est en tout cas pas ce qu'il prétend. Ces idées lui ont sans doute été imposées par le biais de faux documents, tout comme dans les cas Léo Taxil et M. Adolphe Ricoux. Les écrits attribués à Albert Pike, et cités par le signor Margiotta, comme dans d'autres cas, sont plagiés sur Éliphas Lévi, y compris le prétendu alphabet du Palladium. La « pièce de résistance » documentaire sur laquelle notre auteur s'appuie pour prouver l'existence d'une organisation maçonnique internationale est une « voûte de protestation », d'une prétendue Mère-Loge du Lotus d'Angleterre, temple secret d'Oxford Street, contre le transfert du Directoire Dogmatique de Charleston à Rome, le « Comité de Permanence de la Protestation » étant composé d'Alexander Graveson, délégué provincial de Philadelphie aux États-Unis, V. F. Palacios, délégué provincial de Mexico, et Diana Vaughan, déléguée provinciale de New-York et Brooklyn. Le signor Domenico Margiotta a été grossièrement mystifié par ce document. Ce qu'il publie comme un original écrit en anglais en garantie de sa bonne foi, à côté d'une traduction française, est un texte maladroit et ridicule dans le goût de l'English as she is

wrote, et le texte français est en fait l'original. Je vous livre quelques morceaux choisis : « To the Most Illustrious, Most Puissant, Most Lightened Brothers … composing, by right of Ancient and Members for life, the Most Serene Grand College of Emerited Masons. » Les passages en italique sont caractéristiques des tournures d'un Français pour rendre en anglais « Très Eclairés Frères, à titre d'Anciens et de membres à vie, » et « Maçons Émérites ». Autre exemple : « The protesters numbered six-and-twenty, including twenty-five sovereing delegates present at the deed, and one sovereign delegate, who could not stand by (ne peut être présent), but the substitute of which wisely and prudently abstained from the vote at the first turn (au premier scrutin) and threw a blank ticket at the second, expound (verbe qui se rapporte à « protesters ») the acts and situation thence disastrously resulting for our holy cause. »

Encore un autre : « The present protesting vault aims at the two ballots (vise les deux scrutins), and requests to be proceeded urgently to their annulment. » Ensuite : « The Charleston's Brothers … have not acted in such a manner as to forfeit the whole Masonry's esteem … The direction … has not discontinued to prove foresight … It was injust to transfer, » et ainsi de suite sur seize pages imprimées qui méritent certainement de figurer parmi les curiosités de la littérature. C'est le précieux document qui figure avec les signatures d'Alexander Graveson et de Diana Vaughan, après quoi je fais remarquer à mes lecteurs qu'on peut ignorer le signor Domenico Margiotta avec tous ses papiers, non pas comme se trompant lui-même, mais aussi comme particulièrement coupable de tromperie, comme il nous en a donné des exemples remarquables. Par exemple, il pense avoir eu le grand privilège de voir le prince des ténèbres à deux reprises. La pre-

mière apparition eut lieu en 1885 à Castelnuovo-Garfagnana, dans un magnifique vieux jardin clos de murs appartenant à un maçon de haut grade nommé Orestes Cecchi, un ami proche de Margiotta. C'était dans la matinée, et les deux francs-maçons fumaient à l'ombre d'arbres verts entourés de fleurs enchanteresses. Margiotta était un spirite et un disciple d'Allan Kardec ; Cecchi avait une tocade pour les Védas et l'occultisme oriental ; ils discutaient de la possibilité d'une transmigration ; l'un doutait, l'autre l'affirmait ; Cecchi, pour convaincre son compagnon, l'informa qu'il possédait un familier qui lui apparaissait invariablement sous la forme d'une chèvre, mais celui-ci avait dans les yeux une expression qui prouvait indubitablement qu'il était le Grand Architecte de l'Univers ! Pour qu'il n'y ait aucun doute sur ce fait, Cecchi appela son familier, qui apparut soudainement et caressa joyeusement son maître, à son ordre, le familier lécha la main du bouleversé signor Margiotta, qui éprouva une vive douleur et devint rouge. Cecchi réprimanda malicieusement l'apparition pour ne pas avoir pris une forme humaine, et laissa entendre qu'il convenait de le faire, mais l'animal acquiesça d'un air complice et se sauva sur le champ. Or, je dis à mes lecteurs que Cecchi trompait son ami, qu'un animal domestique était apparu à la demande de son propriétaire dans un jardin boisé, et que M. Margiotta plaisante en prétendant croire que c'était le diable.

La deuxième expérience eut lieu à Naples, sous le toit de Pessina, vers dix heures et demie du soir, après une réunion de loge du rite de Misraïm. Alors en cet instant, par souci de cordialité, le Grand Maître Impérial accommodant invoqua un démon pour prouver son existence à Margiotta, qui, malgré l'épisode de la chèvre, prétendait toujours être sceptique comme Thomas. Le prestige fut accompli à l'aide d'une bouteille de whisky, de la-

quelle, après certaines invocations et cérémonies magiques, une vapeur s'éleva mystérieusement et prit la forme d'une silhouette humaine, portant une couronne en or, avec une étoile brillante au milieu. Selon l'image qui accompagne ce récit délicieux, l'apparition avait des ailes de chauve-souris et une queue de bovin. C'était Beffabuc, le familier du magicien, qui le pria d'éclairer le sceptique, mais celui-ci, selon l'apparition, était protégé par une puissance supérieure et ne serait jamais persuadé de croire en lui. Le xignor Margiotta donne les noms de tous ceux qui étaient présents à l'invocation : douze maçons du 33 degré, sans parler des dignitaires misraïmites. Je pense cependant que l'épisode de la bouteille fendrait le rocher de Pierre, de plus, l'absence de M. Pessina vingt minutes avant la représentation a été suivie par une séance de ventriloquisme, et quelques accessoires de Pepper expliqueraient une larget part de ce prestige ; il existe une autre hypothèse, qui est la mienne et que je laisserai au discernement de mes lecteurs.

En tout état de cause, notre témoin ne serait même pas persona grata pour la Society for Psychical Research. Autant il est violent dans ses inimitiés, autant il est crédule en matière de miracles. Ses accusations contre Adriano Lemmi doivent être complètement disqualifiées, ses expériences thaumaturgiques sont des supercheries dérisoires ; son récit sur Albert Pike est en grande partie emprunté ; les pratiques magiques qu'il attribue à Pessina sont issues du Petit Albert et d'autres grimoires bien connus ; tout ce qui ressort de son récit, c'est que certains francs-maçons italiens, probablement athées en leur for intérieur, se disent partisans de Satan simplement pour amplifier leurs moqueries contre toutes les idées religieuses, tout à la manière de Voltaire dans certaines de ses lettres cyniques. C'est une forme de

plaisanterie typiquement continentale et une expérience artistique de blasphème, malheureusement prise au sérieux par les imprudents.

Il est inutile d'ajouter que l'histoire d'Aut Diabolus aut Nihil, acceptée littéralement par le docteur Bataille, passe pour parole d'évangile chez le signor Margiotta. Pour illustrer son talent de classificateur, il qualifie Adriano Lemmi de mormon, car après avoir divorcé, il contracta un autre mariage. En outre, le très fort témoignage que M. Margiotta donne en faveur du D Bataille, directement par l'éloge et indirectement par la citation, ainsi que par les liens forts qu'il entretenait avec Diana Vaughan, font que sa valeur en tant que témoin de Lucifer est très dépendance de la crédibilité de ces personnes, avec des conséquences qui vont bientôt apparaître. Enfin, sa crédibilité personnelle semble sérieusement en jeu lorsqu'il parle de « Provinces Triangulaires ». Seuls lui et ses proches peuvent expliquer ce que cela signifie ; elles n'ont jamais existé dans la franc-maçonnerie. M Yarker, qui, dit-il, est le Grand Maître d'une telle province, n'a jamais entendu cette expression. M R. S. Brown, Grand Secrétaire du Suprême Chapitre de Grande Royale-Arche d'Écosse, nie également connaître celle qui, selon le signor Margiotta, serait située à Édimbourg.

XI

Le dernier sur la liste de nos récents témoins qui ont contribué à la création de la question de Lucifer — non pas le dernier dans l'ordre chronologique mais le moins important pour notre propos

— est M. Abel Clarin de la Rive, auteur de La Femme et l'enfant dans la franc-maçonnerie universelle. Il remplit très justement la promesse qui est contenue dans son nom ; il ne prétend pas être sorti du torrent trouble du satanisme et de la franc-maçonnerie qui entraîne des multitudes dans l'abîme et emporte les temples et les trônes dans son cours furieux. Il s'est contenté, en personne sensée, de rester sur la rive et de regarder la fureur et le courant. Il ne nous dit nulle part dans son récit qu'il est lui-même franc-maçon ; il ne connaît pas personnellement Satan ; il ne s'est pas rendu coupable de magie, ni n'a assisté à une messe noire. Il appartient à une espèce de témoins totalement différente, et il a produit ce qui est en soi un livre authentique, qui ne prétend pas être plus qu'une compilation minutieuse de sources rares mais publiées, nous pouvons tous nous en remettre à l'érudition d'un Français qui a effectivement consacré à la collecte de ses matériaux l'espace quasi inouï de douze mois. Le résultat est correctement qualifié de « grand in octavo, 746 pages » et constitue en réalité une compilation surdimensionnée de la chronologie maçonnique, extrêmement déséquilibrée, mais indéniablement utile. Il couvre la période de 1730 à 1894 et a pour but de démontrer l'existence actuelle de « loges d'adoption », dans lesquels la galanterie française offrait autrefois un substitut peu coûteux à la franc-maçonnerie, et auquel les dames avaient le privilège de participer. Jean-Marie Ragon, l'un des écrivains maçonniques français les plus savants et les plus illustres, décrit ces loges androgynes ou loges de femmes comme « d'aimables institutions » inventées par un inconnu avant 1730, sous le nom d'« amusements mystérieux », qui semble les décrire exactement, et on ne peut qu'être étonné de l'extraordinaire gravité des personnes nerveuses et bien intentionnées qui leur attribuent

une si grande importance. Alors qu'elles sont à la marge de la franc-maçonnerie, des écrivains comme M. de la Rive persistent à les considérer comme son cœur et son centre, et c'est aussi dans de telles institutions que lui-même et d'autres personnes de son calibre s'attendent à découvrir le satanisme. Une religion célibataire soupçonne toujours le serpent dans le voisinage de la femme. Il découvre donc le satanisme en le lisant dans les passages qui lui conviennent et en tirant ses propres interprétations entre parenthèses lorsque le texte ne peut pas être manipulé autrement. Ainsi, il obtient des oracles partout et, pour piéger Satan, il trouve la parenthèse tout aussi utile que le cercle de la magie noire ; c'est une méthode de jongleur, mais parmi les antimaçons français, elle est tenue en haute estime. La question de la franc-maçonnerie féminine, en dehors de l'ordre palladique, est tout à fait en dehors de notre sujet ; son existence en Espagne est de notoriété publique, et je peux déclarer grâce l'expertise de M. Yarker, que dans certains pays dont un en Amérique du Sud, le rite de Memphis et Misraïm et le rite écossais ancien et accepté ont tous deux initié des femmes, et ce dernier jusqu'au 33 degré. Aucune loge d'adoption n'existe ou ne serait tolérée en Angleterre dans la juridiction de la Grande Loge, et s'il est possible de prouver que l'ordre palladique initie des femmes anglaises à des secrets maçonniques, cela est fait subrepticement et au mépris de nos constitutions maçonniques. En ce qui concerne le Grand Orient de France, qui est schismatique, tout ce qui peut être fait en secret ou imaginé publiquement sur ce point est sans importance ici, mais je dois ajouter que peu de crédit, et à juste titre, est accordé en Angleterre aux prétendues révélations qui viennent occasionnellement de Paris.

En ce qui concerne M. de la Rive, à part ce sujet, nous ne pouvons pas extraire de ses pages quoi que ce soit de frais ou d'éclairant sur le sujet de notre enquête. Malgré le tableau sensationnel qui figure sur la page de titre, où un Baphomet représenté en pied dirige une Maîtresse Templière en décolleté à travers les piliers Jakin et Boaz, il n'y a pas une seule page dans toute cette vaste compilation qui montre un lien quelconque entre le satanisme et la franc-maçonnerie, à part à la fin, lorsqu'un emprunt adroit est prélevé dans le bien plus vaste entrepôt du docteur Bataille. L'auteur nous dit assez clairement comment la maçonnerie adoptive est née, quels rites ont été institués, quels rituels sont publiés, ce qui est contenu dans ceux-ci, et tout est solide et instructif. Comme il a déjà été indiqué, ses faits sont des faits empruntés, mais ils proviennent de sources très diverses. On ne pouvait guère s'attendre à des recherches originales de la part d'un écrivain à qui les voies de la connaissance sont fermées par son manque d'initiation. Il conclut cependant que la maçonnerie d'adoption est satanique par intention et que même les orphelinats de la fraternité font partie d'un dessein profond et infâme de corrompre les enfants de l'humanité et de parfaire des prosélytes pour la perdition.

La parution de La Femme et l'enfant dans la franc-maçonnerie universelle a été saluée avec acclamation dans les colonnes de la Revue Mensuelle ; elle en a fait des critiques ennuyeuses, et quand ce n'était plus le moment pour les critiques, elle en faisait d'immenses citations ; comme dernier effort, elle fournit un index exhaustif de l'ensemble de l'œuvre — une action charitable et nécessaire, car les douze mois de travail de l'auteur s'étaient écoulés sans réaliser cet outil de référence utile. Et encore, quand l'occasion se presente, elle lui donne une forte publicité.

Les méthodes étranges des témoins précédents sont amplifiées par M. de la Rive. Comme le D Bataille, il nous dit que l'Ordre des Oddellows, bien que très distinct du palladisme, est « essentiellement luciférien », mais il ne dit pas pourquoi ni comment — exemple de sa méthode de démonstration. Il considère les Juifs avec une sainte haine comme principaux serviteurs de l'Anti-Christ et les caractérise comme « la nation dont Judas fut l'un des plus célèbres personnages » — exemple de recette pour produire de la haine à bon marché en grande quantité ; mais qu'en est-il de Jésus-Christ, que les hommes ont appelé le roi des Juifs ? Fi, M. de la Rive ! Il nous informe que M Alice Booth, fille du général Booth, fondateur de l'Armée du Salut, est l'une des palladistes les plus en vue d'Angleterre — exemple de calomnie absurde qui se réfute elle-même.

M. de la Rive doit donc, sur tous les points de sa déposition, être exclu de la liste des témoins. Personne ne nie l'existence de loges d'adoption dans quelques pays et dans des circonstances spéciales, et aucune personne sensée ne leur attribue une importance quelconque. La franc-maçonnerie en tant qu'institution n'est pas plus adaptée aux femmes que le cricket en tant que sport, mais elles ont parfois souhaité y jouer comme elles ont souhaité jouer au cricket ; l'occasion leur a été offerte, mais, à part un effet de mode, elle n'a mené à rien. Cela n'aurait d'ailleurs aucune importance pour notre enquête si l'on pouvait prouver que le véritable chef de la Grande Loge en Angleterre est la princesse de Galles et non son royal mari ; en ce qui concerne l'existence du culte du diable, M. de la Rive n'a rien de nouveau à nous dire, ni rien de première main. Je demande donc l'autorisation de le renvoyer, en espérant qu'il consacrera une autre année laborieuse à la réédition de rituels maçonniques, authentiques ou

non, au prix extrêmement modéré qu'il demande pour son premier volume ; les originaux sont rares et coûteux, et l'invention est une faculté plaisante. L'interprétation qu'il choisit de leur donner est une interprétation sans conséquence, et ne peut jamais avoir trompé quelqu'un qui vaut la peine d'être trompé.

XII

La critique la plus évidente à propos des mémoires intitulés Le Diable au xix siècle est le caractère absurde et impossible de ses récits surnaturels. Attribuer une véracité historique aux aventures du baron Münchhausen pourrait à peine sembler plus fantaisiste que d'accepter ce récit d'un témoin comme preuve de phénomènes transcendantaux. J'ai à peine besoin de préciser que je considère ce raisonnement comme si sensé et pertinent qu'il est presque inutile de le développer. Les aventures personnelles du docteur Bataille sont si évidemment fabuleuses en ce qui concerne leur élément surnaturel qu'il serait intolérable de les considérer autrement. Qu'un singe parle tamoul est au-delà des limites du possible ; il est également impossible qu'une femme fakir ou pythonisse, âgée de 152 ans, se laisse consumer tranquillement par le feu ; il est impossible que des ascètes aient pu survivre dans les conditions répugnantes régnant à l'intérieur du prétendu temple de Pondichéry ; il est impossible que quiconque ait pu survivre à l'épreuve que le D Bataille prétend avoir subie à Calcutta, l'avoir savourée et même prolongée ; il est impossible que des tables et orgues se trouvent suspendus au plafond à la fin d'une séance de spiritisme ; il est impossible que le serpent de Sophia Walder se soit allongé de la manière décrite. Quand je dis

que ces choses sont impossibles, je parle en tenant dûment compte des phénomènes surnaturels affirmés par d'autres, et c'est du point de vue transcendantal que je les juge. De véritables phénomènes surnaturels peuvent étendre les limites acceptées du probable, mais lorsque des phénomènes surnaturels présumés font violence à toute probabilité, c'est la preuve sans faille de l'hallucination ou du mensonge de la part de ceux qui en témoignent. Ces choses n'auraient pas pu se produire comme elles sont racontées, et le D Bataille exploite l'ignorance de cette catégorie de lecteurs attirés par les penny dreadful. Comme produits de l'imagination, ses prestiges sont grossiers et incultes ; en d'autres termes, ils appartiennent précisément à ce genre caractéristique des fictions à gros tirage, et lorsqu'il jure de son honnêteté, il n'obtient pas notre confiance, mais indique le peu de valeur qu'il accorde à cet enjeu.

En même temps, deux raisons m'empêchent d'insister davantage sur cette argumentation. En premier lieu, nous devons nous rappeler que les instructeurs religieux ont enseigné à ses lecteurs illettrés la croyance au pouvoir illimité du diable, et ils ont probablement trouvé dans la nature scandaleuse de ses récits une véritable incitation à les accepter. En second lieu, ma propre position de transcendantaliste me relie plus ou moins à la croyance aux phénomènes surnaturels, et distinguer les limites de la possibilité dans ces questions impliquerait une discussion technique qui n'est pas possible dans ce livre. Il est bien entendu, toutefois, que dans l'intérêt de la science transcendantale, je rejette l'élément miraculeux des mémoires du D Bataille.

Une autre critique, donnant également des résultats probants, repose sur l'invraisemblance flagrante de toute l'histoire en de-

hors de cet élément miraculeux. Par exemple, il est tout à fait improbable qu'il existe un lien établi entre des fakirs et des francs-maçons, ou entre des sociétés secrètes en Chine et une secte de luciférien à Charleston. Mais les partisans du D Bataille sont prêts à croire n'importe quoi au sujet de la franc-maçonnerie et à écarter la vraisemblance comme ils écarteraient l'impossibilité. Certains arguments sont inattaquables en raison de leur stupidité et je compte priver mon témoin de cet abri. Je ne ferai donc que constater que cette critique va au but. Pour la même raison, je ne ferai que me référer à une autre question qui suffit en elle-même à écarter ces mémoires du domaine de la réalité ; ils recèlent de ce genre de coïncidences qu'emploient fréquemment les mauvais romanciers pour créer des intrigues ou s'en échapper, et qui sont rejetées même par la fiction légitime, car elles ne sont pas fidèles à la vraie vie. À l'heure actuelle, la coïncidence est laissée à ses véritables détenteurs, la Society for Psychical Research et les fabricants de penny dreadful. Cependant, le D Bataille est déraisonnablement exigeant envers la coïncidence ; jamais, dans une situation délicate, elle ne lui fait défaut ; où qu'il aille, elle le fait arriver à point nommé pour assister à un événement ponctuel et rare, et le met immédiatement en communication avec la personne indispensable dont la présence était auparavant improbable. L'existence même de ses mémoires aurait été mise en péril si l'Anadyr avait atteint Point-de-Galle juste avant, et non pas juste après la catastrophe qui a transformé Carbuccia. Au début de sa mission contre la franc-maçonnerie, la coïncidence arrangea la dernière maladie de la pythonisse cingalaise par rapport à sa date d'arrivée ; elle amena John Campbell à Pondichéry et Phileas Walder à Calcutta ; à Singapour, elle organisa une initiation palladique au grade de Maîtresse-Templière à la date même de sa

visite éclair, alors qu'il faisait route vers Shanghai. Or, toutes ces coïncidences sont de la sorte qu'on trouve dans la fiction, mais qui manquent dans les combinaisons de la vie réelle, mais insister sur ce point ne désillusionnerait pas les tenants du D Bataille, qui diront qu'il était assisté par la Providence. Nous devons montrer qu'il les a trompés dans des affaires qui permettent une vérification, sur certains points purement factuels, qui peuvent être placés au-dessus de la controverse, et par lesquels la véracité de son récit peut être vérifiée. Je me limiterai pour cela à ce qu'il énonce d'emblée en sa qualité de témoin oculaire et à deux cas saillants qui peuvent être considérés comme représentant l'ensemble. Pour le reste, certains sont en cours d'investigation et donnent à ce stade des résultats tout aussi prometteurs ; l'emplacement d'autres épisodes a été choisi de manière à dérouter l'enquête ; et dans un ou deux cas, j'ai échoué à obtenir des résultats. Il est évidemment impossible de prouver qu'il n'existe pas de hutte indigène dans « une forêt inextricable et touffue » à une distance non indiquée de Point-de-Galle, ou que cette cabane ne possède pas une vaste chambre souterraine. Lorsque nous ne pouvons pas vérifier notre témoignage, nous devons considérer ce qu'il nous dit à la lumière des exemples dans lesquels il est possible de l'examiner précisément. Parmi les résultats négatifs, je citerai une enquête sur le décès présumé d'un certain George Shekleton dans une loge maçonnique à Calcutta. Sir John Lambert, K. C. S. I. E., le commissaire de police à cet endroit, a fait des enquêtes très courtoises à ma suggestion, d'abord auprès du coroner, mais les archives de l'année 1880 n'existent pas et par la suite, parmi les plus anciens policiers, mais aussi sans résultat. Je me suis adressé à M. Robert William Shekleton, Q. C., J. P., pour lui demander si un membre de sa famille était décédé à Cal-

cutta dans de curieuses circonstances vers 1880. Sa réponse est la suivante : « Je n'ai jamais entendu parler de la mort d'un George Shekleton à Calcutta. Mon frère aîné et mon frère cadet vivaient tous les deux à Calcutta et si quelqu'un du même nom y avait vécu, j'aurais dû en entendre parler. Mon frère cadet, Alexander Shekleton, est décédé à Madras, sur le chemin du retour, de la petite vérole, en même temps que son épouse et ses enfants ; mon frère aîné, Joseph, est toujours en vie. » On présume donc que l'histoire de Carbuccia sur l'étrange décès qui s'est produit en sa présence dans une loge maçonnique est sans fondement, mais j'estime que le résultat est négatif, car il est insuffisant. Je mets maintenant d'autres moyens en jeu, mais comme il ne s'agit pas d'un cas révélateur, ni d'un événement dont le D Bataille prétend avoir été témoin, il est inutile d'attendre.

Si le lecteur jette un coup d'œil sur les différentes sections du sixième chapitre, il trouvera que l'une des plus importantes est celle intitulée « Les sept temples et un sabbat au Shéol », où le D Bataille nous dit qu'il a été témoin d'opérations de magie noire inouïes faites par des maçons palladistes et des fakirs diabolisants. La localité était une plaine appelée Dappah, à deux heures de route de Calcutta. Les détails qui sont donnés concernent les édifices sur la montagne de granit, mais plus particulièrement concernant un charnier ouvert où les cadavres d'innombrables êtres humains, mélangés indifféremment avec ceux d'animaux et avec les ordures de la ville, sont laissés à pourrir à ciel ouvert, à proximité de la capitale coloniale anglaise et du siège du gouvernement, ne semblent pas particulièrement vraisemblables, même pour qui ne connaît pas l'Inde. Les faits sont les suivants : un lieu appelé Dhappamanpour et, par souci de brièveté, Dhappa existe

effectivement dans les environs de Calcutta et, à cet égard, les déchets de la ville sont en réalité transportés par une voie ferrée spéciale ; il n'y a pas de montagne de granit ni de temples, non plus que de charnier dans lequel sont jetés des corps humains ou même un lieu où les adeptes du Palladium pourraient célébrer un sabbat noir et former une chaîne magique avec des cadavres putrides, c'est un grand lac couvrant une superficie de trente miles carrés, et que les Anglo-Indiens apellent le lac Saltwater. En 1886, il était en cours d'assèchement, mais tout ce que le D Bataille nous dit est tout à fait faux, et il n'aurait jamais pu être témoin des événements qu'il décrit comme se déroulant en 1880. Le « récit d'un témoin » est en cette matière une histoire inventée.

Conséquence de ce faux évènement à Calcutta, le D Bataille prétend avoir été admis dans le cercle bienheureux du Palladium Nouveau et Réformé. Il était donc habilité à assister à l'initiation d'une Maîtresse-Templière peu après à Singapour. Son récit de cette initiation s'articule autour de deux ou trois points qui n'apparaissent pas dans le synopsis du sixième chapitre. L'un d'entre eux est l'existence d'un aréopage de Kadosch du rite écossais ancien et accepté. Mais au moins, à la période en question, cet aréopage n'existait pas et le rite écossais n'existait pas à Singapour. La seule institution maçonnique était une Grande Loge de District des anciens maçons libres et acceptés d'Angleterre dans l'archipel oriental, travaillant sous le mandat de la Grande Loge anglaise, tenant des communications semestrielles et des réunions spéciales lorsque le Grand Maître de district le jugeait nécessaire. Son brevet date du 3 mars 1878 et le Grand Maître de District à cette époque était l'Hon. William H. Macleod Read. Trois loges travaillaient sous sa juridiction, dont deux à Singapour et une à

Penang, et un chapitre de Royale-Arche était rattaché à l'une des deux premières. Il est inutile de dire que le diplôme de Misraïm de notre auteur ne lui aurait donné accès à aucune, et personne ici en Angleterre n'aurait le courage de prétendre qu'il aurait pu mieux s'en tirer grâce à son grade palladique. Il suffit toutefois d'indiquer qu'il n'y avait pas de loge du rite écossais ancien et accepté à Singapour au moment de sa visite. Mais la tromperie ne s'arrête pas là ; le D Bataille ne se contente pas de décrire ce qui s'est passé dans une loge qui n'existait pas, il donne des détails sur un discours prononcé par un certain M. Murray lors d'une réunion à laquelle il a assisté. Or, à la date en question, il n'y avait personne de ce genre dans la ville, dans ses environs, ou à Penang. Il existe heureusement chez nous une institution appelée British Museum, qui nous permet de vérifier des questions de ce type. En outre, lors de la description de la réunion palladique à la chapelle presbytérienne — il y avait une telle chapelle, soit dit en passant — il nous dit que le Grand Maître s'appelait Spencer et qu'il était un négociant de Singapour, mais là encore il n'y avait personne de ce nom dans la ville ou ses environs à l'époque, et c'est pourquoi tout son récit, dont le rituel repris chez Léo Taxil, est complètement démoli. J'estime que ces deux exemples sont suffisants pour indiquer le genre d'homme auquel nous avons affaire. Cela peut être un sujet d'étonnement pour mes lecteurs qu'un ouvrage, même trompeur, soit écrit avec une maladresse telle qu'il se trahisse tout de suite par des recherches faciles et rapides, mais il faut rappeler que les lecteurs français attirés par le D Bataille sont si ignorants de tout ce qui concerne les Anglais qu'aucun talent n'est nécessaire pour les duper ; il suffit d'insulter les Anglais. Nous avons déjà donné quelques exemples de la compétence de notre auteur dans ce domaine, mais ils ne

donnent aucune idée de ses vraies ressources en matière d'injure et de calomnie. Une citation directe sera pertinente pour notre propos : « Tandis que, partout, la femme et jeune fille sont, chaque fois que l'influence religieuse se fait sentir, l'expression la plus pure, la plus naïve de la création et l'idée divinement touchante que synthétise la Mère immaculée du Christ, la Vierge Marie, par contre, en Angleterre, et plus particulièrement encore dans les colonies anglaises, sous l'influence pernicieuse de l'hérésie protestante engendrée par des révoltes vraiment d'inspiration diabolique, la femme et la jeune fille sont en quelque sorte l'opprobre de l'humanité. L'exemple, d'ailleurs, part de très haut, on le sait. Le monde entier connaît ce que John Bull n'avoue pas, à savoir l'histoire intime de celle que les Indiens appellent « la vieille dame de Londres », tombée dans son jeune âge dans le vice et l'ivrognerie, Sa Majesté Wisky 1. » J'ai livré cette citation, parce qu'elle donne l'occasion de se passer de la politesse de mise dans une discussion entre gentlemen, mais qui ne sied pas à un gentleman administrant une correction méritée à un gredin dégoûtant et grossier. C'est un déchet sans nom qui se lance sur la franc-maçonnerie pour l'éclabousser. Couche-toi, chien impur, et retourne à tes abats, charognard ! Je pense que les commis de cuisine de la reine ne daigneraient pas te fouetter.

En mettant de côté ces calomnies scandaleuses et en revenant au sujet qui nous occupe, il est clair que lorsqu'un écrivain qui présente de nombreuses révélations surprenantes s'avère avoir inventé ses matériaux dans certains cas remarquables, il devient superflu de soumettre tout son témoignage à un tamisage laborieux, et il n'y a vraiment aucune excuse pour s'attarder beaucoup plus longtemps sur les mémoires du {{Dr} Bataille. Inutile de dire que mes recherches n'ont pas permis de découvrir un

temple démantelé comme celui décrit à Pondichéry, qui se trouverait sur un territoire anglais proche de la ville française. Il est également inutile de dire que l'histoire des grottes de Gibraltar est une imposture grossière et absurde, qui se trahit elle-même. La littérature parisienne des boulevards a ses propres méthodes et ses fournisseurs sont assez perspicaces pour savoir ce qui sera toléré et apprécié par leur clientèle ; la toxicologie surnaturelle et une industrie d'idoles produites par des criminels parlant Volapük peuvent leur être laissées.

Je passerai rapidement, car il n'est guère besoin d'insister sur la plaisante méthode de plagiat qui permet au D Bataille d'alléger son travail d'écriture. Il a fait mieux que tout autre parmi les témoins de Lucifer dans ses emprunts à Éliphas Lévi. À la page 32 de son premier volume, il y a un vol éhonté concernant la chimie de la magie noire, et il y en a un autre, un peu moins audacieux, page 67, concernant la description d'une idole baphométique. Il va sans dire que la Conjuration des Quatre est copiée, comme d'autres l'ont copiée, dans le Rituel de la Haute-Magie. Le vêtement du maître de cérémonie qui a officié dans le sanctuaire du Phénix, l'un des temples mythiques de Dhappa, vient de la même source. Ainsi, on peut dire de même d'une adjuration magique dans le récit du sabbat au Shéol. Enfin, une méthode de divination décrite plus loin (vol. I, p. 343-344) se trouve dans l'Histoire de la Magie de Paul Christian.

L'artiste qui a illustré les mémoires a agi de la même manière. Les deux figures baphométiques (vol. I, p. 9 et 89) sont des reproductions des planches de Lévi. La figure sabbatique (Ibid, p. 153) est une modification de celle de Christian. L'idée originale de l'ombre en forme de démon à la page 201 se trouve dans la

main sacerdotale de Lévi faisant le signe de l'ésotérisme. Les quatre figures de l'urne palladique page 313 sont plagiées de la même manière. L'illustration page 337, qui prétend être un symbole gnostique de la double divinité, est en réalité le frontispice du Dogme de la Haute Magie de Lévi. L'urne magique, page 409, est le fac-similé d'un objet similaire dans un autre dessin de Lévi ; et s'il vaut la peine de continuer, la matière nécessaire à une énumération plus poussée ne manque pas. Mais ces questions, après tout, sont d'un intérêt moindre, et pour compléter l'examen de ce témoin, je passe aux derniers points de ma critique.

Le D Bataille publie un prétendu tableau de la franc-maçonnerie des hauts grades, telle qu'elle existait le 1 mars 1891, et ce document, qui est semblable en de nombreux aspects à un autre, légèrement plus ancien, produit par M. Margiotta, qui aurait été écrit par Albert Pike lui-même ; il comprend une longue liste des personnes en correspondance avec le Directoire Dogmatique Suprême en tant qu'inspecteurs généraux « en mission permanente ». C'est un mélange bizarre qui comprend les Ordres des Druides, les Mopses, les Oddfellows et les Mormons Moabites de même que le rite écossais ancien et accepté, les rites de Memphis et Misraïm et les San-Ho-Hei. En tant que tel, c'est beaucoup exiger de la crédulité des lecteurs, en dehors des ruelles parisiennes. Mais j'ai décidé de faire des recherches parmi les noms anglais mentionnés. Par exemple, M R. W. Shekleton, dont j'ai déjà parlé, aurait été, à l'époque en question, en correspondance officielle avec le Directoire Dogmatique, représentant particulier en Irlande, et ayant attiré son attention sur ce point, il m'a fourni le démenti suivant : « La déclaration dans votre lettre, extraite du livre auquel vous faites référence, selon laquelle j'au-

rais été en correspondance directe, en 1891, avec le Directoire Dogmatique Suprême de Charleston est totalement fausse. Je n'ai même jamais entendu parler d'un organisme nommé Directoire Suprême ou de ce qu'on appelle le Palladium Nouveau et Réformé. La seule communication que j'ai eue avec le général Albert Pike (que je n'ai jamais vu) concernait une question de procédure maçonnique en Amérique. Autant que je sache, aucune des obédiences maçonniques d'Irlande ne connaît l'existence de l'un ou l'autre des ordres dont vous faites référence, et je peux presque en dire autant en ce qui concerne les maçons anglais et écossais. Ayant été pendant près de vingt-sept ans le chef effectif de l'ordre en Irlande, je peux parler avec autorité et vous êtes libre de donner en mon nom le démenti le plus catégorique des déclarations citées dans le livre. Autant que je sache, le général Pike n'a jamais été que le Souverain Commandeur Grand-Maître du Suprême Conseil de la Juridiction Sud des 33 d'Amérique. »

Concernant le cas de M. John Yarker, Grand Maître du rite de Memphis en Angleterre, j'ai déjà eu l'occasion de le mentionner et j'ai cité son démenti explicite de tout lien avec le Palladium Nouveau et Réformé, mais le D Bataille l'inclut dans sa merveilleuse énumération. Sur la question générale, M. Yarker observe : 1° que le rite écossais ou rite ancien et accepté n'a rien d'occulte, mais que les rites de Memphis et de Misraïm le sont occultes dans leur ensemble. 2° Cependant, dans ses conférences, Pike a utilisé des éléments de ces rites occultes. 3° Que Pike, en tant qu'homme très capable, gouvernait l'ensemble des Grands Suprêmes Conseils des 33 (anciens et acceptés), qui dépendaient presque tous de Charleston. 4° Que c'est la seule forme sous laquelle on peut dire qu'il y a eu un Directoire Dogmatique.

De même, M. William Officer d'Édimbourg, un initié du rite écossais, inspecteur général du Suprême Conseil du Grand-Orient français, et Membre honoraire de son Grand Collège des Rites, nie son lien présumé avec un Directoire central et n'a jamais entendu parler de rien de tel.

Je ne trouve pas pertinent de remplir des pages par la multiplication de ces dénégations, et il me suffit donc d'ajouter que j'en ai d'autres tout aussi explicites en ma possession. La conclusion évidente est que le prétendu tableau de la franc-maçonnerie des hauts grades est un faux document fondé sur certaines listes officielles du rite écossais ancien et accepté.

Enfin, le D Bataille a fait certaines déclarations qui permettent de présumer qu'il avait très peu, voire pas du tout, de relations actives avec le rite de Memphis. Qu'il ait peut-être acheté un diplôme à Pessina est assez probable ; ce que j'apprends du Grand Maître du Sanctuaire Souverain Napolitain, par le biais de sources non corrompues par celles des témoins de Lucifer, indique qu'il n'était pas insensible aux contreparties financières, mais Pessina n'était reconnu par aucune obédience maçonnique dans le monde. Au lieu donc, d'un diplôme faisant office de sésame, il aurait fermé toutes les portes à son détenteur, et cette affirmation est vraie non seulement pour la franc-maçonnerie ordinaire, mais aussi dans la grande majorité des loges de l'obédience de Misraïm. Le D Bataille n'aurait donc pas beaucoup d'occasions de participer à ce rite auquel il avait acheté l'accès et, de fait, il en est totalement ignorant. Par exemple, il semble représenter les rites de Memphis et de Misraïm comme bénéficiant d'une reconnaissance du rite écossais, ce dernier étant consciemment subordonné et inférieur, alors que la situation est la suivante. Mem-

phis reconnaît les 33 degrés du rite ancien et accepté comme ses premiers pas et leur ajoute 62 degrés, qui ne sont pas reconnus en retour. Misraïm comprend également les 33 degrés du rite écossais, mais selon un arrangement plus irrégulier, d'autres degrés étant intercalés entre eux. Le rite de Misraïm de Pessina a été réduit par lui de 90 degrés à 33 degrés, qui sont pratiquement équivalents à ceux du rite ancien et accepté, avec l'enseignement de Misraïm. Ainsi, il déclare également que le général Garibaldi était en 1860, et ce depuis plusieurs années, le Grand Maître et le Grand Hiérophante du rite de Memphis pour tous les pays du monde. Ceci est complètement faux, car, en fait, Garibaldi succéda à Jacques Étienne Marconis de Paris, devenant président d'une confédération de rites créée par M. John Yarker en 1881. Avant cette période, il était tout simplement un Grand Maître Honoraire de l'obédience de Pessina. Les articles de ce traité, avec une copie conforme de toutes les signatures qui y sont attachées, ainsi que les sceaux des Souverains Sanctuaires, sont sous mes yeux. Je puis dire en conclusion que le D Bataille prétendait également avoir rencontré M. Yarker, qui lui aurait dit qu'il avait personnellement aspiré à la succession de Garibaldi, à la mort de ce dernier, ce que M. Yarker qualifie de « concoction infâme ».

Je suis en possession de tout le matériel nécessaire pour illustrer de manière plus complète les merveilleuses inventions produites par ce témoin de Lucifer, mais la présentation faite ici est suffisante pour mon besoin.

XIII

La découverte de Léo Taxil et de M. Ricoux a un dernier témoin en la personne de M Diana Vaughan. Comme nous l'avons vu, elle est également rédactrice de mémoires et, en rendant compte de son récit, j'ai déjà indiqué en substance certaines critiques pertinentes. Nous devons évidemment en savoir plus sur cette dame et avoir l'occasion de vérifier les détails de sa vie antérieure avant de pouvoir accepter son affirmation selon laquelle elle a écrit après sa « conversion » et parle pour la première fois le langage d'un chrétienne et d'une catholique. L'élément surnaturel de ses mémoires ne mérite pas d'être discuté. Si elle méritait notre confiance, nous pourrions exonérer son honnêteté personnelle en supposant qu'elle fut trompée concernant l'apparition et hallucinée pendant la vision qui a suivi, mais je propose de soumettre à mes lecteurs suffisamment de preuves pour justifier qu'elle ne mérite pas qu'on lui accorde crédit, et, bien que par respect pour son sexe il soit souhaitable, dans la mesure du possible, de parler avec modération, je dois déclarer très fermement que les mobiles qui transparaissent dans ses mémoires ne sont guère préférables à bien des égards à ceux du témoin précédent.

Il conviendra toutefois de distinguer la partie du récit dont M Vaughan est personnellement responsable de celle qu'elle dit avoir extraite de son histoire familiale. Je dois faire la distinction entre elles, non pas que je sois disposé à admettre comme une conséquence légitime de sa déclaration qu'il existe une différence réelle ou que je considère incontestablement que M Vaughan donne des gages d'être en possession des documents qu'elle prétend avoir. Je ne fais que reconnaître la démarcation qu'elle peut être tenue de faire elle-même. Si à cet égard, il peut être démon-

tré que j'ai fait erreur dans la situation actuelle, je m'excuserai comme il sied à un homme de lettres, dont l'indignation raisonnable au milieu de beaucoup d'impostures l'aura induit en erreur. Mais il n'y a qu'un chemin possible ouvert à M Vaughan en la matière, c'est de produire les documents originaux sur lesquels elle a basé son récit, pour éclairer l'avis des enquêteurs anglais compétents, auquel cas, on pourra estimer que M Vaughan a établi, non la véracité de son histoire familiale, qui est difficile à retracer, mais au moins sa bonne foi en rapport avec cette histoire. Après cela, la partie pour laquelle elle est personnellement responsable, et à la laquelle on ne peut pas échapper, sera toujours suspecte de mensonge.

En plus de son histoire personnelle, les mémoires de M Vaughan contiennent : premièrement, une biographie mensongère du mystique anglais Thomas Vaughan et secondement, une histoire secrète de la fraternité rosicrucienne anglaise et de ses liens avec la franc-maçonnerie, qui est aussi une fraude impudente. Les deux constituent l'une des plus curieuses falsifications littéraires de toute la littérature hermétique ; et on sait bien que la littérature hermétique s'est enrichie de nombreux succès d'invention. Je traiterai de ces récits en supposant provisoirement que M Vaughan a elle-même été trompée à leur égard. Ils sont basés sur des papiers de famille qui seraient en possession du Directoire Dogmatique de Charleston. Les faits essentiels que l'on cherche à établir au moyen de ces documents ont déjà été mentionnés dans mon huitième chapitre, à savoir que M Vaughan est l'une des deux derniers descendants de l'alchimiste Thomas Vaughan ; qu'en 1645, ce personnage fit un pacte avec Satan, puis, sous le nom de Eirenæus Philalèthe, il aurait écrit l'ouvrage alchimique bien connu intitulé Introitus apertus ad occlusum regis palatium

(« Une entrée ouverte au palais fermé du roi ») et qu'il aurait consommé un mariage mystique avec Vénus-Astarté, dont la Maîtresse-Templière palladiste est le dernier développement. Pour les besoins de ce récit, la naissance de Thomas Vaughan est placée en 1612 et sa mort, ou plutôt sa translation, en 1678. À l'âge de vingt-quatre ans, c'est-à-dire, en 1636, il se rendit à Londres, et il se mit en relation avec le mystique Robert Fludd, par qui il fut initié à un grade inférieur de la fraternité rosicrucienne, et reçut une lettre d'introduction qu'il emporte à Stuttgart pour la présenter au Grand Maître, Johann Valentin Andreæ. En 1637, après être retourné à Londres, il était présent à la mort de Robert Fludd, qui eut lieu cette année-là. En 1638, il fit son premier voyage en Amérique, où il fut reçu avec hospitalité par un ministre protestant, nommé John Cotton, mais sa visite n'a pas été caractérisée par un événement remarquable. À cette époque, l'alchimiste est représenté par sa descendante comme un puritain imprégné de la doctrine secrète de Robert Fludd. En 1639, Vaughan retourna en Angleterre, mais fut immédiatement attiré au Danemark par la découverte d'une corne dorée ornée de figures mystérieuses, dont lui et ses collègues en alchimie supposaient qu'elle symbolisait la recherche de la pierre philosophale. À l'âge de vingt-huit ans, Vaughan fit de nouveaux progrès dans la fraternité rosicrucienne, étant promu au grade d'Adeptus minor par Amos Komenski, la même année où Elias Ashmole entra aussi dans l'ordre. Accompagné de Komenski, Vaughan se rendit à Hambourg, de là il poursuivit seul en Suède, puis à la Haye, où il initia Martin de Vriès. Un an plus tard, il visita l'Italie, et fit connaissance avec Bérigard de Pise. Ce fut un pèlerinage pieux qui témoigna son dévouement à Fausto Socin, car M Vaughan, sur l'autorité de ses documents, considère l'hérétique italien, non

seulement comme un sataniste conscient, mais comme le fondateur de la société des Rose-Croix, et l'initiateur de Johann Valentin Andreæ, qu'il a aussi gagné à Lucifer. À son retour, Thomas Vaughan passa un court laps de temps en France, où il conçut le projet d'organiser la franc-maçonnerie telle qu'elle existe à l'heure actuelle, et il lui apparut que les guildes du compagnonnage pourraient en être la matière première. Quand, cependant, il retourna en Angleterre, il conclut que les maçons honoraires ou acceptés, reçus par les guildes maçonniques d'Angleterre, étaient mieux adaptées à son but. Certains d'entre eux étaient déjà rosicruciens, il se mit au travail parmi eux. En 1644, il présida une assemblée rosicrucienne à laquelle Ashmole était présent. À ce moment-là Oliver Cromwell aurait été aussi un maçon accepté, et c'est par son intervention qu'un an plus tard Thomas Vaughan prit la place du bourreau lors de l'exécution de l'archevêque Laud, dans le but déjà décrit. C'est après son pacte avec Lucifer que l'alchimiste écrivit l'Introitus apertus. Son activité dans la cause rosicrucienne est alors devenue prodigieuse, et les disciples de Socin, apparemment tous impliqués dans le satanisme de leur maître, commencèrent à grossir les rangs des maçons acceptés. À ce moment-là aussi, il commença sa collaboration avec Ashmole pour la composition des grades d'Apprenti, de Compagnon, et de Maître, c'est-à-dire, pour l'institution de la franc-maçonnerie symbolique. En 1646, il visita de nouveau l'Amérique, et consomma son mariage mystique, comme cela est raconté dans le huitième chapitre. En 1648, il retourna en Angleterre, et un an plus tard, composa le grade de Maître, celui de Compagnon ayant été produit en son absence par Elias Ashmole, suivant les indications qu'il avait données. En 1650, il commença à faire paraître ses écrits rosicruciens et alchimiques, à savoir Anthroposophia

Theomagica et Anima Magica Abscondita, suivis de Lumen de Lumine et Aula Lucis en 1651. Le Grand Maître des rosicruciens Andreæ mourut en 1654, et fut remplacé par Thomas Vaughan, qui publia ensuite Euphrates, or the Waters of the East. En 1656, il aurait publié les œuvres complètes de Socin, une collection de deux volumes folio, intitulée Bibliotheca Fratrum Polonorum. Trois ans plus tard apparut Fraternity of R. C. et en 1664 le Medulla Alchymiæ. En 1667, il décida de publier l'Introïtus apertus, manuscrit qui lui fut renvoyé par l'éditeur Langius après l'impression, et ensuite annoté de la manière que j'ai déjà mentionnée. Au début de la même année, Vaughan convertit Helvetius, le célèbre médecin de la Haye, qui à son tour devint Grand Maître de la fraternité rosicrucienne. En 1668, il publia ses Experiments with Sophic Mercury et Tractatus tres, alors que dix ans plus tard, soit en 1678, l'année de sa translation infernale, il produisit son édition de Ripley revised et l'Enarratio Trium Gebri.

Du début à la fin, en général et en particulier, le récit que j'ai résumé ci-dessus est une imposture grossière et volontaire, aucun épithète ne serait trop sévère pour n'être pas mérité par la personne qui l'a concocté, parce qu'il fait outrage aux morts, et en particulier au plus grand des mystiques spirituels anglais, Thomas Vaughan, et au plus grand des mystiques physiques anglais, Eirenæus Philalethes. En effet, cette histoire mensongère confond deux personnes entièrement distinctes : Eugenius et Eirenæus Philalethes. Il est vrai que cette confusion a été faite fréquemment, et il est vrai aussi qu'au début de mes recherches sur l'histoire de la littérature hermétique, j'en ai été victime, ce pourquoi j'ai été fortement réprimandé par des gens plus savants que moi. Mais un jeune enquêteur sans assistance, imparfaitement équipé, a une excuse qui l'exonérera au moins d'une intention

malveillante. Il en est autrement d'une soi-disant histoire familiale. Lorsque des documents de ce genre reproduisent des énormités que seule l'ignorance peut excuser, et sur un sujet sur lequel deux avis ne sont plus possibles, il est certain que ces documents ne sont pas ce qu'ils prétendent ; en d'autres termes, ils ont été fabriqués, et la fabrication de documents historiques est essentiellement une œuvre de malveillance. En outre, lorsque de tels faux accusent de crimes inconnus des personnes depuis longtemps décédées, ils sont l'œuvre d'une malice diabolique, et c'est un jugement formulé avec modération sur la présente affaire. Thomas Vaughan, alias Eugenius Philalethes, est né en l'an 1621 à Newton, dans le Brecknockshire. La référence admise et parfaitement correcte sur ce fait est l'Athenæ Oxonienses d'Anthony Wood, mais il n'est pas la seule autorité, et s'il n'est pas assez valable pour M Vaughan, elle peut prendre à sa place les recherches exhaustives du révérend Alexander Balloch Grosart, dont l'édition des œuvres du « Siluriste » Henry Vaughan n'a probablement pas été lue par cette femme imprudente, qui n'en a sans doute pas entendu parler, de même qu'elle ignore la plupart des éléments essentiels des sujets qu'elle prétend traiter. L'autorité d'un savant sérieux comme le D Grosart sera probablement de plus grand poids que le récit grossier d'une écrivaine de mémoires de palladiste, qui n'a pas publié ses documents. À partir de cette date, il s'ensuit qu'en 1636 Thomas Vaughan était encore un écolier, et n'avait pas l'âge de commencer une carrière universitaire. Il ne pouvait pas, comme il est affirmé, avoir visité Fludd, l'illustre mystique du Kent, à Londres, et il n'aurait pas été mature pour l'initiation, en supposant que Fludd aurait pu la dispenser. De la même manière, Andreæ, en supposant qu'il était Grand Maître des rosicruciens, n'aurait pas accueilli un jeune de

quinze ans, en supposant qu'à l'époque, celui-ci était susceptible de voyager de Londres à Stuttgart, mais Andreæ lui aurait recommandé de retourner à ses manuels scolaires. Le premier voyage en Amérique et tous les incidents antérieurs du récit sont faux pour la même raison. Au lieu d'errer à travers le Danemark, à la Haye, en Suède, initiant et se faisant initier, il bûchait sur ses cours à Oxford ; à la place des pèlerinages pieux au sanctuaire de Socin, il se préparait à entrer dans les ordres au sein de l'Église anglaise, et le récit qui est faux concernant sa jeunesse est tout aussi faux sur le reste de sa vie. Après avoir reçu l'ordination, il retourna dans son village natal et prit le soin des âmes. Il n'a jamais été un puritain ; il n'a jamais été un ami de Cromwell ; il était un haut ecclésiastique et un royaliste, et il pâtit des accusations de ses ennemis politiques, prétendant qu'il portait les armes pour le roi. Il n'a jamais voyagé ; au contraire, il s'est marié, on ne sait pas vraiment à quelle date, mais sa tendre dévotion à sa femme est attestée au dos d'un de ses manuscrits alchimiques, conservé au British Museum, qui dément en outre, à chaque ligne et dans chaque mot, l'imposture luciférienne des documents américano-parisiens, par son aspiration religieuse passionnée et son amour ardent pour le Christ.

Quand Vaughan vint à Londres, il était un homme mal à l'aise avec l'anglais, en dépit de sa carrière à Oxford, parce que sa langue maternelle était le gallois, et quand il se met à écrire des livres, il s'excuse pour son style maladroit. Il souligne aussi sa jeunesse, ce qui se comprendrait à l'âge de vingt-huit ans, mais serait absurde pour un écrivain approchant la quarantaine. Ce point peut être vérifié par quiconque se réfère à mon édition de l'Anthroposophia Theomagica de Vaughan. Les œuvres de Thomas Vaughan, à part Anthroposophia Theomagica, sont Anima

Magica Abscondita, publié en 1650 ; Magia Adamica, de 1650 aussi, est apparemment oublié par les « documents authentiques » de M Vaughan, comme le sont également The Man-Mouse et The Second Wash, or the Moore scoured once More, un satire sur Henry More, écrite en réponse à ce platonicien, qui avait attaqué les ouvrages précédents. Ces dernières sont de l'année 1651, tout comme Lumen de Lumine et The Fame and Confession of the Fraternity R.C. parus en 1652, et non pas en 1659, comme l'« histoire familiale » l'affirme ; Aula Lucis, en 1652 (et non 1651) ; et Euphrates, en 1655. Ce qui est évident partout dans ces petits livres inestimables est la dévotion d'un vrai mystique à Jésus-Christ, et leur donner l'interprétation sordide d'un culte de Lucifer inventé en France, est aussi impossible qu'attribuer une intention chrétienne aux calomnies des documents de M Vaughan.

En 1665, dans la maison du pasteur d'Albury, une expérience chimique avec du mercure coûta sa vie à l'alchimiste gallois, et il fut enterré dans le cimetière de ce village de l'Oxfordshire.

Il est donc clair que les merveilleuses archives en possession de M Vaughan donnent une histoire factice d'Eugenius Philalethes, mais elles ne rendent pas justice à Eirenæus. Il est faux que ce mystérieux adepte, dont l'identité n'a jamais été divulguée, soit né en 1612 ; il est né dix ans plus tard.

La source des deux dates est l'Introitus apertus ad Occlusum Regis Palatium ; mais celle que M Vaughan soutient est basée sur une lecture corrompue d'une mauvaise version, et elle n'a évidemment jamais vu l'édition originale de Langius, qui est la meilleure des éditions en latin, bien qu'elle ait la présomption de la citer. Cette édition établit qu'il a écrit le traité en 1645, il est

alors dans sa vingt-troisième année, d'où il s'ensuit que la date de sa naissance était très probablement 1622 ; et l'histoire qui lui est attribuée par M Vaughan ne lui correspond pas ; elle met les vêtements d'un homme sur un garçon. En outre, il n'y a pas un élément dans ses déclarations concernant l'Introitus apertus qui n'est pas faux, directement et de manière prouvée. Il n'a pas été imprimé, comme elle l'indique, sous la supervision de l'auteur ; il n'a pas été imprimé à partir du manuscrit original, et ce manuscrit n'a pas été renvoyé à Philalethes après son passage par l'imprimerie. Il est honteux pour toute personne, homme ou femme, même si elle fait peu de cas de sa réputation, de violer si ouvertement les règles de l'honneur littéraire au point d'émettre des affirmations dogmatiques concernant une œuvre qu'elle n'a jamais vue. La préface ajoutée à cette édition par Langius réfute complètement les dires de M Vaughan. Voici un passage pertinent : « Quant à savoir vraiment qui ou quel genre de personne a écrit cet ouvrage plaisant et appréciable, je n'en sais pas plus que le dernier des ignorants, et de peur de lui être déplaisant, je ne juge pas utile d'enquêter à son sujet car lui-même dissimulerait son nom. » Un peu plus loin : « Cueillir les roses des buissons les plus épineux de la littérature, et faire l'élixir des philosophes par ses propres moyens, sans aucun tuteur, et à vingt-trois ans d'âge, cela n'a peut-être été donné à personne, ou seulement à quelques-uns jusqu'à présent. » Langius, en outre, déplore explicitement le fait qu'il n'a pas pu imprimer à partir d'un manuscrit original. Il a travaillé sur la base d'une traduction latine, l'œuvre d'une main inconnue, qui était venue en sa possession, comme il nous le dit, d'un homme érudit dans ce domaine. Le prétendu manuscrit autographe de M Vaughan, avec ses notes marginales méprisables, est évidemment une copie latine, quelle que soit son

histoire. L'original était en anglais, et quand Langius regrettait sa perte, « une transcription, probablement écrite à partir de la copie de l'auteur, ou très peu corrompue, » était en possession du libraire William Cooper, de Little Saint Bartholomews, près de Little Britain, dans la City de Londres, qui l'a publié en 1669, pour corriger les imperfections de l'édition d'Amsterdam. Cette transcription établit également que l'Introitus apertus a été écrit lorsque l'auteur était dans sa vingt-troisième année.

En fait, Philalethes ne semble pas avoir supervisé la publication d'aucun de ses écrits, et ici M Vaughan expose à nouveau son ignorance impardonnable concernant les œuvres dont elle traite. Pour prouver que son ancêtre présumé était vivant après la date communément admise de la mort de Thomas Vaughan, elle observe triomphalement qu'en 1668 il publia ses Experiments with Sophic Mercury et Tractatus tres. Mais ce dernier volume était une édition pirate, car dans sa préface à Ripley revived, l'auteur se plaint expressément que deux de ses trois traités lui avaient échappé, et il craignait qu'il ne soient imprimés, parce qu'ils étaient des œuvres imparfaites d'une période où il n'avait pas les connaissances solides qui ont permis d'écrire l'Introitus apertus; encore une fois, il fut si peu consulté sur la publication de Sophic Mercury que l'imprimeur en fait l'œuvre d'un philosophe américain, il a donc été faussement attribué à George Starkey.

Eirenæus Philalethes était sans aucun doute un grand voyageur et il a visité l'Amérique, mais rien ne permet de supposer qu'il soit jamais allé en Italie et c'est une fiction idiote d'affirmer que lui-même ou Thomas Vaughan ait édité les œuvres de Socin, et pour cela, même M Vaughan ne peut trouver meilleure garantie que le lieu de publication évasif qui figure sur la page de titre

de Bibliotheca Fratrum Polonorum, à savoir Eirenæopolis. De la même manière, elle lui attribue à tort la paternité de Medulla Alchemiæ, qui est l'œuvre d'Eirenæus Philoponos Philalethes, c'est à dire George Starkey.

Ces faits établissent pleinement la nature frauduleuse de l'histoire familiale de M Vaughan — quelle que soit la personne qui l'a conçue — et sachant que, là où il est possible de la vérifier, elle tombe en morceaux de tous côtés, nous n'avons aucune hésitation à rejeter les informations qu'elle fournit, dans les cas où il est impossible d'enquêter. Le lien de Fausto Socin avec la fraternité rosicrucienne, dont il serait le fondateur, en est un exemple ; il ne s'agit là que d'une reprise de l'imposture de l'abbé Lefranc dans son Voile levé pour les curieux et elle ne repose, comme l'original, sur aucun élément de preuve tangible. On peut citer d'autres exemples comme le titre d'empereur rosicrucien d'Andreæ et l'initiation de Robert Fludd. Encore une fois, la relation entre Philalethes et John Frederick Helvetius n'est fondée que sur des spéculations, et le rôle d'Ashmole dans l'institution de la maçonnerie symbolique n'a jamais été autre chose qu'une hypothèse, qui n'est pas très valable d'ailleurs. Je regrette d'ajouter que, sur la foi de faux documents, M Vaughan a donné du crédit à une rumeur selon laquelle le fondateur de l'Ashmolean Museum aurait empoisonné sa première femme. Elle mérite la réprobation la plus sévère pour ne pas avoir vérifié ses sources avant de rendre publique cette calomnie. En outre, dans la partie de ses écrits qui concerne ses antécédents familiaux, elle s'abaisse à fausser le sens des textes imprimés. Les adorateurs de Lucifer sont représentés comme appelant invariablement leur divinité le « Dieu-Bon » ou « notre Dieu » pour le distinguer du dieu des adonaïtes, ainsi elle remplace faussement les références faites

par Philalethes à la divinité dans l'Introitus apertus par ces équivalents luciférien, créant ainsi dans l'esprit de l'ignorant une impression qu'il ne parle pas du vrai dieu. Après cela, mes lecteurs ne seront guère surpris qu'une prétendue traduction d'un manuscrit de Gillermet de Beauregard, qui, selon elle, doit être conservé dans les archives du Conseil Patriarcal Souverain de Hambourg, est tout simplement plagié du texte Instruction sur la vérité sur l'histoire des frères de la Roze-Croix, de Gabriel Naudé, qui a ridiculisé et insulté cet ordre. Je conclus que, compte tenu des faits déjà exposés, il ne vaut pas la peine d'enquêter sur la valeur de l'épisode relatif à l'assassinat judiciaire de l'archevêque Laud et de faire valoir de manière détaillée qu'Oliver Cromwell aurait été la dernière personne en Anglettre impliquée dans une telle affaire, il était, à la période en question, très occupé à faire échec à son roi, qui était à Oxford dans ses quartiers d'hiver, et il n'avait ni le pouvoir ni l'occasion de se mêler des détails d'une exécution. En un mot, l'incident a autant de valeur que l'histoire abominable du pacte conclu ultérieurement avec Lucifer ou la duperie du mariage mystique.

L'enquête critique sur les prétendus documents de M Vaughan ayant abouti à ces résultats, il reste à voir dans quelle mesure les autres parties de son récit vont résister à l'analyse. Tant qu'elle limitait la partie la plus raisonnable de ses mémoires à des expériences personnelles dans la science de la conversion et au récit de ses ravissements eucharistiques, les amateurs de la lecture ardente de ce genre de sensations étaient les seuls à pouvoir se plaindre d'elle, si elle ne satisfaisait pas à leurs exigences. Aussi longtemps qu'elle fixait la scène de son histoire dans un endroit relativement éloigné, et parmi des hommes aujourd'hui décédés, elle était partiellement protégée de la réfutation, mais lors-

qu'elle situe ses révélations en Angleterre, elle marche sur un terrain dangereux et tombe dans la fosse. Elle a eu la témérité de se mêler de l'histoire moderne des sociétés rosicruciennes et s'est engagée à informer ses lecteurs de la manière dont elle a mis la main sur les rituels de l'ordre rosicrucien ravivé, et son récit est particulièrement faux. Elle connaît sans aucun doute les grades de l'ordre, mais elle aurait pu les obtenir de plus d'une source publiée, comme par exemple, la Cyclopædia of Freemasonry de Kenneth McKenzie ou mon propre ouvrage Real History of the Rosicrucians. Mais même si elle possède les rituels, elle ne les a pas suivis de la manière qu'elle décrit. Son récit est le suivant : « La Fraternité de la Rose-Croix comporte 9 degrés d'initiation : 1, Zelator ; 2, Theoricus ; 3, Practicus (M Vaughan écrit Praticus, ce qui serait l'erreur d'un Française qui ne lit pas le latin et non l'erreur d'un Anglaise ou d'une Américaine, ce qu'elle prétend être) ; 4, Philosophus ; 5, Adeptus Minor, selon les cahiers de Valentin Andreæ, ou Adeptus Junior, selon les cahiers de Nick Stone (ce sont ces cahiers de Nick Stone qui censément furent brûlés en 1720 par le grand-maître Théophile Désaguliers, mais qui ne l'ont été aucunement ; transmis, à des Frères de confiance, Anglais, après la mort de Désaguliers, ils ont passé de mains sûres en mains sûres, jusqu'à la reconstitution de la Rose-Croix ; car l'association reconstituée existe actuellement en Angleterre, en Écosse, aux États-Unis et au Canada, et les cahiers des grades, rédaction de Nick Stone, sont aujourd'hui en dépôt chez le docteur W. W. W., demeurant Camden (sic) Road, à Londres, Suprême Mage de la Rose-Croix pour l'Angleterre, CHEZ QUI JE LES AI RECOPIÉS) ; 6, Adeptus Major ; 7, Adeptus Exemptus ; 8, Magister Templi ; 9, Magus. "

Les méthodes littéraires de M Vaughan ne sont pas vraiment captivantes et l'énorme parenthèse est la sienne, mais les majuscules à la fin sont de moi. Le médecin anglais mentionné est bien connu des transcendantalistes et il est en réalité un maçon de haut grade ; il fait aussi partie de mes connaissances. Malgré des efforts de mémoire, il ne souvient pas d'avoir jamais rencontré une dénommée Diana Vaughan. Plus particulièrement, aucune personne de ce nom n'est venue chez lui, et encore moins pour copier des rituels qu'il pourrait avoir en sa possession. Il n'y a donc qu'un terme permettant de qualifier M Vaughan dans son récit, et si je me retiens de l'utiliser, c'est plus par grâce littéraire que par des considérations de galanterie, car lorsque des personnes du sexe féminin choisissent de se rendre odieuses par une imposture grossière, elles ne peuvent pas espérer échapper aux conséquences légitimes de la critique, pas plus que d'autres femmes délinquantes n'échapperont à la justice en plaidant leur sexe.

Le sujet de la franc-maçonnerie luciférienne a été abordé dans les colonnes de Light bien avant la parution de ce volume, et un certain nombre de transcendentalistes, dont l'un très éminent — M. Charles Carleton Massey — quelques francs-maçons de haut grade et moi-même, avons dénoncé les prétentions de la conjuration française. Dans la plupart des cas, et par plus d'une personne, des exemplaires de plusieurs numéros ont été envoyés à M Vaughan par l'intermédiaire de son éditeur. Si elle n'est pas, comme je l'ai dit dans ce journal, la Mrs Harris de la franc-maçonnerie, il ne fait aucun doute qu'elles lui sont parvenues, tout comme les cadeaux amicaux qu'elle évoque dans des recoins étranges de ses mémoires. C'est probablement en raison des révélations faites dans Light en lien avec d'autres qui auraient été

faites récemment au Canada que, dans le huitième numéro de ses mémoires, elle menace de s'attaquer avec quelque désespoir à ses critiques. J'ai ouï dire que le boomerang australien est une arme qui revient à son lanceur, de même, le sentiment de vengeance qui a poussé M Vaughan à une nouvelle rafale de révélations est revenu la frapper de manière accablante. « Je suis motivée et je le ferai », telle est sa position. « Je vais révéler les palladistes anglais tels qu'ils sont réellement et personnellement. » Et elle le fait à ses risques et périls comme suit :

« Le chef actuel des Luciférien anglais est M. le docteur William-Wynn Wescott, demeurant à Londres, Cambden-Road, n 396. Précédemment, je ne l'avais désigné que par ses initiales. C'est lui, le détenteur des diaboliques cahiers de Nick Stone ; c'est lui le Suprême Mage de la Rose-Croix Socinienne pour l'Angleterre. » Elle donne ensuite les noms des Senior Sub-Magi et des Junior Sub-Magi, des membres du grand conseil, des chefs de ce qu'elle appelle le Tiers-Ordre Luciférien et des Maîtres du Temple, autrement du Collège Métropolitain. Des détails similaires suivent concernant le Collège d'York, le Collège de Newcastle-on-Tyne et celui d'Édimbourg.

Or, le Dr Wynn Westcott est un maçon de haut grade, comme je l'ai dit, et occupe une position professionnelle d'influence et d'importance ; il est clair qu'une tentative gratuite de lui imputer des accusations d'un caractère odieux est une action extrêmement perverse et place la personne qui le fait en dehors de toute considération. Lorsque M Vaughan déclare que le D Westcott est un palladiste, un diaboliste, un adorateur de Lucifer, ou tout autre qualificatif qu'elle choisisse, je lui réponds qu'elle est coupable de diffamation flagrante, qui est à la fois un mensonge abo-

minable et cruel. Quand elle dit qu'elle a été reçue chez lui, je réponds qu'elle n'y a pas été reçue et que le D Westcott exigera probablement de ses visiteuses de meilleures références que celles fournies par les infâmes inventions des Mémoires d'une ex-palladiste. Lorsque M Vaughan affirme qu'elle a transcrit les rituels du D Westcott chez le D Westcott, je réponds que ce serait une fausse affirmation si la dame qui l'avait faite était une amie intime, et cela est d'autant plus faux quand c'est l'affirmation d'une parfaite étrangère. Lorsque M Vaughan déclare que le D Westcott est à la tête d'une société qui vénère Lucifer, je réponds qu'elle parle faussement d'une organisation qu'elle ne connaît absolument pas et quand une personne ignorante attribue ainsi le mal, elle ne le fait pas seulement par bêtise mais aussi avec une extrême malveillance. M Vaughan est désormais tout à fait indigne de l'honneur littéraire qui permet de parler dignement d'elle. Enfin, M Vaughan allègue que les nominations officielles faites par le D Westcott en tant que Suprême Mage de la société en question pour l'année 1896 ont été soumises à Adriano Lemmi et approuvées par lui. Cette allégation est totalement fausse. En général ou en particulier, le D Westcott n'est responsable ni envers Lemmi, ni envers aucun franc-maçon italien ; de plus, aucune communication personnelle ou écrite n'a jamais eu lieu entre eux, et à part comme ancien Grand Maître, le D Westcott n'a jamais entendu parler de la personne à laquelle il est censé obéir. Nous verrons que cette déclaration absurde est sans fondement et qu'il n'y a aucune raison d'attribuer la moindre crédibilité à ce qui a été avancé concernant la position suprême d'Adriano Lemmi, qui lui-même la dément. Lemmi, quel que soit son passé, a autant le droit à notre confiance que les accusateurs qui trahissent leur véritable caractère de cette manière peu enviable.

La société qui a ainsi été attaquée en la personne de son Suprême Mage est d'une nature singulièrement ordinaire, son histoire est très simple et elle ne revendique aucune importance maçonnique ou mystique. Elle ne possède ni ne prétend avoir aucun lien avec la fraternité rosicrucienne originelle. Elle ne prétend pas que les rituels qu'elle utilise sont anciens. Elle a été fondé par Robert Wentworth Little, décédé en 1878, et existe depuis un peu moins de quarante ans. Son seul lien avec la franc-maçonnerie est qu'elle n'initie que des maçons. Elle ne bénéficie ni n'attend de reconnaissance de la part de la Grande Loge d'Angleterre. Son objectif est littéraire et historique et elle a vu le jour principalement pour étudier l'histoire de la franc-maçonnerie et d'autres sociétés secrètes. Ses membres sont tenus de croire aux principes fondamentaux de la doctrine chrétienne. Le Metropolitan College a seulement quatre réunions et un banquet par an ; le nombre de frères inscrits au tableau des adhérents est de cinquante-quatre. Il attire des francs-maçons intéressés par l'histoire de leur pratique et n'a aucune autre sphère d'influence. Il publie occasionnellement des comptes rendus dont les dimensions sont conditionnées par un budget très modeste. Je mentionne ces détails simplement pour contrebalancer les exagérations. Certains collèges provinciaux ont un effectif plus important, mais ils ont exactement le même caractère. Ce n'est pas une société d'occultistes, bien que, comme d'innombrables autres associations, elle compte des occultistes parmi ses frères. Enfin, aucun culte religieux d'aucune sorte n'est pratiqué lors de ses réunions et aucune femme n'a jamais passé son seuil.

La Societas Rosicruciana in Anglia n'est rosicrucienne que par son nom, tout comme elle n'est maçonnique que par son nom et

ses membres ne sont pas les « ex-frères d'Angleterre » de M Vaughan.

Àtous les égards, il est certainement nécessaire que quelque chose d'efficace soit mis en œuvre pour lutter contre une langue calomnieuse et diffamatoire qui a l'audace de mettre les sentiments les plus sacrés de la religion au service d'un mensonge délibéré. Le D Westcott n'est pas le seul maçon anglais à avoir subi les diffamations injustes et grossières de cette plume malpropre. Une autre victime est M Robert S. Brown, Grand Secrétaire du Chapitre Suprême de la Grande Royale-Arche d'Écosse, également membre du rite ancien et accepté, et de presque tous les ordres maçonniques, y compris la Societas Rosicruciana in Anglia. M Vaughan a spécialement recommandé cet homme honorable à l'attention des catholiques d'Édimbourg, ville où il réside. Elle le décrit comme un dangereux sectaire, un véritable sorcier et le mauvais génie d'un de ses propres parents. Elle déclare en outre qu'il est un Mage Élu du Palladium, qu'il protège Sophia Walder lors de ses visites en Écosse et qu'il était un grand admirateur de Phileas Walder, et c'est par ce dernier qu'il s'est consacré au démon Anti-Christ. Dans chacune de ces déclarations, cette femme malveillante a menti grossièrement. J'ai communiqué avec M. Brown à ce sujet et j'ai avec moi ses démentis écrits, que je tiens à disposition de toute personne qui désire les voir. M Brown a déclaré : « Je ne suis pas un Mage Élu du Palladium. À ma connaissance, je n'ai jamais vu M Walder, ni M Vaughan, ni personne de ce nom, homme, femme ou enfant. Je n'ai jamais entendu parler de M Walder jusqu'à ce que je reçoive votre lettre et que je n'ai jamais connu l'existence de l'ordre palladique, s'il existe vraiment, avant de le voir mentionné dans des articles de Light et de Freemason's Chronicle (Londres)... À propos des dé-

clarations particulières de cet exemplaire des Mémoires, l'auteur a sans doute réussi à obtenir les informations concernant les positions officielles des personnes nommées, qui sont bien entendu faciles à obtenir ; les petits détails concernant certains d'entre nous indiqueraient la présence d'un informateur parmi nous ou à proximité. Les inventions et les déclarations les plus diffamatoires concernant la plupart d'entre nous sont cependant scandaleusement fausses et malfaisantes. Ma maison n'a jamais eu l'honneur (!!!) d'accueillir M Walder ou toute autre dame du même genre. Ce n'est pas un laboratoire de chimie et je n'y ai jamais pratiqué de « mystérieuses expériences », ni là, ni ailleurs. Je suis un humble membre de l'Église épiscopale d'Écosse et, j'espère, un disciple sincère du Seigneur… Je compte presque parmi mes amis tous les messieurs nommés dans cette vile proclamation, ils sont tous des hommes bons et vrais, et j'espère continuer à les côtoyer pendant de nombreuses années. Je nie avec la plus grande fermeté les viles calomnies jetées sur leurs personnes et sur la mienne, et vous avez tout mon appui pour faire de même dans la mesure où cela sert votre objectif. » Mes lecteurs conviendront que la déclaration claire et modérée de M R. S. Brown marque Diana Vaughan d'une honte indélébile aux yeux du monde civilisé.

Il y a une limite à ces réfutations, mais si M Vaughan manifestait le désir d'avoir d'autres preuves de la fausseté de ses déclarations, je m'engage à les lui fournir. J'ajouterai seulement ici en conclusion mon opinion personnelle selon laquelle M Vaughan n'a jamais vécu dans un pays anglophone, et encore moins qu'elle ait reçu, comme le prétendent certains de ses amis, une éducation américaine. La preuve en est qu'elle fait des erreurs françaises typiques sur des noms anglais. Ainsi, nous avons chaque

fois « Cambden » pour Camden, « Wescott » pour Westcott ; nous avons « baronnet » pour baronet, « Cantorbéry » pour Canterbury, « Kirkud-Bright » pour Kirkcudbright ; nous avons des combinaisons hybrides comme « Georges » Dickson, des impossibilités comme le « Tiers-Ordre Luciférien d'Honoris Causa » et de nombreux exemples similaires.

Voir Diana dévoilée était équivalent, en terminologie alchimique, à atteindre le magnum opus. L'auteur réputé de New Light of Alchemy témoigne que certaines personnes avaient, à son époque et à sa connaissance, acquis ce privilège suprême. Ce n'était pas le but de ma quête si, dans un autre sens, j'ai rendu public le même spectacle et rompu ainsi avec les traditions de la science secrète. Il aurait été préférable d'un certain point de vue de découvrir Lucifer derrière le masque de franc-maçonnerie plutôt que de trouver le complot contre celle-ci dans un autre Tableau des inconstances des démons dans lequel l'infidélité et la mécréance liées au vieux faux témoin abondent d'une manière dont Bodin et Wierus n'ont jamais rêvé, car il est déconcertant de penser qu'une grande église est si peu honorée par ses combattants et ses convertis.

Il me reste à dire, et je le fais avec une extrême réticence, que le témoignage du signor Domenico Margiotta, qui semble si fort en soi, ne peut être accepté, comme nous l'avons vu, qu'en lien avec la crédibilité de M Vaughan, et celle-ci est tombée complètement, nous ne pouvons faire autrement que de considérer cette partie de son témoignage concernant le palladisme comme le récit d'une personne qui a été très sérieusement induite en erreur. Et je pense qu'il nous a montré par ailleurs qu'il n'a pas fait une critique très avisée des documents qui lui étaient parvenus. Par

exemple, il n'aurait jamais dû imprimer sa liste de loges palladiques du Lotus — pour ce qui est de la Grande-Bretagne, il s'agit indéniablement d'une fausse liste. Prenons l'exemple d'Édimbourg. M Brown, qui a toutes les occasions de le savoir, me dit qu'il est absolument faux qu'il y ait à Édimbourg une loge-mère, ou toute loge de l'ordre palladique. « Il n'y a pas non plus de Province Triangulaire — quoi que cela signifie — telle qu'elle est décrite. Tout est absolument faux. »

XIV

Nous en avons fini avec les témoins de Lucifer, et je pense que l'éclairage d'une critique draconienne les a plongés dans un désarroi considérable. Nous approchons du terme de la présente enquête, mais avant de résumer et de présenter une conclusion générale basée sur des faits, il reste un point, laissé en suspens et destiné à un examen final, qui intéresse exclusivement les transcendentalistes déclarés, et qu'on doit traiter brièvement. J'ai déjà indiqué que des mystiques ici en Angleterre avaient parfois entendu parler de réapparitions sporadiques de la magie noire, et que de temps à autre, nous avons également vaguement entendu parler d'obscures assemblées de luciférien s. Tout récemment, un entretien avec l'occultiste français Papus, publié dans Light, mentionne une société consacrée au culte de Lucifer, l'étoile du matin, bien distincte de la franc-maçonnerie, assez peu importante et, depuis, naturellement disparue. Or, une grande proportion des mystiques ici en Angleterre sont des francs-maçons de haut grade, et si une société du Palladium avait même de loin approché les proportions alléguées, ils n'auraient pu l'ignorer. J'irai

plus loin en affirmant que nos associations transcendantales non maçonniques ont de nombreuses occasions de se mettre en rapport avec des organisations similaires et qu'il est absurde de supposer que plusieurs triangles palladiques puissent opérer dans ce pays sans que nous ne soyons au courant. Mais nous n'en avons rien su et nos seules informations concernant le palladisme sont parvenues de France. Nous n'acceptons pas ces informations ; nous savons que les personnes ici en Angleterre que de faux témoins français disent liées au Palladium ne le sont pas, et elles-mêmes le découvrent pour la première fois. Les déclarations à propos de M John Yarker sont absolument fausses ; concernant la grossière calomnie publiée par la « convertie » Diana Vaughan à propos du D Wynn Westcott, qui se trouve être un maçon de haut grade, elle n'osera jamais sortir de sa « retraite » et répéter cela sous la juridiction des îles britanniques, car elle sait bien qu'un jury britannique exigerait en dommages et intérêts beaucoup des dollars américains qu'elle dit avoir. Laissons cependant de côté pour le moment les erreurs et les faux qui compliquent la question de Lucifer, et abordons le palladisme sous un angle tout à fait différent. Je crois pouvoir parler avec une certaine autorité de tout ce qui concerne le mage français Éliphas Lévi. J'étudie depuis longtemps ses travaux et les aspects de la science occulte et de l'histoire de la magie qui en découlent ; en 1886, j'ai publié un résumé de ses écrits qui constituait la seule tentative de les présenter aux lecteurs anglais jusqu'à cette date, puis j'ai entrepris une traduction in extenso du Dogme et Rituel de la Haute-Magie, qui est entre les mains de l'imprimeur. Or, il n'a pas été avancé très clairement que la racine du diabolisme moderne et du culte maçonnique de Lucifer se trouve chez Éliphas Lévi, mais c'est la substance même de l'accusation. La plupart des témoins,

voire tous, s'accordent pour le représenter comme un sataniste atroce, un invocateur de Lucifer, un officiant de messes noires et un adepte des blasphèmes contre l'Eucharistie ; tous attribuent au Palladium ou à Pike des documents contenant des plagiats grossiers de Lévi ; certains d'entre eux, directement et sous leur propre responsabilité, citent des passages de ses œuvres, toujours avec une mauvaise foi flagrante. Enfin, ils sont d'accord pour le relier à la fondation du Palladium Nouveau Réformé par le biais de son prétendu disciple Phileas Walder ; et l'un d'eux va jusqu'à dire que le palladisme était le développement ou la restauration d'une société satanique dirigée par Éliphas Lévi, que le palladisme met en pratique son système théurgique, qu'apparemment, si j'ai bien compris l'hypothèse bâtarde de M de la Rive, Lévi aurait développé ce système à partir du rite palladique de 1730. Si nous acceptons pour le moment cette thèse sur l'origine de l'ordre réformé, il s'ensuivra que si les doctrines occultes d'Éliphas Lévi ont été sérieusement mal comprises ou grossièrement diffamées par les témoins, le rapport diabolique ou luciférien avec le palladisme n'est pas celui qu'on a décrit. Le palladisme est représenté comme : 1° extérieurement maçonnique, 2° réellement théurgique. 3° Il est manichéen dans sa doctrine. 4° Il considère Lucifer comme un principe éternel coexistant, mais en opposition, avec Adonaï. 5° Il soutient que la divinité bienfaisante est Lucifer, alors qu'Adonaï est malveillant. 6. Certaines fractions des palladistes, cependant, reconnaissent que Lucifer est identique à Satan et qu'il est le principe du mal. 7° Cette fraction adore le principe du mal en tant que tel. Or, dans chacun de ces domaines, le système palladique entre en conflit avec celui de Lévi.

Pour donner un aspect plausible à leur hypothèse, les témoins affirment que Lévi était un maçon de haut grade. Il n'était rien de tout cela ; il affirme le plus distinctement dans son Histoire de la magie, que pour toute connaissance qu'il possédait sur les mystères de la fraternité, il ne devait son initiation qu'à Dieu et à ses propres études. Deuxièmement, la pratique de la magie cérémonielle, qui est ce que les témoins comprennent par de la théurgie, est une pratique condamnée par Lévi, sauf comme une expérience isolée pour fortifier sa conviction intellectuelle quant à la véracité des théorèmes magiques. Il l'a entreprise à cette fin au printemps 1854, et étant satisfait de l'expérience, il ne l'a pas renouvelée. Troisièmement, la philosophie d'Éliphas Lévi est en contradiction directe avec la doctrine manichéenne ; elle ne peut s'expliquer par le dualisme, mais doit s'expliquer par son contraire, à savoir la triplicité dans l'unité. Il montre que « les disciples inintelligents de Zoroastre ont divisé le binaire sans le rapporter à l'unité, séparant ainsi les colonnes du temple, et voulant écarteler Dieu » (Dogme, p. 129, 2 édition). Est-ce une doctrine manichéenne ? Autre passage : « Si vous concevez l'absolu comme deux ; il faut immédiatement le concevoir comme trois pour retrouver le principe unitaire. » (ibid). Une fois de plus : « La divinité, une dans son essence, a deux conditions essentielles pour bases fondamentales de son être : la nécessité et la liberté. » (ibid, p. 127). Et encore une fois : « Si Dieu n'était qu'un, il ne serait jamais créateur ni père. S'il était deux, il y aurait antagonisme ou division dans l'infini, et ce serait le partage ou la mort de toute chose possible : il est donc trois pour créer de lui-même et à son image la multitude infinie des êtres et des nombres. Ainsi, il est réellement unique en lui-même et triple dans notre conception, ce qui nous fait le voir aussi triple en lui-

même et unique dans notre intelligence et dans notre amour. Ceci est un mystère pour le croyant et une nécessité logique pour l'initié des sciences absolues et réelles. » (ibid., p. 138). Et les témoins de Lucifer ont l'effronterie de représenter Lévi comme un dualiste ! Je ne vais pas remettre en cause leur compréhension en supposant qu'ils pourraient mal lire un principe si clair, ni dissimuler ma pleine conviction qu'ils ont agi avec une mauvaise foi délibérée. Quatrièmement, Éliphas Lévi considérait Lucifer comme une conception de la mythologie transcendantale, et le diable comme une fiction impossible, ou une conception inversée et blasphématoire de Dieu, — une divinité « à rebours ». Il décrit l'hérésie ophite qui a offert l'adoration au serpent et l'hérésie caïnite qui justifiait la révolte du premier ange et du premier meurtrier comme des erreurs comparables aux idoles monstrueuses du symbolisme anarchique de l'Inde (Rituel, p. 13 et 14). Est-ce du diabolisme ? Est-ce le culte de Lucifer ? Certes, Lévi ne croyait pas à l'existence personnelle du père du mensonge, et si c'est du satanisme de ne pas y croire, soyons contents de diaboliser avec Lévi tandis que les faux témoins illustrent les méthodes de leur père.

Il n'est pas nécessaire de multiplier les citations, mais en voici une autre : « L'auteur de ce livre est un chrétien comme vous. Sa foi est celle d'un catholique profondément et fermement convaincu : il ne vient pas donc nier les dogmes, il vient combattre l'impiété sous ses formes les plus dangereuses, celle de la fausse croyance et de la superstition… Ôtez-nous cette idole qui cache notre Sauveur. À bas le tyran du mensonge ! À bas le Dieu noir des manichéens ! À bas l'Arimane des anciens idolâtres ! Vive Dieu seul et son Verbe incarné, Jésus le Christ, le sauveur du monde, qui a vu Satan tomber du ciel ! » Allez vous-en, M. le

docteur Bataille ! À bas, Signor Margiotta ! Fi, le diable et Léo Taxil !

Nous voyons alors qu'Éliphas Lévi a été calomnieusement représenté et qu'il n'était pas un sataniste, il n'aurait pas pu fonder une société satanique, et aucun ordre manichéen n'aurait pu se développer à partir de ses doctrines. Par conséquent, si une société palladique existe à Charleston, soit elle ne doit rien à Lévi, soit son culte a été faussement décrit. En d'autres termes, de quelque point que nous approchions les témoins de Lucifer, ils sont sévèrement démasqués. Selon l'épigraphe du présent livre, le premier dans cette intrigue était Lucifer — cela va de soi, père du mensonge !

XV

Il nous reste maintenant à apprécier ce qu'il reste de l'existence de l'ordre palladique une fois que toutes les informations suspectes ont été retirées. Nous avons examiné successivement les dépositions de chacun des témoins de la découverte de Léo Taxil et de M. Adolphe Ricoux, et il est clairement apparu qu'elles étaient des plus insatisfaisantes. Je ne prétends pas porter un jugement précis sur Léo Taxil, car je ne suis pas en mesure de prouver que les rituels palladiques qui apparaissent dans Y a-t-il des femmes dans la franc-maçonnerie ? peuvent être considérés comme des inventions. Compte tenu de sa bonne foi personnelle, de nombreuses questions évidentes subsistent, notamment le lien entre les palladistes et la franc-maçonnerie. En ce qui concerne le soi-disant triangle de Paris, auprès duquel l'informa-

tion a été obtenue, en ce qui concerne le rituel lui-même, il n'y a évidemment aucun lien de ce type, à l'exception de la règle grotesque et arbitraire selon laquelle l'initiation est donnée exclusivement aux personnes possédant des degrés maçonniques. Il est évident qu'une telle institution n'est pas maçonnique, même si elle possède certains secrets de la franc-maçonnerie. Comme nous l'avons vu, la Societas Rosicruciana in Anglia est précisément fondée sur la même règle, mais elle n'a pas de position officielle dans la franc-maçonnerie. Si un groupe de prêtres catholiques complotait pour former une société dédiée à la magie noire et la célébration de messes sataniques, cela ne prouverait pas que l'Église se livre au diable. Aucune institution ni société n'est responsable des actes non autorisés de ses membres. En même temps, si on avance dans une critique agressive que l'invention de rituels est facile et que les antécédents littéraires de Léo Taxil n'amènent pas les personnes prudentes à placer une confiance aveugle dans ses déclarations non vérifiées, je dois admettre que j'aurais beaucoup de difficultés à contester une telle position.

M Meurin, le témoin suivant, mérite, par sa position et sa compétence, notre très sincère respect ; comparativement au sentimentalisme sénile de Jean Kostka, à la violence de M. Margiotta et au pot-pourri de M. de la Rive, on respire à pleine poitrine dans les hauteurs de l'érudition ecclésiastique, artificielles à la mesure de leur éminence ; l'art sacerdotal ne se préoccupe pas d'histoires absurdes, de sorte qu'il ne vient pas chasser sur les terres de Bataille ; comme il n'a jamais eu besoin de se convertir, il se dispense des ardeurs et des langueurs hystériques de Diana Vaughan. Mais l'interprétation de la franc-maçonnerie par l'archevêque est basée sur une interprétation de la littérature kabbalistique qui ne peut être acceptée par aucune personne bien in-

formée, et qu'il n'aurait même pas tentée s'il avait eu des connaissances de première main sur le sujet. En ce qui concerne la maçonnerie palladique, il ne peut nous dire que ce qu'il a appris de Ricoux.

Il est convenu de tous points de vue que nous pouvons ignorer le D Bataille. Il ne divulgue pas le nom et la nation qu'il a adoptés au cours de sa carrière maçonnique et, par conséquent, les personnes qu'il déclare avoir rencontrées ne sont pas, à une exception près, en mesure de le contredire, donc elles ne peuvent pas l'identifier. L'identité de cette exception n'est pas spécifiée, mais peut être devinée sans avoir beaucoup de compétences en divination, et je dois laisser ce point de côté, non pas parce que je ne suis pas enclin à parler clairement et à risquer ainsi de me tromper, mais parce que le D Bataille nous informe que cette dernière personne est en son pouvoir et qu'il pourrait la mener en prison. Enfin, il n'est pas en mesure d'exposer ses diplômes palladiques, réclamés par les autorités de tutelle lorsqu'il est devenu suspect à leurs yeux, et qui ne lui ont pas été restitués. Alors que nous ne pouvons donc pas vérifier ses affirmations en ce qui concerne le plus notre enquête, nous voyons que sur tous les points où il est possible de contrôler ses dires, il s'est complètement effondré ; l'élément miraculeux de son récit dépasse la crédulité, et ses déclarations sur une multitude de faits ordinaires ne sont guère crédibles. Lorsque nous établissons un lien entre ces points et le mode de publication qu'il a jugé bon d'adopter, et que nous considérons la motivation qui s'attache généralement à ce genre, nous n'avons pas d'autre choix que de le placer totalement en dehors de toute considération. Son livre n'a évidemment de valeur que pour clore la question. Il a peut-être visité Charleston ; il a peut-être fait connaissance avec Albert Pike, Gallatin Mackey,

Phileas Walder et sa fille Sophia ; trois de ces personnes sont mortes et ne peuvent pas témoigner ; la quatrième reconnaît qu'il l'a soignée à Naples ; elle proteste contre sa trahison, mais elle ne trahit pas en retour son identité maçonnique, bien qu'il soit inutile d'ajouter qu'elle ne confirme pas ses déclarations. Sur ces points, mes lecteurs peuvent raisonnablement se faire leur propre jugement.

M Diana Vaughan est une femme qui, malgré sa grande notoriété, ne s'est pas révélée publiquement ; à une exception près, aucune personne crédible n'a jamais dit l'avoir vue ; cette exception est le Signor Margiotta. Contester son existence ne serait cependant pas la critique la plus virulente à son endroit ; nous pouvons accepter très volontiers tout ce que son ami italien a la bonté de dire au sujet de ses particularités personnelles, mais nous savons qu'elle a essayé de nous tromper, certes avec un échec flagrant, mais d'une manière grossière et très perverse. Quant au Signor Margiotta lui-même, avec toutes ses imperfections, il est le témoin le plus puissant de la découverte de Léo Taxil. J'ai admis la grande force apparente de son énorme éventail de preuves documentaires et j'ai établi quel genre de complications rend ces preuves extrêmement difficiles à accepter.

Enfin, quant à Jean Kostka et M. Abel Clarin de la Rive, bien qu'ils relèvent de notre enquête, ce ne sont pas des témoins palladistes. Il semblerait donc que Léo Taxil et M. Adolphe Ricoux ne sont pour l'essentiel pas honorés par leurs témoignages, ni ne sont à même de se défendre seuls. Les témoignages qui sont sortis à la suite de leur découverte sont extrêmement peu recommandables. En résumant la question de Lucifer en critique impartial, je proposerai donc simplement à mes lecteurs le résumé

suivant : en 1891, Léo Taxil et M. Adolphe Ricoux déclarent avoir découvert certains documents attestant l'existence d'une société palladique, qui serait à la tête de la franc-maçonnerie. En 1895, M. Domenico Margiotta affirme qu'il appartenait à cette société et donne des précisions à son sujet. Un certain nombre d'autres témoins se sont également présentés et dont les témoignages doivent, pour diverses raisons, être complètement rejetés. Il est à tous égards très déplorable que le Signor Margiotta ait largement cité et approuvé les déclarations de deux de ces témoins les plus condamnables, et qu'il ait lui-même exercé une censure imparfaite et peu critique sur des documents qui lui sont parvenus. Du premier au dernier, tous les documents sont sujets à de fortes suspicions.

Tel est le maigre résidu qui résulte de ce tamisage de Lucifer ; si j'ai fait un résumé final si indéterminé dans son caractère, c'est parce que je souhaite que mes lecteurs tirent leurs propres conclusions quant à Léo Taxil et à Domenico Margiotta, et parce que je suis convaincu que d'autres témoignages sortiront prochainement. Je n'ai aucun doute personnel quant à la nature finale du verdict, mais en l'état actuel de l'enquête, avec toutes les révélations que j'ai eu la satisfaction de rendre fraîches et claires dans mon esprit, je dissuaderais quiconque de dire qu'il « n'y a rien » dans la question de Lucifer ; il est au moins évident que ses impostures sont sans fin, et à leur sujet je ne prétends pas avoir fait plus que gratter la surface de la question. Le dossier n'est donc pas fermé et, si je puis me permettre d'affirmer cela, il revêt un nouvel intérêt dès la parution de ce livre. Il mérite de figurer parmi les plus extraordinaires arnaques littéraires du xix siècle, voire de toute l'histoire. Le champ couvert est énorme et il reste de la place pour une vingtaine d'enquêteurs qui ne manqueront

pas d'obtenir de beaux résultats. Dans les limites d'un petit volume, il est impossible de considérer l'ensemble des questions en jeu, mais il convient de ne pas négliger l'importance à attribuer au sujet, étant donné qu'en France, au moment de la rédaction du présent document, cette affaire offre une diffusion apparemment rémunératrice à deux revues mensuelles, et cette littérature est par ailleurs toujours en croissance. Pour le moment, et aux fins de cette critique, il ne reste que quelques observations finales à faire ; elles concernent le rôle de l'Italie dans la soi-disant Franc-Maçonnerie Universelle, certains aspects de l'histoire du rite écossais liés aux récentes révélations et l'ingérence de l'Église catholique, qu'elle soit avisée ou non, dans la question.

Le franc-maçon dont le rang en Italie correspond à celui d'Albert Pike en Amérique n'est pas Adriano Lemmi, mais le Signor Timoteo Riboli, Souverain Grand Commandeur du 33 et dernier degré du rite écossais ancien et accepté. Adriano Lemmi est, ou était, Grand Maître de la section opérative d'Italie et seulement Grand Commandeur Adjoint du Conseil suprême des 33 d'Italie. Le prétendu Grand Directoire Central de Naples, qui gouverne toute l'Europe dans l'intérêt de Charleston, avec Giovanni Bovio pour Directeur Souverain, est un mythe maçonnique, paix au Signor Margiotta. Le Signor Bovio est membre du conseil des Grands Maîtres du 33 degré à Rome. Il existe une section napolitaine du rite ancien et accepté, mais elle n'a de pouvoirs que jusqu'à 30 degré, et n'a donc aucune autorité dans le gouvernement de la fraternité, et Bovio ne semble pas non plus être membre de la section napolitaine, bien qu'en tant que membre du Conseil de Lemmi, et possédant le 33 degré, il a sans doute sa part dans le gouvernement des Napolitains.

L'histoire du rite ancien et accepté, donnée par M. Margiotta et esquissée dans mon deuxième chapitre, est une histoire incorrecte. Les faits sont les suivants : un certain Isaac Long était engagé dans la propagation du rite de perfection français à 25 degrés en Amérique avant 1796 ; cette année-là, il donna l'initiation à un dénommé de Grasse et à un dénommé de la Hogue, qui établirent un consistoire du 25 degré à Charleston. En 1802, ce consistoire était devenu un grand conseil suprême, du 33 degré, et ils avaient peu après attribué le nom de l'ami de Voltaire, Frédéric le Grand, à ce que M. Yarker appelle « l'un des faux les plus stupides jamais livrés à un public ignorant ». Quoi qu'il en soit, Long ne semble pas avoir été membre de cet organe à aucun moment. C'est ainsi que le « Conseil-Mère du monde » aurait été créé. Charleston a mis en place des Conseils Suprêmes du 33 degré, entre 1811 et 1846, en France, en Irlande, en Écosse, en Angleterre et ailleurs.

La légende des reliques templières de Charleston, — le crâne de Jacques de Molay et le Baphomet — n'a pas de fondement, mis à part le fait qu'un des grades, le 23 du rite de perfection et le 30 du rite moderne, utilise une représentation de la tiare papale dans ses cérémonies et également celle de la couronne de France, faisant allusion au pape Clément V et à Philippe le Bel.

Je ne trouve aucun franc-maçon, de quelque grade ou rite que ce soit, qui ait jamais entendu parler du Sepher d'Hebarim de Pike, de son livre intitulé Apadno ou de conférences dans lesquelles il aurait emprunté des extraits d'Éliphas Lévi non reconnus ; on peut les ranger avec les provinces triangulaires, Lucifer « chez lui », le crâne de Jacques de Molay et le Palladium ; en d'autres termes, ce sont des mythes trompeurs. Rien de ce que

Pike a écrit ou s'est vu attribuer n'a de connotation luciférienne. Il a rassemblé dans ses conférences une masse de matériaux mystiques de rites comme celui de Memphis et Misraïm, mais il s'agit d'alchimie, de théosophie ou de symbolismes anciens, de mystères, de la théologie préchrétienne, etc. Quant à Pike lui-même, un maçon de haute autorité a écrit dans une lettre privée : « C'était l'un des plus grands hommes dont notre Ordre a pu se glorifier. C'était un géant parmi les hommes, son savoir était très profond, son éloquence grande et sa sagesse exhaustive ; il était un érudit dans de nombreuses langues et un écrivain très prolifique. Il était la gloire de la profession à laquelle il appartenait, à savoir le droit. Il a défendu la cause de l'homme rouge contre le gouvernement américain il y a de nombreuses années, et a obtenu de grands succès. Je crois qu'il était un serviteur fidèle et humble du seul Dieu vrai et vivant, et un ami de l'humanité. »

Compte tenu de tous ces faits, il est très regrettable que l'Église catholique ait chaleureusement approuvé et accueilli les témoignages extrêmement insatisfaisants qui relient la franc-maçonnerie au diabolisme. Lorsque les révélations sur le diabolisme sont arrivées pour la première fois aux oreilles des mystiques anglais et qu'on a compris que l'Église s'était très sérieusement préoccupée de la question, je dois avouer qu'on a immédiatement suspecté un motif caché. Une recrudescence de la magie noire médiévale ne risquait nullement d'atteindre des proportions qui justifieraient une telle intervention ; c'était comme si le gouvernement de Sa Majesté pensait qu'il valait la peine de dissoudre la League of the White Rose. Mais lorsqu'il est apparu que la question de Lucifer était un aspect nouveau de la vieille inimitié catholique contre la franc-maçonnerie, l'étonnement s'est évaporé ; on a immédiatement constaté que le diabolisme moderne avait

acquis une importance extrinsèque, car il était censé être lié à cette fraternité que l'Église considérait depuis longtemps comme son implacable ennemi. Je dois exprimer clairement la conviction générale que si la magie noire, la sorcellerie et le sabbat n'avaient, jusqu'à présent, rien fait de plus que raviver la démonomanie, s'ils ne s'étaient préoccupés que du Notre Père noir, de la messe noire ou même du sensualisme transcendantal et de l'épreuve du pastos, la hiérarchie romaine n'aurait pas agi comme elle l'a fait, et les témoins de ces choses n'auraient pas été accueillis à bras ouverts ; de fait, l'Église ne montre aucun intérêt pour les agissements des satanistes qui opèrent en dehors de la franc-maçonnerie. Or, l'hostilité des francs-maçons continentaux envers le catholicisme, dans la mesure où elle existe réellement, est due majoritairement voire exclusivement, à l'hostilité de l'Église, et nous savons que le plus haineux est celui qui hait en premier. Par conséquent, dans la mesure où l'Église a encouragé cela, voire même incité, nous devrons garder à l'esprit, dans les récentes révélations, son attitude, alors que l'histoire des fausses décrétales et des épîtres apostoliques factices nous montre qu'elle ne fait pas systématiquement un examen minutieux des documents qui servent ses desseins.

La sorcellerie du xix siècle ne peut en aucun cas justifier les bûchers du xv siècle ; il serait peut-être plus facile de justifier la sorcellerie. Autant du côté des mystiques que de celui de l'Église catholique, on peut laisser la magie noire moderne périr de sa propre corruption. Mais une tentative de l'Église d'accuser la fraternité maçonnique de diabolisme a vraisemblablement un autre motif que celui de l'hostilité politique, qui semble justifier la quasi-totalité des moyens engagés. Au fond de sa haine de la franc-maçonnerie, il y a aussi sa hantise des mystiques. La science

transcendantale prétend avoir la clé de ses doctrines, et il est avéré qu'elle craint cette prétention. La magie noire, qui, par hypothèse, est l'usage des forces les plus maléfiques aux fins les plus maléfiques, ne lui inspire aucune crainte, car celle-ci se condamne elle-même ; mais le mysticisme, qui accepte ses propres dogmes et les interprète dans un sens qui n'est pas le sien, revendique une certitude en matière de religion qui transcende la certitude de la foi, et semble indiquer qu'à un moment donné, il est possible de saper ses fondements. C'est pourquoi elle a toujours soupçonné les mystiques, et une partie de ses soupçons concernant la franc-maçonnerie sont dus à son lien avec le mysticisme ; elle a intuitivement deviné ce lien, qui, pour la plupart des maçons eux-mêmes n'est pas envisagé de nos jours et, quand il est suggéré, est généralement mis de côté. Il serait tout à fait déplacé à la fin de la présente enquête qui, d'un point de vue tout à fait indépendant, a cherché à défendre une grande fraternité contre une accusation singulièrement fétide, à vouloir imposer aux maçons une vision particulière de leur institution, mais il est souhaitable, en même temps, d'être juste envers l'Église catholique et d'affirmer que nous, en tant que mystiques, sommes sur ce point en accord avec elle. Le lien en question a été pendant un temps visible et reste dans l'histoire. Depuis le début de son apparition publique jusqu'à la fin du xviii siècle, l'histoire de la franc-maçonnerie fait partie de l'histoire ésotérique. Ce lien n'est plus manifeste à présent, mais il en existe un autre qui est constituant et permanent et qui relève de principes communs et d'objets communs. Rappelons cependant que ce qui est lié n'est pas nécessairement identique ; il ne s'agit pas de dire que le seuil de la franc-maçonnerie est une porte du mysticisme, mais qu'il

existe une communauté de but, de symbolisme, d'histoire et, indirectement, d'origine, entre les deux systèmes.

Toute vraie religion, toute vraie morale, tout vrai mysticisme n'ont qu'un seul but : agir sur l'humanité, collectivement et individuellement, de manière à ce qu'elle concoure efficacement à la grande loi du développement, et coopère consciemment dans ce sens. Sous tous les mystères de son symbolisme, derrière les impressionnantes paraboles de son rituel, et également, mais si possible plus discrètement, sous les insistances ordinaires de ses maximes morales, cette fin est également proposée par les initiations occultes de la maçonnerie ; et s'il est défini plus explicitement comme la perfection de l'homme, ici-bas et dans l'au-delà, et son union avec ce qui est le plus élevé dans l'univers, nous verrons plus clairement non seulement que c'est le seul principe fondamental de toute religion, son essence même, dépourvu de croyance et de dogme, mais qu'il est aussi inhérent à la nature de la franc-maçonnerie symbolique, et « imprégné dans tout le système des cérémonies maçonniques ».

En tant que mystiques, cependant, nous considérons que les normes éthiques de la franc-maçonnerie produiront de bons citoyens pour la société et de bons frères pour la fraternité, mais ne produiront pas des saints pour le Christ. Il y a une excellence qui est autre que la morale, et qui est à la morale ce que le génie est au talent. Les vertus morales ne sont pas le summum bonum, ni la totalité des forces en jeu dans le développement de l'homme, ni même le chemin parfait, bien qu'elles soient la porte du chemin de la perfection. Or, les mystiques prétendent être en possession de la loi supérieure qui transcende l'éthique, de laquelle dérive l'éthique, et à laquelle on doit se référer pour la comprendre.

Que le secret perdu de la franc-maçonnerie concerne des applications spéciales de cette loi supérieure qui sont en relation avec le mysticisme, nous, en tant que mystiques, le croyons et pouvons en faire la démonstration. Ici et personnellement, je ne me préoccupe que de faire un exposé complet. Outre son corpus de lois morales, qui se fonde sur la conscience générale ou sur la lumière de la nature, la franc-maçonnerie possède un corpus de symboles dont la source n'est pas connue de manière générale et qui l'identifie à des mouvements et à des modes de pensée, et avec des processus évolutifs, en se référant à des régions déjà décrites comme transcendant le monde éthique et concernées par l'homme spirituel. De chaque candidat maçonnique, à part dans les obédiences schismatiques et irrégulières, on exige une attitude distincte vis-à-vis du monde extérieur et du monde intérieur. Il est tenu de croire en l'existence d'une intelligence suprême, à laquelle sa nature essentielle correspond à la possession d'un principe indestructible de la vie consciente ou compréhensive. Au-delà de ces doctrines, la franc-maçonnerie n'est absolument pas sectaire ; elle ne reconnaît aucun autre dogme ; elle n'accrédite aucune forme de foi. Or, le mysticisme est un corpus de méthodes et de processus spirituels, basés, comme les méthodes et processus éthiques maçonniques, sur ces mêmes doctrines. Tout homme qui croit en Dieu et à l'immortalité est la matière première du mystique ; chaque homme qui croit qu'on peut découvrir un chemin vers Dieu est sur la voie du mysticisme conscient. Comme cette voie a été suivie dans tous les âges et toutes les nations par des personnes aux croyances très divergentes, il est clair que même si de nombreux courants mystiques ont été identifiés à des sphères particulières de pensée et d'activité religieuse, le mysticisme est indépendant de toutes celles-ci.

Mais alors que la franc-maçonnerie semblerait considérer l'évolution de notre nature physique, intellectuelle et morale comme la meilleure préparation à cette existence plus vaste incluse dans sa doctrine centrale, et travaillerait ainsi de l'extérieur vers l'intérieur, le mysticisme considère que l'évolution de l'homme spirituel et la production d'un esprit humain ne faisant qu'un avec le divin constituent la condition manquante requise pour la reconstruction de l'humanité et opéreraient ainsi de l'intérieur vers l'extérieur. Ni le franc-maçon ni le mystique, cependant, ne peuvent ignorer l'une ou l'autre méthode. L'un complète l'autre ; et voyant que les processus du mysticisme sont distincts de ce qui est encore un sujet de dérision sous le nom de phénomènes transcendantaux, car ils sont entièrement philosophiques et intérieurs, ne peuvent pas être appréciés par les sens, une expérience secrète dans les profondeurs et les hauteurs de notre être spirituel, une institution qui croit en Dieu et à l'immortalité, et par le fait de l'immortalité dans la subsistance d'une relation intime entre l'esprit et Dieu, ne se méfiera pas du mysticisme quand elle cherche à mieux le comprendre.

J'ai parlé du symbolisme maçonnique, et la méthode d'instruction maçonnique est identique à celle du mysticisme ; les deux systèmes sont « voilés dans l'allégorie et illustrés par le symbolisme. » Cette correspondance ne serait guère moins significative s'il n'y avait pas de similitude dans la typologie, pas de trace d'influence mystique dans le rite et la légende maçonnique. Mais il y a une ressemblance, et les types sont souvent identiques, bien que l'interprétation donnée varie. La franc-maçonnerie, en fait, interprète les types qui appartiennent à notre propre science selon le critère de l'éthique et fournit ainsi un prolégomène au mysticisme, car l'éthique est une introduction néces-

saire à la science interne de l'âme. Il existe naturellement un corps mineur de typologie conventionnelle qui est assez exclusif à l'artisanat, mais les emblèmes grandioses et universels, caractéristiques de la maçonnerie symbolique par opposition à l'art opératoire, sont nos propres emblèmes. L'œil omniscient, l'étoile flamboyante, la pierre de taille brute et parfaite, le point dans un cercle, le pentagramme, le sceau de Salomon, la pierre cubique : tout cela appartient à l'ordre le plus élevé et le plus mystérieux du symbolisme occulte, mais dans la science mystique, ils éclairent des zones plus exaltées des cieux de l'esprit. Les rites, légendes et mystères de la grande fraternité sont également pleins d'allusions mystiques et permettent une interprétation mystique de la même manière, mais leur force probante est plus faible, car le cérémoniel et la légende entre les mains d'un commentateur habile peuvent être confondus, prendre n'importe quelle forme et n'importe quelle connotation ; il en va autrement des symboles de la fraternité que nous possédions avant l'apparition historique de la franc-maçonnerie. De même, la révérence maçonnique pour certains nombres apparemment arbitraires en soi est en réalité liée à un système de philosophie méthodique mystique très obscur et curieux, tandis que dans les hauts titres de la dignité maçonnique, il est fréquemment fait référence au mysticisme.

Si nous nous détournons de ces considérations et abordons le lien historique à travers ces problèmes encore indéterminés qui concernent l'origine de la franc-maçonnerie, nous ne discernerons malheureusement pas de cheminement clair à leur solution, mais une caractéristique significative imprégnant presque toutes les hypothèses maçonniques, à savoir un désir instinctif de renvoyer la franc-maçonnerie dans sa forme originale à des sources

dont le caractère mystique est prouvé. Pendant cette période fantaisiste et extravagante, où l'archéologie et la mythologie comparée étaient encore dans leur enfance, cette tendance n'était pas moins forte parce que la plupart du temps, elle était tout à fait inconsciente. Passer en revue les principales institutions de l'antiquité avec lesquelles on disait alors que la franc-maçonnerie était liée, reviendrait à balayer l'ensemble du champ de l'histoire transcendantale et, lorsque nous arrivons à une période plus sobre, qui reconnaît la prétention plus sérieuse des corporations de bâtisseurs à expliquer les débuts de la fraternité, le lien avec le mysticisme n'était pas encore abandonné et une variante splendide du rêve dionysiaque reprenait les architectes médiévaux aux portails d'Éleusis et de Thèbes.

Lorsque l'histoire de la franc-maçonnerie devient possible grâce à la disponibilité des sources, son principal intérêt philosophique est centré sur un pays d'Europe ; il ne fait aucun doute que la franc-maçonnerie a exercé une immense influence sur la France au cours de ce siècle de tremblements et d'effervescence qui ont donné naissance à la grande révolution, transformé la civilisation occidentale et inauguré l'ère moderne. Sans être une société politique, c'était un instrument éminemment adaptable pour déterminer des mouvements politiques souterrains. À une date ultérieure, elle a peut-être contribué à la formation de l'Allemagne, tout comme elle a certainement contribué à la création de l'Italie, mais le centre de l'histoire maçonnique est la France au xviii siècle. Le lien historique entre la franc-maçonnerie et la science mystique est également principalement circonscrit à ce pays, car la renaissance du mysticisme, apparue en Allemagne à la fin du xviii siècle et passée ensuite en Angleterre, a trouvé son dernier développement en France à cette période. Le rosicrucia-

nisme y est réapparu, Anton Mesmer y a retrouvé le processus initial de la pratique transcendantale, le marquis de Puységur y a découvert la clairvoyance, c'est là que Martinès de Pasqually a enseigné à ses disciples les mystères de la magie cérémonielle ; c'est là que le « philosophe inconnu », l'illustre Saint-Martin, développa un système spécial de reconstruction spirituelle ; c'est là que l'alchimie a fleuri ; là, des princes spirituels et politiques se livraient à des recherches extravagantes d'un élixir de vie ; il en résulta une série de magnifiques imposteurs qui se prétendaient initiés des sciences occultes, détenteurs du grand secret et de la grande maîtrise. Là, enfin, sous l'influence de la philosophie transcendantale, la franc-maçonnerie emblématique s'enracinait et s'épanouissait, développant dix-mille splendeurs de degrés symboliques, de légendes romantiques, de noms et de titres retentissants. En un mot, le mysticisme européen concentra ses forces à Paris et à Lyon, et tout le mysticisme français se réunit à l'ombre de l'équerre et du compas. C'est autour de ce centre que tout le mouvement gravitait, et de là il fonctionnait. Rien ne prouve qu'il ait tenté de révolutionner la franc-maçonnerie dans son propre intérêt. La fraternité a naturellement attiré tous les mystiques dans ses rangs et le développement des degrés mystiques a eu lieu pour cette raison.

Vers 1825, diverses circonstances s'étaient combinées pour arrêter l'activité transcendantale, et le lien avec la franc-maçonnerie a pris fin, mais le renouveau actuel de la pensée mystique reconstitue rapidement les maillons de la chaîne brisée ; secrètement ou discrètement, l'esprit de l'ésotérisme agit au sein de la fraternité, et la fausse question de Lucifer est simplement une manière hostile et peu scrupuleuse de reconnaître ce fait. Si l'histoire pouvait montrer que la maçonnerie et le mysticisme sont

séparés par la grande mer, la consanguinité de leur intention resterait manifeste, ce qui est plus important que la ressemblance extérieure, et ils sont apparentés par ce lien. Mais ils n'ont pas été ainsi séparés et, de part et d'autre, il n'y a pas lieu d'avoir honte de cette parenté. Avec tous les frères de la fraternité, « nous croyons aussi à la résurrection d'Hiram » et nous considérons le Temple comme « un édifice immédiatement réalisable, car nous le reconstruisons dans nos cœurs ». Nous adorons également le Grand Architecte et offrons notre hommage intellectuel au chiffre divin qui se trouve au centre de l'étoile symbolique ; et nous croyons qu'un jour le maçon reconnaîtra le mystique. Il est l'héritier des grands noms de l'Antiquité, des philosophes et des hiérarques et des rois spirituels de jadis ; il est de la lignée d'Orphée et d'Hermès, des Esséniens et des Mages. Et tous ces systèmes illustres et tous ces noms splendides avec lesquels la franc-maçonnerie a toujours prétendu être apparentée appartiennent absolument à l'histoire du mysticisme.

FIN

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Le_diabolisme_en_France. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : lire-gratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.